

Gilles Chambon

SOUVENIRS D'ANTILLIA

Conte philosophique



Version pour le web d'après la version imprimée parue aux
Editions Amalthée

SOUVENIRS D'ANTILLIA

Ce roman de Gilles Chambon est un récit de science-fiction, qui s'inscrit dans la tradition des contes philosophiques. L'auteur s'y interroge d'une façon décalée sur les options scientifiques, métaphysiques, et artistiques des sociétés, et sur les mystères fondamentaux que sont la conscience et sa transmission au-delà de la finitude de tout individu.

Le narrateur se trouve entraîné dans une aventure où ses repères vacillent:

« Cela arrive sans qu'on s'y attende, et sans qu'on l'ait spécialement recherché. On se voit alors d'un seul coup placé devant la partie immergée de l'immense iceberg dont notre raison ne percevait auparavant qu'une infime portion, on comprend en un instant que l'espace et le temps, ces incontournables catégories *a priori* de notre entendement, ne sont en fait qu'un masque absurde posé devant l'océan du réel ... Dans ma mémoire, les choses sont maintenant à mi-chemin entre l'événement physiquement vécu et le souvenir rêvé, à la fois impression d'une vie réelle, et sentiment d'une pâle existence d'outre-tombe. »

Gilles Chambon est architecte, urbaniste, et peintre ; on lui doit aussi les illustrations qui accompagnent cet ouvrage.

SOUVENIR D'ANTILLIA

Gilles Chambon

Souvenir d'Antillia

Conte philosophique

Illustrations intérieures et de couverture : Gilles Chambon

Version web 2010
d'après Editions Amalthée, 2006

© Gilles Chambon, 2010

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE I – RÉVEIL	15
INTERMÈDE I – NOTES SUR L’ARCHITECTURE ANTILLIENNE.....	25
CHAPITRE II – IAROU.....	33
INTERMÈDE II – NOTES SUR LES CONCEPTIONS ESTHÉTIQUES DES ANTILLIENS	39
CHAPITRE III – RÉTROSPECTIVE	43
INTERMÈDE III – NOTES SUR LES CONCEPTIONS MÉTAPHYSIQUES DES ANTILLIENS	63
CHAPITRE IV – LE VOYAGE.....	67
INTERMÈDE IV – NOTES SUR LES CRITÈRES D’APPRÉCIATION ESTHÉTIQUE DES OBJETS ET DE L’ARCHITECTURE SUR ANTILLIA	81
CHAPITRE V – LE CONGRÈS	91
INTERMÈDE V – NOTES SUR LA FAÇON QU’ONT LES ANTILLIENS DE CONCILIER SCIENCE DE LA NATURE ET CREATURES INVENTÉES PAR LES RELIGIONS.....	107
CHAPITRE VI – ENLÈVEMENT.....	113
INTERMÈDE VI – NOTE SUR L’ART ET L’IMPERFECTION SELON LES MARGINAUX D’ANTILLIA.....	141

CHAPITRE VII – RENCONTRES.....	147
INTERMÈDE VII – NOTE SUR L’ART ET SON RÔLE DANS LA SOCIÉTÉ, SELON LES MARGINAUX D’ANTILLIA	159
CHAPITRE VIII – LES PIRATES	169
INTERMÈDE VIII – NOTE SUR LA CONSCIENCE, LA MÉMOIRE, ET LA RÉINCARNATION,D’APRÈS LES SCIENTIFIQUES DU C. I. R. I. DE IAROU	185
CHAPITRE IX – LA FERME.....	195
INTERMÈDE IX – NOTE SUR LES LABYRINTHES	211
CHAPITRE X – AU DELÀ DE L’ESPACE-TEMPS.....	221
ANNEXE I – NOTE SUR LA ROUE DES ÉTOILES	237
ANNEXE II – RÈGLE DU JEU DE « LA VOIE LACTÉE ».....	249

INTRODUCTION

Seuls aujourd'hui les scientifiques ont compétence pour répondre à nos interrogations sur l'univers et sur sa nature ; sur la complexité de sa composition et sur le mystère de sa destinée. Seuls les savants patentés sont écoutés quand ils avancent un commencement d'explication au miracle de la conscience humaine, à partir de ses déterminants neurobiologiques ; seuls ils se réservent le droit d'émettre des hypothèses sur nos origines et – pourquoi pas ? – sur nos futurs possibles. Plus question d'espérer dans ces domaines fondamentaux une réponse irrationnelle convaincante. Plus question de croire aux lumières surnaturelles apportées par de grands inspirés ou de nouveaux envoyés divins.

L'ancien monde des esprits, peuplé de divinités puissantes, d'anges messagers, d'âmes immatérielles en perpétuelle transmigration, de pâles fantômes errant pendant des siècles sur les lieux d'événements tragiques dont ils conservaient la mémoire, ce monde que l'on contemple parfois avec regret et attendrissement du haut de notre savoir devenu enfin sérieux, comme l'homme adulte regarde les jeux du petit enfant, ce monde ne serait plus qu'un vestige, une imagerie d'Épinal, faite d'un empilement de fables engendrées par les intuitions et les frayeurs du cerveau humain primitif, lorsqu'il était encore inapte à utiliser à bon escient, pour appréhender le réel, tous les fantastiques circuits de neurones que nous lui découvrons maintenant.

Notre destinée d'homme moderne nous a inexorablement éloignés du numineux. Vouloir y revenir serait, pensent les gens raisonnables, faire preuve d'obscurantisme, et cela aurait un effet particulièrement dangereux, à un moment de l'histoire où justement le caractère très anti-intuitif et abstrait de certaines vérités officielles de la physique, selon lesquelles par exemple des ondes de probabilité jonglent avec des particules quantiques immatérielles, conduit beaucoup d'esprits faibles vers les superstitions exotiques, dispensatrices de paradis artificiels faciles à imaginer, et de faux espoirs de vie éternelle. Il faudrait alors, si toutefois on a le désir de rester dans le cercle des gens « intellectuellement corrects », s'en tenir strictement aux modèles de représentation élaborés par la réflexion scientifique. Tel un principe supérieur de réalité, seule la Science dorénavant serait capable d'empêcher notre imagination de fabriquer des monstres.

Mais sommes-nous bien assurés de la pertinence ultime des allégations de nos physiciens et biochimistes, depuis la célèbre théorie du « big-bang », jusqu'aux hypothèses sur l'apparition hasardeuse du vivant dans « la soupe primitive » des océans ? Le rationalisme pragmatique de la pensée scientifique est-il vraiment la méthode définitive d'appréhension du monde, le terme du long développement de l'intellect humain, enfin arrivé à maturité, la seule alternative aux inepties dogmatiques des créationnismes de toutes sortes ?

Comme beaucoup d'entre nous, je le croyais fermement avant que ne m'arrive cette étrange histoire qui m'a permis de prendre un recul salutaire par rapport à la représentation des êtres et des choses dictée par nos savants.

Je sais maintenant qu'il ne faut pas accorder aux scientifiques un crédit illimité, sous prétexte qu'ils sont efficaces, et que de toute façon nous ne pouvons les suivre sur le terrain aride de leurs équations mathématiques.

Le colossal appareil analytique de la science moderne, mis en

œuvre depuis à peine quatre siècles, dans un sillon tracé antérieurement par Euclide et Archimède, est un acquis qui force bien sûr le respect ; mais si l'on y réfléchit bien, il tient davantage d'un jeu de cache-cache sophistiqué avec la Nature, que d'un véritable système de compréhension de Sa réalité.

En un sens, la science est même une sorte de machine totalitaire, qui nous berne sur sa véritable identité ; nous nous laissons fasciner par l'habileté des physiciens à entrer au cœur de la matière ou à propulser des engins spatiaux aux quatre coins du système solaire. Et devant ces démonstrations de puissance, nous finissons par fuir nos intuitions, par emprisonner nos rêveries comme s'il s'agissait de choses illicites, comme si elles constituaient un outrage à la maturité de l'intelligence.

En ouvrant notre esprit sur le seul versant matériel du monde, nous le refermons sur ce qui en constitue la part essentielle. Il est temps de réagir ! La science nous donne incontestablement une maîtrise accrue de l'environnement local, mais c'est au détriment d'une compréhension globale du réel. Elle ressemble à un homme qui, pour connaître le monde, aurait décidé d'accroître indéfiniment son lopin de terre, plutôt que de le vendre et de prendre son baluchon. Elle nous enferme dans le local comme un potentat enfermerait toute une contrée et ses habitants dans l'enclos de sa propriété privée ; et elle nous y enferme d'autant mieux qu'elle en repousse toujours plus loin les limites.

L'Ailleurs, qui était avant à notre porte, a été conquis par l'investigation scientifique, et mis en équations ; il a alors perdu beaucoup de ses mystères, et peut-être aussi de sa réalité.

Quand le soir, nous levons les yeux vers le ciel étoilé, nous ne voyons plus, comme les anciens, un monde supralunaire mystérieusement habité par de purs esprits, et dans lequel chaque astre représente une âme ou un être divin ; nous voyons un vide béant quasi infini, dans lequel les galaxies succèdent aux galaxies, selon les lois invariables de la gravitation universelle. Ce vide vertigi-

neux est certes encore capable de nous envoûter, mais pour combien de temps ? Seuls les trous noirs, tapis au cœur des grands amas d'étoiles comme d'énormes prédateurs cosmiques, paraissent toujours receler quelque mystère sacré, à jamais inaccessible à la soif de pouvoir des esprits scientifiques.

Alors, suspendons un moment les calculs prétentieux, et efforçons-nous d'entendre à nouveau la parole des étoiles, par-delà l'espace-temps.

C'est l'espace-temps en effet qui délimite la propriété privée de la science contemporaine, et qui l'enferme malicieusement dans une localité sans fin. La barrière n'est pas infranchissable, et nous devons la sauter.

Nous pourrions à ce prix redécouvrir l'importance des mythes recueillis par les civilisations de l'Antiquité. Nul ne sait d'où ils viennent, mais leur vérité transcende l'espace et le temps ; ils sont une sorte de perception « synchronistique » (selon la terminologie de Jung) du réel.

Ainsi, par exemple, l'histoire si étrange d'Œdipe : laissons de côté la lecture qu'en faisait Freud (et qui est devenue la version officielle adaptée à la psychologie occidentale), et regardons cette légende comme l'écho romancé d'un terrible message concernant l'aventure scientifique moderne. Voici alors l'interprétation que nous découvrons :

– Pour résoudre la grande énigme universelle, notre société a fait sans s'en rendre compte, comme Œdipe, le choix de tuer son père (le monde spirituel) et de posséder sa mère (la Nature, dont nous voulons nous rendre maîtres) ; cela la conduit à se crever les yeux (s'enfermer dans le carcan de l'espace-temps en détournant le regard du domaine de l'imaginaire) et à errer indéfiniment (aller de découvertes en découvertes dans un univers à jamais incompréhensible), guidée par sa fille (la science physique).

Prenons donc nos distances par rapport à cette fi chue conception matérialiste de la réalité ; la connaissance qu'elle nous donne du monde est pipée ! Imaginez un zoologiste qui, pour découvrir la vie nocturne des animaux sauvages, établirait un vaste enclos éclairé de puissants projecteurs, et ferait ses observations à l'intérieur, sous cette lumière artificielle ; et bien c'est à peu près ce que font nos physiciens pour comprendre le réel, dans leurs grands accélérateurs de particules !

La véritable connaissance exige, contrairement à cette attitude, l'abandon préalable de toute volonté de domination, et même de toute possibilité de domination ; or c'est l'inverse qui se passe dans les recherches contemporaines.

Mais pour échapper aux représentations matérialistes du réel, sans se perdre dans les catéchismes religieux sectaires, il ne suffit pas de critiquer le trop grand appétit de puissance des scientifiques ; il faut encore avoir la chance d'être confronté à l'au-delà de l'espace-temps. Une pareille confrontation, quoique hélas assez rare, n'est cependant pas impossible ; j'en témoigne personnellement.

Cela arrive sans qu'on s'y attende, et sans qu'on l'ait spécialement recherché. On se voit alors d'un seul coup placé devant la partie immergée de l'immense iceberg dont notre raison ne percevait auparavant qu'une infime portion, on comprend en un instant que l'espace et le temps, ces incontournables catégories « a priori » de notre entendement, ne sont en fait qu'un masque absurde posé devant l'océan du réel. On découvre que les vérités rationnelles si solides qui nous semblaient établies pour toujours, ont en définitive un parfum désuet et une légitimité très provinciale.

J'ai fait moi-même cette expérience incroyable, au cours d'une aventure hors du temps.

Dans ma mémoire, les choses sont maintenant à mi-chemin entre l'événement physiquement vécu et le souvenir rêvé, à la fois impression d'une vie réelle, et sentiment d'une pâle existence d'outre-tombe.

Tout a commencé au sortir d'un très profond sommeil ; à mon réveil, j'avais changé de monde, et dans une certaine mesure, changé aussi de personnalité ; je raconterai dans les pages qui suivent cette incursion si déroutante dans l'orbe d'Antillia et de Iarou.

Mais je voudrais aussi transmettre l'enseignement relatif à cette expérience. J'ai dit à quel point toutes les notions qui semblent si assurées dans notre culture rationnelle occidentale me paraissent maintenant désuètes. Il en va de même pour les choix effectués par nos sociétés : ils sont presque tous dérisoires, sans avenir.

Il est vraiment dommage que les humains ne puissent asseoir leurs idées que sur l'expérience d'une unique existence, ou sur la mémoire d'une seule tradition ; quelle limitation ! Quelle myopie ! Pour remettre en cause leurs jugements péremptaires, il leur faudrait accéder à la compréhension d'un point de vue radicalement différent du leur, un point de vue véritablement étranger à leurs habitudes mentales. Songeons seulement aux lueurs que les ethnologues tels Cl. Lévi-Strauss ont su apporter sur des sociétés jusqu'à méprisées, et à l'ébranlement des valeurs coloniales qui en a résulté.

Bien entendu, je ne prétends pas apporter sur la société antillienne la profondeur d'analyse dont ont fait preuve sur les populations « exotiques » les grands ethnologues contemporains ; la civilisation antillienne me dépasse beaucoup trop, et mon témoignage doit garder sa spontanéité ; il ne sera d'ailleurs pas exempt de contradictions et d'incohérences ; mais on aurait mauvaise grâce à me reprocher d'avoir parfois perdu pieds dans une aventure aussi particulière que celle qui m'est arrivée.

De toute façon, j'ai peur que la bizarrerie de mes propos, et leur caractère souvent choquant, fassent qu'on ne les prenne pas du tout au sérieux. Les esprits bien pensants ne peuvent pas croire aujourd'hui à la réalité d'une épopée hors du temps, pas plus qu'ils

ne pouvaient croire, au siècle de Marco Polo, à celle d'un voyage au-delà du monde connu ; il faut s'en faire une raison.

C'est pourquoi je ne m'adresserai pas à ces esprits-là ; et à vrai dire, il m'importe peu qu'ils jettent sur moi l'anathème. J'ai la chance, contrairement à Marco Polo ou Giordano Bruno, de vivre dans une société où la démocratie empêche (momentanément ?) que les gens soient enfermés ou exécutés pour simple atteinte à la pensée orthodoxe. Profitant de cette immunité, je vais donc me tourner vers tous les curieux, les imaginatifs, les amateurs d'étrange, les sceptiques, les avides de rêves, les pourfendeurs d'idées reçues, en un mot ceux que j'appellerai, en cédant à la mode des périphrases, « les gens du voyage mental ». C'est pour eux qu'au fil de mon récit, j'exposerai les bribes d'un savoir entièrement différent, pour eux que je décrirai les paysages d'un monde inconnu, où les rapports aux choses et aux êtres se sont fondés depuis deux millénaires sur des vérités beaucoup plus profondes que celles retenues par notre culture dominante, pourtant si fière d'elle-même.

Étant architecte et peintre, c'est le domaine artistique du savoir antillien que j'ai peut-être le mieux appréhendé, et qui m'a particulièrement retenu ; mais je me suis aussi intéressé à leurs conceptions métaphysiques, qui ne sont pas si éloignées des nôtres ; j'essaierai donc, dans les pages qui vont suivre, d'en donner en filigrane l'idée la plus précise possible. Les Antilliens ont dans la plupart des matières, des connaissances immenses. Songez qu'ils ont décrypté, assimilé, et reformulé les traditions de plusieurs milliers de peuples ! Il m'est évidemment impossible de rédiger un traité en bonne et due forme d'art antillien, pas plus qu'un précis de leur métaphysique ; il me manque pour cela une quantité innombrable de détails pratiques qui ont leur importance. Et de toute façon le champ est beaucoup trop vaste pour que je puisse espérer en donner une synthèse ordonnée. Je me contenterai donc de retranscrire, en les insérant en intermèdes entre les chapitres de mon récit, les notes que j'ai prises aussitôt après mon retour à la

vie normale, lorsque mes souvenirs étaient encore très prégnants – je les ai laissées classées selon l’ordre chronologique dans lequel je les ai écrites. J’ai ajouté aussi en illustration quelques aquarelles de paysages imaginaires que j’ai reconstruits à partir de mes souvenirs d’Antillia.

Sur certains points, le lecteur constatera que j’apporte des informations suffisamment précises. Peut-être contribueront-elles à modifier, ou au moins à reconsidérer avec un regard plus critique, l’approche un peu totalitaire de notre pratique artistique contemporaine ; peut-être aussi engageront-elles – pourquoi pas ? – à relativiser les concepts métaphysiques que nous ont légués les systèmes philosophiques classiques. Et cependant je sais que si par hasard les Antilliens pouvaient avoir connaissance de mon livre, ils y relèveraient beaucoup d’inexactitudes, dues probablement à mon incompréhension face à ce qui fut souvent pour moi d’une nouveauté absolue, et aussi aux séquelles d’un éprouvant dédoublement de personnalité. Qu’ils me pardonnent !

Voici donc le récit de mon voyage antillien, entrecoupé – un peu pêle-mêle – de ce que je suis en mesure de révéler aujourd’hui sur la philosophie des sages d’Antillia, et sur l’architecture et l’art si raffinés que cette étrange civilisation a élaborés.

CHAPITRE I

RÉVEIL

La première chose qui se manifesta dans ma conscience fut la sensation agréable d'un réveil vraiment paisible. Celui des week-ends ; lorsque je sais que rien d'urgent ne m'appelle hors du lit, et que je peux laisser mon corps peser de toute sa lourdeur, s'étirer et se détendre à satiété. Je rêvais de ce bruit délicieux des rumeurs lointaines du matin, la cloche de l'église de Saint-Genès, arrivant par saccades amorties avec les souffles du vent, le ronronnement vague d'un avion, très haut dans le ciel, entrecoupé par le vacarme familier des chants d'oiseaux, fêtant le jour nouveau. Mais cela n'avait pas la netteté d'une sensation réelle ; je devinais qu'il s'agissait d'un rêve qui se prolongeait aux confins du sommeil.

J'eus alors à nouveau l'impression nette de m'éveiller. Je perçus cette fois l'obscurité d'un lieu inhabituel, peut-être une chambre d'hôtel. En tout cas, la résonance de la pièce m'était étrangère. La mémoire me manquait ; je ne me souvenais plus des circonstances dans lesquelles je m'étais couché la veille. L'idée me vint alors que je devais tout simplement me trouver chez de vieux amis qui m'avaient hébergé après une cuite. J'avais, à n'en pas douter, une sérieuse gueule de bois. Vaguement, les images d'un certain nombre de ces dîners sympathiques mais un peu trop arrosés me revenaient, sans que je fus en mesure de déterminer de quoi il s'agissait cette fois. Je cherchai mollement, mais cela ne dura pas.

Peu à peu, une sensation de gêne s'insinua dans tout mon corps, accompagnée de fortes douleurs localisées et d'une désagréable impression de suffocation. Mais je n'arrivais pas mieux à articuler ces manifestations physiques avec un souvenir qui m'aurait permis de réaliser où j'étais. Je pensai alors à quelque maladie, ou à un

accident qui aurait pu m'être arrivé, mais je n'en avais pas la moindre réminiscence. Au fur et à mesure que je reprenais davantage conscience de mon corps, les malaises allaient grandissant : mes poumons me brûlaient à chaque inspiration ; mon estomac se tordait, et mon ventre tremblait. Mes membres, trop gourds pour pouvoir bouger, semblaient néanmoins avoir les nerfs à vif ; ma bouche était extrêmement sèche, et les paupières collaient sur mes yeux. Un hoquet se mit à me déchirer l'œsophage, libérant un liquide aigre.

J'eus voulu rêver encore, mais cette fois les sensations persistaient. Un certain laps de temps s'écoula ainsi. Puis la douleur devint intolérable à la pliure des doigts de ma main gauche. Alors je bravai l'irritation de ma cornée et j'ouvris les yeux. Malgré la lumière très tamisée, mon regard ne put s'accommoder rapidement. Je perçus tout de même que j'étais allongé à plat dos dans un lit. La douleur à mes doigts pouvait être provoquée par le rayonnement étrange d'une petite lampe, posée à côté, sur une tablette chirurgicale. Braquée sur ma main, elle lui donnait un éclat verdâtre. Cela ne m'évoqua pourtant aucune thérapie connue.

Je promenai un regard écarquillé sur l'ensemble de la pièce, sans pouvoir bouger ma tête, ankylosée comme le reste du corps. Jamais je n'avais vu de chambre d'hôpital aussi exiguë. C'était un volume cubique d'à peine 2,5 m de côté ; et à vrai dire, tout dans ce lieu me parut insolite : d'abord le plafond, tendu de velours bleu noir, comme le ciel de lit d'une chambre à coucher luxueuse ; ensuite le mur en face de moi, que l'on aurait dit fait d'une résine transparente, et dont la modénature compliquée me fit penser à un plan-relief représentant une bizarre cité pharaonique, toute hérissée de petites pyramides ; un léger ruissellement – réel ou fictif – donnait à cette surface un aspect luisant et moiré. À ma droite, un meuble, dont je ne voyais pas bien les contours, scintillait de petites lueurs rouges et bleues. La porte et la fenêtre (s'il y en avait une) devaient être derrière moi, car je ne pouvais les apercevoir. Le silence était total. Je tendais cependant l'oreille, dans l'espoir

qu'un bruit particulier me fournirait une clef pour comprendre l'endroit. Mais pas le moindre écho du monde extérieur, pas même le vague ronflement d'un circuit d'air conditionné ; simplement le sifflement de ma respiration difficile, et les battements de mon cœur.

Incapable d'avancer dans l'analyse de la situation, mon esprit se vidait, les tiraillements de mon corps malade accaparant ma conscience vacillante. Par flash, des images d'événements passés ou de visages familiers traversaient encore ma mémoire ; mais il manquait le continuum d'un scénario capable d'articuler ensemble les souvenirs épars. Je finis par admettre, comme explication la plus satisfaisante de mon état, que j'étais devenu amnésique à la suite d'un accident violent, dont ma conscience ne gardait aucune trace.

Je sombrai à nouveau dans le sommeil.

C'est un son de voix, une voix féminine, qui me réveilla brusquement. Je crus sentir la présence de ma femme ; mon souffle s'arrêta net, et d'une voix très faible, qui me sembla appartenir à quelqu'un d'autre, je réussis à bredouiller :

« C'est toi, Sylvia ? »

Il n'y eut pas de réponse. J'ouvris les yeux, avec toujours autant de difficulté. Mais la porte venait de se refermer, me laissant aussi démun, dans la même solitude incompréhensible.

Je concentrai mon attention sur l'image de Sylvia ; des souvenirs revinrent alors en cascade, me rappelant en quelques secondes l'essentiel de ce qu'avait été ma vie. Je ne pus alors m'empêcher de penser à l'idée populaire selon laquelle on revoit la totalité de son existence à une vitesse fulgurante au moment de la mort. Cela me fit frissonner de peur. J'eus un terrible vertige et crus que je trépassais ; mais comme rien de tel ne survenait, je me calmai finalement et repris le cours de mes interrogations sur cette mystérieuse clinique, où j'avais échoué sans savoir comment.

Pour que le décor me parût si insolite, il fallait que je me trouvasse dans un pays étranger, loin de l'Europe sans doute.

L'étranger... cette idée provoqua enfin en moi le déclic tant attendu. Je revoyais presque tout maintenant : j'étais parti en avion pour un voyage au Japon ; après quelques heures de vol, l'appareil survolait de grandes étendues glacées ; depuis le hublot, je découvrais un paysage immense, admirable, où le soleil bas dessinait de longues ombres bleutées. Soudain, il y avait eu une terrible déflagration, un choc ahurissant. Ce qui suivait me paraissait avoir été vécu dans une quasi-irréalité : j'étais allongé dans la neige, non loin de la carlingue en feu ; j'avais la sensation de me voir de loin, comme si j'étais sorti de mon propre corps. Trois phalanges de ma main gauche étaient sectionnées. Le sang formait de petites taches rouges dans la neige. Mes bras tentaient en vain de soulever mon corps. Puis tout s'était arrêté.

Que s'était-il passé après ? Selon toute vraisemblance, les secours avaient dû arriver rapidement, avant que le froid ait eu raison de mon organisme affaibli. Sans doute avais-je été transporté dans un hôpital proche – en Norvège ou en Russie ? – très performant en tout cas, puisque les chirurgiens avaient réussi à me recoudre les doigts sectionnés. Je regardai alors ces doigts avec plus d'attention : leur peau semblait plus jaune que la normale, comme parcheminée ; et on voyait nettement, juste sous le faisceau de la petite lampe verte, de profondes cicatrices. J'eus un frisson en réalisant que ces phalanges pouvaient ne pas être les miennes, et qu'on les avait peut-être prélevées sur un cadavre. Cela me dégoûtait franchement. Pourrai-je jamais m'y habituer, et arriverai-je seulement à en faire remuer les articulations ? Pour le moment en tout cas, c'était mon corps tout entier qui était incapable de bouger.

J'étais malgré tout rassuré d'avoir éclairci le mystère de mon isolement dans cette petite chambre à l'aspect bizarre, et d'avoir retrouvé l'essentiel de mon identité. Aussi, je me laissais aller à l'assoupissement, en attendant le moment – qui ne manquerait pas

d'arriver – où quelqu'un entrerait pour s'occuper de moi. On vint en effet : une femme jeune et jolie, aux cheveux drus couleur de jais. Elle avait une peau si étrangement dorée, d'une dorure si invraisemblable, qu'on eut dit un maquillage de scène. Son costume aussi était curieux, et combien différent de l'habituelle blouse blanche des infirmières ! C'était une élégante combinaison faite d'un tissage épais et irrégulier, où s'imbriquaient, dans des coloris cramoisis, une multitude de motifs géométriques compliqués ; il y avait aussi, incrustés selon une trame régulière, de minuscules grains lumineux, jetant des éclats bleutés pareils à ceux de la neige.

Cette apparition irréelle me ramena à ma perplexité première. Mon esprit ne mélangeait-il pas une fois encore rêve et réalité ? Cependant la jeune femme me considérait attentivement, et d'un œil sans aménité. Elle retira prestement la petite lampe verte braquée sur ma main, puis sans m'adresser la parole, elle se détourna et s'affaira sur le pupitre aux lumières rouges et bleues. D'une voie atone que je gonflais pourtant au maximum, je parvins à prononcer :

« S'il vous plaît, pourriez-vous me dire ce qui m'est arrivé ? »

Le visage doré me fit à nouveau face ; sans être franchement hostile, son expression indiquait une sorte de malaise indéfinissable, presque une nausée. Elle bredouilla quelques mots dans une langue que je ne connaissais pas. Elle fit un geste signifiant que manifestement elle ne comprenait pas ma question. Sur ce, elle sortit, m'abandonnant derechef à ma cage silencieuse. J'eus alors réellement peur ; je me rendais compte que ce qui m'arrivait allait bien au-delà de la banale explication que j'avais cru trouver d'abord. Ou bien l'étrangeté était réelle, effarante, ou bien je délirais encore. Et je dois dire que j'eus préféré cette seconde hypothèse. Mais les pensées les plus absurdes me traversaient l'esprit. J'acceptais toutefois, contre mon intuition, l'idée que je n'avais pas recouvré toute ma lucidité. D'ailleurs j'avais oublié jusqu'à

mon nom ; seul me revenait « Sylvia », le prénom de ma femme ; Sylvia dont je ne savais pas non plus reconstruire le visage...

L'amnésie due au choc de mon accident ayant persisté, il me fallut plusieurs mois pour accepter de croire que je n'étais pas fou, et que mon aventure n'était pas un délire chaotique. Les événements, les choses, et les êtres qui peuplèrent chaque nouvelle journée finirent au contraire par tisser ensemble une trame parfaitement cohérente. J'avais effectivement échoué en un pays étrange ; mais je ne compris que bien plus tard comment cela était arrivé. Je préfère d'ailleurs ne pas l'expliquer tout de suite ; il vaut mieux respecter la succession des situations telles que je les vécus alors.

La jeune femme à la peau dorée, qui revint fréquemment me voir pendant les jours qui suivirent mon retour à la conscience – mais qui ne sut suffisamment de Français pour me parler que des mois après – s'appelait Eornie de Phox. Elle n'était pas infirmière, mais avait un rôle de tout premier plan dans l'Institut de Recherche sur l'Immortalité de Iarou, où j'étais soigné. Elle était la première assistante du Professeur Horôn de Yorg, meilleur spécialiste antillien de psychophysiologie, et personnalité politique de grande envergure.

Eornie me raconta par la suite l'angoisse et le surmenage dont mon réveil avait été la cause. Ce jour-là en effet, elle avait été complètement déroutée par ce qui arrivait ; elle devait faire face à une situation qui, pour avoir été désirée et préparée de longue date, ne lui en paraissait pas moins absurde, à peine croyable. D'ailleurs mis à part Horôn et ses plus proches collaborateurs, personne n'y avait jamais réellement cru. Mise de façon abrupte devant l'événement, il lui sembla qu'il valait mieux ne rien entreprendre sans avoir averti préalablement le professeur. Mais comme un fait exprès, celui-ci était en déplacement sur Antillia. Elle se hâta donc vers son centre de commandes, situé à l'autre extrémité de l'Institut ; de là elle pourrait entrer en contact avec lui.

J'ai plaisir à l'imaginer bondissant à travers l'impressionnant réseau de trottoirs mobiles, d'escaliers roulants, et d'ascenseurs à godets, qui s'imbriquent les uns dans les autres pour permettre une circulation accélérée dans l'espace souterrain tortueux de Iarou.

À ce qu'elle m'a dit, elle n'adressa la parole à personne, et personne d'ailleurs ne se risqua à la saluer, vu son air peu engageant.

Son centre de commandes était l'un des plus beaux de tout l'établissement de recherche. On y accédait par le dessous, grâce à un ascenseur à godets à claire-voie. Le volume général en était sphérique, et il faisait penser à un énorme grain de raisin. Il formait avec les centres voisins une sorte de grappe géante, agrippée contre une pile de la gigantesque voûte rocheuse qui englobait presque tout l'Institut. Les autres grains étaient les centres de commandes de ses collaborateurs. Seul celui du professeur de Yorg, blindé, se trouvait un peu à l'écart, creusé à l'intérieur du pilier rocheux. Les grains sphériques n'étaient pas forcément organisés de la même façon, mais ils avaient tous une paroi lisse à réflexion variable, formant une surface ocellée, plus ou moins transparente et inégalement colorée selon les endroits ; leur diamètre était confortable – presque une dizaine de mètres.

Le centre de commandes d'Eornie, que j'eus plus tard l'occasion de visiter, se divisait en trois niveaux : la partie inférieure, où tournaient les axes de l'ascenseur d'accès, comprenait le palier d'entrée, les coffres techniques, et des rangements divers. En montant au niveau supérieur par un court escalator vectoriel qui, en s'actionnant, ouvrait dans le plafond un passage, on arrivait juste au centre d'une grande salle, sous une coupole aux parois diaphanes. Le troisième étage consistait en une étroite mezzanine qui courait à mi-hauteur du volume, sur la moitié du périmètre ; là étaient rangés, derrière des milliers de petites fentes, les microdocuments qui constituaient la bibliothèque personnelle d'Eornie. Au-dessous de la mezzanine, il y avait encore trois alvéoles spacieuses donnant sur la salle principale. La plus grande servait de couchette ; les deux autres de salle de bains et de laboratoire. Mis

en valeur sur l'axe principal et dans la partie la plus dégagée de la salle, s'élevait l'impressionnant bureau. Il tenait à la fois d'un poste de pilotage – avec ses multiples hologrammes de contrôle et ses consoles lumineuses – et d'un dais à colonnes surmontant quelque trône royal, tant son volume était imposant, son architecture sophistiquée, et ses matériaux précieux. Il était construit sur un plateau circulaire mobile, de niveau avec le plancher, qui permettait de choisir l'orientation : face au paysage souterrain, ou face à la trappe d'entrée.

Eornie, tout essoufflée par sa course, alla directement s'y installer. Il n'allait pas lui être facile de contacter Horôn de Yorg, étant donné la distance vertigineuse qui les séparait ; aussi ne perdit-elle pas de temps ; elle sortit d'une poche de sa combinaison un minuscule répertoire bionique sur lequel elle avait enregistré l'identité d'appel du savant. En l'imprimant sur l'une des consoles de son centre de commandes, elle pouvait en principe déclencher l'avertisseur incorporé dans le propre répertoire de poche d'Horôn, et l'informer du numéro d'accès sécurisé sous lequel serait disponible dans tous les postes de communications d'Antillia, le message qu'elle lui destinait. De toute façon, il ne pourrait entendre l'appel que cinq heures plus tard ; et même en admettant qu'il transmît la réponse à Eornie immédiatement après avoir pris connaissance de son message, elle ne recevrait rien avant une douzaine d'heures.

Par précaution, elle avait réglé au maximum, avant de quitter la petite chambre du laboratoire, l'appareil narcotique qui me maintenait assoupi. Mais cela ne lui donnait guère plus de vingt heures ; passé ce délai, je n'aurais pas manqué de m'éveiller à nouveau, et il aurait fallu alors prendre les bonnes initiatives, car m'endormir une seconde fois aurait risqué de compromettre mon retour normal vers la conscience.

Eornie était donc anxieuse ; je l'imagine très bien se renversant dans son large siège aux coussins moelleux ; elle essayait sans

doute de mesurer les conséquences qu'allait avoir la réussite de cette expérience, lancée voilà trente années antilliennes. Les ennemis d'Horôn, notamment le Haut Directeur Erdôvar, ne manqueraient pas de les accuser de falsification, et, pensait-elle, peut-être iraient-ils jusqu'à tenter de supprimer le précieux cobaye que j'étais. Quoi qu'il en soit, il faudrait qu'elle et ses amis soient très vigilants.

Mais ce qui tracassait encore davantage Eornie, c'était Horôn lui-même ; ce vieil homme n'allait-il pas être grisé par le succès ? Elle savait que s'il devenait Haut Directeur, il accèderait probablement au Conseil Central du Gouvernement ; il serait dès lors en mesure d'appliquer à grande échelle les principes qu'il avait découverts en me ramenant à la conscience. Qu'en résulterait-il ? Cela paraissait à Eornie tellement inimaginable...

Lorsque son microrépertoire lui picota la cuisse, et émit quelques chuintements nasillards, Horôn de Yorg dînait en compagnie d'Ulvîn Khobral, son jeune secrétaire, dans le restaurant le plus chic de l'Université d'Orawak. Orawak était une ville-montagne prestigieuse où, tous les cinq ans, se tenait pendant quatre mois le Congrès des Planètes ; c'est pour cela que tous deux s'y trouvaient. Horôn était absorbé par la contemplation du paysage ; la nuit tombait et, depuis le restaurant perché sur une haute crête, il voyait s'allumer le prodigieux serpent d'étoiles qui courait d'un bout à l'autre de la chaîne montagneuse investie par la cité ; à l'horizon, ses lacets se perdaient en une fine poussière lumineuse et rehaussaient la masse sombre des pics, flottant sur les nappes incertaines du brouillard vespéral.

« Votre répertoire, Professeur... il chuinte ; quelqu'un vous appelle !... Professeur ! ?

— Ah oui, merci ; je crois que je deviens un peu dur d'oreille... surtout quand le paysage est si beau ; c'est un spectacle qui peut accaparer entièrement l'esprit, n'est-ce pas ?

— Sans doute, dit Ulvîn, mais j'essaie pour ma part d'être attentif aux choses utiles ; le reste n'a pas vraiment beaucoup

d'importance. La nuit tombe chaque soir, voyez-vous ; alors cela ne mérite pas qu'on oublie le reste... que voulez-vous, je ne suis pas un esthète... mais, Professeur, prenez donc votre répertoire et stoppez ce chuintement ! »

Horôn tira vivement d'un gousset de sa tunique un petit disque en or iridescent, dont le bord présentait plusieurs encoches. Son ongle pressa l'une d'elles et le visage d'Eornie de Phox vint s'inscrire sur la face brillante.

« Eornie ? Mon Dieu, j'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux... écoute, Ulvīn, termine le repas sans moi ; je cours prendre le message au Poste de Communications du Puits d'Anténor, j'y serai rapidement. Tu n'auras qu'à m'y rejoindre tout à l'heure !... Ou si tu préfères, nous nous retrouverons demain matin à l'hôtel... Enfin... à plus tard ! »

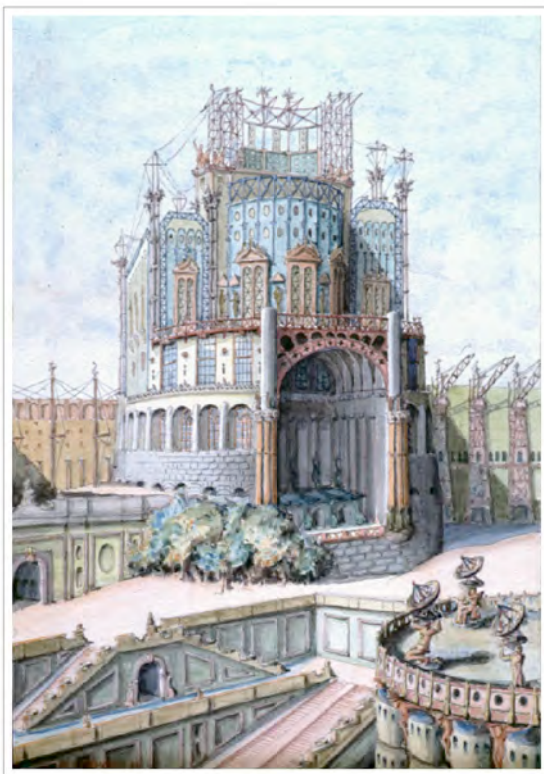
U. Khobral considéra le vieil homme qui s'éloignait à la hâte ; il pensa que si son visage nerveux au regard d'aigle et sa chevelure dorée pouvaient encore faire illusion, sa démarche cahotante trahissait bien l'irréversible vieillissement. Il était né voilà cent trente-six ans, et malgré ses séjours de plus en plus rapprochés en hibernateur, malgré toute la puissance de ses connaissances médicales, il ne pourrait plus ralentir très longtemps le processus qui menait inexorablement à la congélation. Curieusement, cette idée le fit sourire. Puis il effleura machinalement le panneau de commande des menus, et, quand le passe-plat automatique lui délivra un énorme cake aux algues rouges, il se remit à bâfrer consciencieusement.

INTERMÈDE I

NOTES SUR L'ARCHITECTURE ANTILLIENNE

NOTE 1

Sur Antillia, les architectes ne s'y prennent pas comme nous pour concevoir leurs bâtiments. Nous autres avons coutume de partir d'un programme, plus ou moins élaboré, qui nous permet de représenter, au moins dans notre tête, l'organigramme général du fonctionnement souhaité de l'édifice que nous projetons. Nous nous basons également sur une idée directrice, le parti architectural, ainsi que sur un grand nombre de modèles intériorisés qui concernent aussi bien le style que les techniques d'assemblage des éléments entre eux. Les Antilliens suivent un autre chemin. Ils réduisent le programme au minimum : une surface très approximative et une destination toujours assez vague ; cela semble accessoire pour eux. Par contre, ce qui compte absolument pour l'architecte antillien, c'est une connaissance détaillée de la vie de l'individu pour qui il construit. Car toute construction est considérée comme une consolidation du passé, une sorte de pose, un point de récapitulation qui permet à celui qui fait construire de prendre du recul, et de repartir dans son existence sur des bases plus claires. Une maison, c'est un rappel, un regard différent porté sur le passé ; un peu comme chez nous une psychanalyse. Il faut sonder l'être en profondeur pour réaliser une véritable demeure correspondant à cet être, à un instant donné. Évidemment, cette façon de procéder fait beaucoup appel au symbolisme.



Le théâtre bleu (d'après un édifice antillien)

On pourrait penser que cette architecture, étant très personnalisée, risque d'être très difficile à reconvertir, quand change le propriétaire. Plus difficile encore que l'architecture fonctionnaliste, si décriée chez nous, en raison de sa rigidité et de la difficulté qu'il y a à modifier sa destination lorsque changent les besoins ou les exigences. Mais nous sommes accoutumés à voir les choses avec beaucoup d'étroitesse ; les Antilliens, eux, distinguent très clairement l'acte de construire, d'édifier, et l'acte d'habiter, d'occuper un lieu et de se l'approprier. Si l'acte de construire peut se comparer à une psychanalyse, et donc à la décision de marquer une étape dans sa vie en instaurant une relation spéciale avec un thérapeute – ici l'architecte –, l'acte d'habiter, lui, relève de la quotidienneté. Il peut se comparer à n'importe quel lien affectif banal, qui se tisse, au fil des événements de la vie, avec toutes sortes de personnes. Le lien psychanalytique précise une relation de l'individu à soi-même, tandis que le lien affectif habituel résulte d'une relation spontanée à l'autre. Ainsi sur Antillia, l'architecte seul peut rendre possible la construction d'une maison, qui est la matérialisation révélée de la relation du maître d'ouvrage à lui-même. Tandis que l'*habiter* ne nécessite aucune condition spéciale : il est possible à chacun, au quotidien, de personnaliser sa relation avec toutes les maisons qu'il est amené à occuper temporairement, même si elles ne correspondent pas du tout à ce qu'il aurait réalisé s'il avait eu la volonté de construire.

Il arrive donc que les Antilliens « habitent » beaucoup de lieux très différents, sans jamais « faire construire » ; ou au contraire qu'ils ressentent de façon réitérée le besoin de construire, sans pour autant être soucieux de l'*habiter*. Cela bien entendu n'empêche pas quelques nuances : ainsi le fait d'habiter, de s'approprier l'espace au quotidien, entraîne toujours des micro-opérations de construction, qui se passent d'architecte. Mais on retrouve les mêmes nuances si l'on reprend la comparaison avec la psychanalyse : ne peut-on pas en effet considérer que s'instaurent

parfois spontanément, dans nos rapports affectifs normaux, de micropsychanalyses, sans qu'il y ait cependant l'ombre d'une intention thérapeutique derrière ?

NOTE 2

La réalisation des projets de construction est une activité lucrative pour les architectes Antilliens ; mais par contre, elle ne l'est jamais pour les maîtres d'ouvrage (ceux qui font la commande d'un édifice), même s'ils ne construisent pas pour eux-mêmes. D'abord, sur Antillia, faire construire ne peut en aucun cas être une opération financière ; donc, pas de promoteurs au sens où nous l'entendons ici. Dans le monde antillien, faire construire est une opération purement désintéressée sur le plan matériel. C'est quelque chose qui ressemble à une démarche philosophique, à un acte de méditation. La maîtrise d'ouvrage ne peut être ni une profession, ni une institution. L'idée de faire des maisons ou des immeubles pour les vendre, est une idée totalement étrangère aux Antilliens. Elle leur paraîtrait même, je crois, indécente et immorale. Il y a pourtant bien là-bas aussi un marché de l'immobilier et du logement ; mais la disjonction est totale entre ce marché, qui s'applique à tout ce qui est déjà construit et utilisé, et la réalisation proprement dite d'édifices nouveaux.

Lorsqu'une construction est terminée, elle peut être utilisée par son propriétaire – qui est toujours le maître d'ouvrage lui-même –, ou prêtée gracieusement par celui-ci à n'importe quel individu ou groupe d'individus ; elle ne tombe dans le domaine commercial que dix ans au moins après son achèvement. Peut-être alors le lecteur se demandera-t-il comment les Antilliens font pour gérer les problèmes du logement ; et si les plus démunis peuvent aussi faire construire, puisque c'est là une opération importante, voire fondamentale, dans la vie d'un individu, et qu'il serait injuste qu'elle reste l'apanage des plus riches. Comme chez nous, il existe sur

Antillia une politique générale d'aide pour la location ou l'achat de logements ; et pour réguler l'offre et la demande, les autorités, au lieu d'investir dans la construction, se portent acquéreurs de bâtiments existants. Quant à la construction, elle fait aussi l'objet d'une aide spécifique. Et il y a un corps d'architectes rémunérés par la collectivité, dont le travail consiste à réaliser les maisons des personnes démunies qui souhaitent faire acte de construire. Ces architectes employés, sont tout aussi sérieux et efficaces que les architectes privés (d'une façon générale, les architectes antilliens ne sont pas payés au pourcentage du coût des travaux, comme c'est le cas ici, mais en fonction de la complexité des tâches qu'ils sont amenés à faire au cours du lent déroulement de l'opération de conception et de construction).

NOTE 3

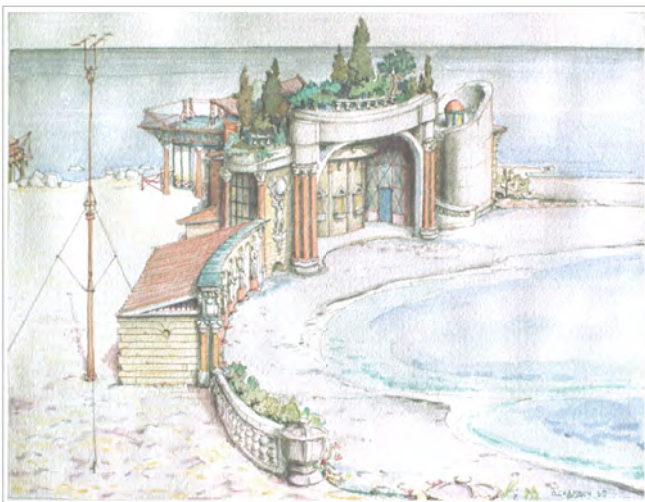
La réalisation d'un édifice est quelque chose d'assez long. Le premier travail de l'architecte antillien consiste, comme je l'ai déjà dit, à bien connaître son client, et surtout son histoire, sa vie. Il doit en quelque sorte en retrouver le scénario, comprendre les événements qui en font un roman personnalisé. À partir de là, il lui faut analyser les points forts et les points faibles, ressentir la tension interne, ainsi que les pôles fixes qui, comme autant d'aimants permanents, ont agi sur la destinée de l'individu pour lequel il va réaliser une cristallisation spatiale. Dans un premier temps, il lui faut effectuer une transposition matérielle symbolique de ces aimants, qui constitueront des pièces essentielles. Ils resteront les points de repère du projet. Entre eux sera transcrit le parcours de la vie, ses hésitations et ses enthousiasmes, ses obstacles et ses opportunités. Ajoutons que le commanditaire peut être un groupe d'individus, voire une collectivité. Mais dans ce cas, le projet n'est pas non plus motivé par un besoin de locaux nouveaux. Si par exemple une entreprise a besoin de s'agrandir ou de trans-

former son siège, elle restructurera les bâtiments dans lesquels elle se trouve, ou elle en acquerra de nouveaux, si nécessaire. Ce ne sera pas la motivation qui pourrait la pousser à faire construire quelque chose de nouveau. Si elle le fait, c'est parce que ses employés ont compris que le temps est venu de marquer une étape, et de figurer de façon stable et concrète le parcours et la personnalité de l'entreprise (il faut préciser que la publicité étant inusitée sur Antillia, les constructions que réalise une collectivité humaine lui servent aussi d'image de marque).

Une fois ce difficile travail de récapitulation du parcours et de la personnalité du commanditaire mené à bien, le projet proprement dit commence seulement à s'élaborer.

Sur le canevas établi, viennent s'inscrire les désirs du maître d'ouvrage, c'est-à-dire son « programme » : ce qu'il veut révéler de lui-même, ce qu'il rêve de devenir, ce qu'il tient à garder au plus profond de l'intimité. Tout cela s'accompagne des suggestions et des critiques de l'architecte, qui s'inscriront en contrepoint dans le projet naissant. l'ensemble prend peu à peu une signification très forte et très cohérente, qui devient pour le maître d'ouvrage une sorte de mandala personnel.

Inutile de préciser que dans ses conditions, l'aspect final des bâtiments est très éloigné de ce que nous connaissons ici, et qu'il est difficile d'en donner une idée. Mais il faut aussi souligner que l'impossibilité où sont les Antilliens de construire directement pour répondre à des besoins, met un frein salutaire à leur croissance, établit une forme de régulation : si l'on souhaite que la masse globale des bâtiments disponibles augmente, la collectivité et les individus doivent globalement faire le point plus souvent sur eux-mêmes, ce qui leur est somme toute très profitable. Ce système crée un véritable respect pour tout ce qui existe déjà, et empêche le gaspillage des tables rases successives, trop fréquent dans notre monde moderne.



L'aspect des édifices antilliens est assez éloigné de ce que nous connaissons ici.

Notre monde occidental est très loin des pratiques architecturales en vigueur sur Antillia. Mais il n'est pas interdit d'espérer que la science des architectes de cette civilisation, et les finalités de ses maîtres d'ouvrage, puissent un jour être adaptées, avec grand profit, à l'environnement de plus en plus dépourvu d'âme qui nous entoure.

CHAPITRE II

IAROU

Iarou est une planète sauvage et glacée. Les habitants y ont creusé toutes leurs installations au-dessous d'une profondeur de cent kilomètres. Passé cette croûte gelée, le cœur de la planète ressemble à un fabuleux gruyère, où s'entrelacent quelques centaines de millions de salles. Les plus petites sont pareilles à de vulgaires cavernes, tandis que les plus grandes, véritables montagnes intérieures, s'évasent vers le haut pour former des dômes aux dimensions cyclopéennes. D'immenses filets, destinés à retenir les pierres qui se détachent de temps en temps de la voûte, pendent majestueusement, telles d'énigmatiques aurores boréales. Ils sont parcourus de courants électriques, et éclairent l'espace souterrain d'une lumière dont les nuances, riches et imprévisibles, imitent assez bien une lumière atmosphérique extérieure. En plus des variations d'intensité et de couleur, qui peuvent être programmées, l'humidité de l'atmosphère interne d'Iarou est également modulée ; elle produit, dans les plus vastes cavités, de grandes nappes de brouillard qui irisent le paysage souterrain et augmentent encore sa beauté. Le raffinement, la sophistication des cycles d'éclairages de ce labyrinthe géant, m'ont très vite séduit : outre la reproduction des rythmes diurnes et saisonniers, les ordinateurs bioniques sont capables de produire ici ou là des variations aléatoires, de véritables créations artistiques toujours nouvelles, qui feraient pâlir de jalousie les meilleurs artificiers de notre vieille Terre.

Si le mystère a une planète, c'est sans conteste Iarou. Elle est comme la tête d'un homme endormi : l'enveloppe externe est silencieuse et immobile, tandis qu'à l'intérieur se déroulent les rêves les plus fous.

Dans le système planétaire dominé par Antillia, Iarou est le monde le plus éloigné ; l'astre solaire en est si distant qu'il n'y diffuse pas plus de clarté que ne le fait Vénus dans nos nuits terrestres. Iarou est la limite extérieure, l'ultime refuge avant les grands abîmes intersidéraux.

Dernière planète en date occupée par les Antilliens, elle a conservé un statut un peu particulier, une connotation macabre, due à sa fonction. Iarou est le plus grand cimetière de la civilisation antillienne. Cela remonte à plusieurs siècles : les savants s'étaient alors avisés qu'il serait un jour possible de ramener les morts à la vie ; d'où la rapide prolifération, sur tous les mondes habités par les Antilliens, de centres de stockage des corps congelés. Mais le coût de fonctionnement et le volume grandissant des chambres frigorifiques à azote liquide étaient vite devenus un problème préoccupant. L'idée s'était imposée d'entreposer cette étrange marchandise loin des planètes habitées, en un endroit où la température serait toujours très basse ; c'est ainsi que Iarou devint naturellement une immense nécropole. Depuis ce temps, chaque semaine, un lourd vaisseau interplanétaire débarque à sa surface des centaines de milliers de cadavres en containers, provenant des trois grandes planètes – Antillia, Amarana, et Sram – ou des six lunes colonisées.

Les vivants ont débarqué plus tard sur Iarou, il y a deux cent cinquante ans environ ; ce ne furent d'abord que quelques bases de recherche scientifique isolées, puis vint la création du colossal Centre Intermondial de Recherche sur l'Immortalité, dont les milliers d'agents aménagèrent tout le cœur de la planète, lui donnant l'aspect que j'ai moi-même connu. D'autres arrivants moins glorieux se retrouvèrent également sur (ou plutôt dans) cette planète : bataillons de condamnés, que la justice antillienne a expédiés en ce lieu pour écarter la menace qu'ils faisaient peser sur l'ordre social. Ici, ils travaillent sous surveillance militaire à l'aménagement et à l'entretien des espaces souterrains ; une sorte

de baigne. En réalité beaucoup s'échappent et vont se perdre dans les multiples cavités à demi effondrées, ou non répertoriées, qui occupent près de la moitié des espaces praticables d'Iarou. Ils y vivent en autarcie, et consacrent de temps à autre de menus larcins. Mais ils ne sont pas vraiment redoutés par le personnel scientifique du C.I.R.I., à la fois très protégé par l'armée, et très respecté, même par les pires délinquants.

Eornie de Phox, depuis qu'elle était arrivée sur Iarou, n'avait été confrontée qu'une fois à ces condamnés évadés. C'était lors d'une randonnée d'escalade sur la grande falaise de Dixt. Elle s'était involontairement écartée des passages balisés, et avait été contrainte de bivouaquer dans une anfractuosité proche du dôme rocheux, à quelques mètres d'un plot d'ancrage des filets électriques. Le vif éclat diurne des plus grosses mailles du filet s'était presque évanoui et avait laissé place à une constellation multicolore de points lumineux qui, vus presque de niveau depuis le camp de fortune d'Eornie, ressemblaient à une rivière de pierres précieuses. Dans la plaine en contrebas, on distinguait les vagues amas phosphorescents de quelques groupes d'hébergement ; ils flottaient dans la pénombre comme de grosses méduses glauques.

Elle entendit d'abord un bruit de pas heurtant les pierres, puis des voix ; il y avait trois hommes. Ils sortaient probablement de l'un de ces nombreux tunnels qui constituent des raccourcis entre les différentes grottes de Iarou, et qui se ramifient souvent en un dédale inextricable. Les trois individus n'avaient pas vu Eornie et s'affairaient autour d'un transformateur relié au filet. Ils ne cherchaient probablement pas à le saboter, mais plutôt à réaliser un branchement pirate. Eornie s'était recroquevillée au mieux dans sa crevasse, mais l'un des hommes, muni de lunettes infrarouges, finit par la repérer :

« Eh les gars ! Regardez...

— Bon Dieu ! qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ?

— On va la chercher ?

— Et qu'est-ce qu'on en fera ?

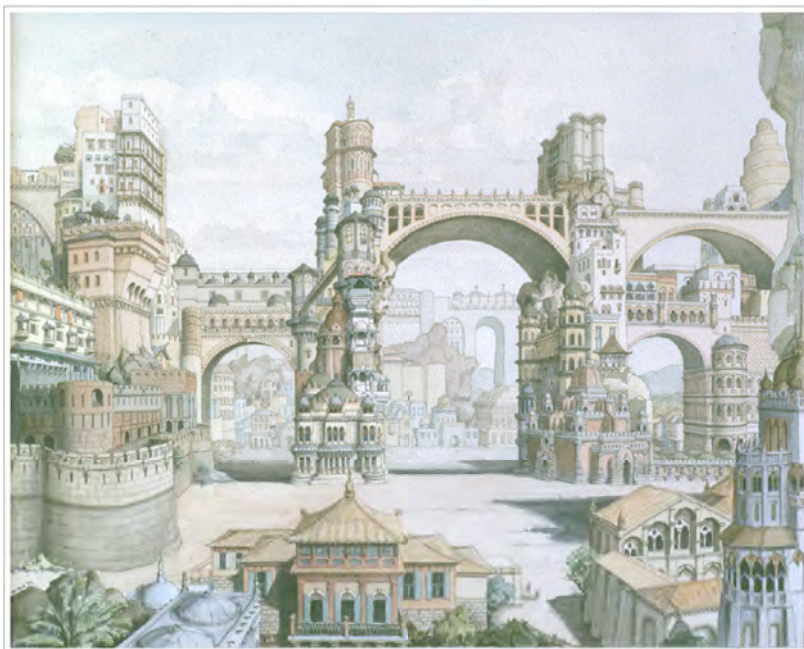
— On la balance en bas !... Elle n'avait qu'à pas fourrer son nez ici. »

Le sang d'Eornie ne fit qu'un tour ; elle ramassa avec difficulté une pierre de poids respectable et la lança fébrilement en direction du groupe. Le projectile passa à quelques centimètres de la tête de celui qui avait les lunettes et qui, visiblement, était le chef du trio. Ils faisaient tous les trois une jolie cible, et ils comprirent vite que le court trajet qu'ils devaient faire accrochés à la paroi pour atteindre Eornie risquait de leur être fatal. Ils se ravisèrent donc et disparurent par là où ils étaient venus. Quant à mademoiselle de Phox, elle tremblait de peur, et préféra risquer une chute mortelle en quittant son bivouac dans la pénombre ; il était pour elle hors de question de rester dans cet endroit où les fuyards (c'est ainsi que tout le monde appelait les évadés) pouvaient revenir avec des armes et lui régler son compte.

Depuis ce jour, Eornie ne pratique plus l'escalade en solitaire ; il y a d'ailleurs bien d'autres distractions moins dangereuses dans les profondeurs d'Iarou. L'une des plus appréciées est par exemple le vol en état d'apesanteur dans les grandes cavernes du centre de la planète. On y accède par des ascenseurs géants où tout le monde est attaché par des ceintures de sécurité ; il y a mille kilomètres à descendre, le rayon de la planète étant de mille deux cents kilomètres. Pendant trois heures, les ascenseurs hurlent sur leurs câbles, à la vitesse prodigieuse de trois cents km/h, pour parvenir dans la zone d'apesanteur. Les grottes y sont merveilleuses, et l'impression que l'on y ressent doit se rapprocher de ce qu'éprouve un dauphin en nageant au milieu des reliefs pélagiques. L'air est saturé d'humidité, la température est tiède, et des mil-

lions de minuscules algues jaunes phosphorescentes éclairent l'espace d'un halo trouble qui empêche de voir très loin.

Sur les parois, se sont développées d'étranges fougères, bleu pâle, parsemées de baies violettes, et une infinité de mousses, de lichens, de verrucaires, dont la couleur varie de l'or cramoisi au brun sombre. Toutes sortes d'insectes infestent les rochers et bruissent sous la toison végétale ; de grandes araignées blanches naviguent à la recherche de leur proie. À travers toute l'étendue de cette atmosphère agitée par des remous comme poussière au soleil, flottent d'invraisemblables papillons, dont les ailes silencieuses brillent plus que de la soie ; ils se déplacent en bancs, et forment dans l'espace scintillant d'algues, un ballet de rubis, d'émeraude, et d'opale. Si par hasard ils vous frôlent le visage, le ravissement est total : car sur leurs ailes sont dessinés de véritables tableaux, évoquant on ne sait quels rêves fastueux, mûris dans le Grand Imaginaire Universel. Les visiteurs, qui se mêlent au spectacle, se déplacent avec de curieuses palmes, très longues, tendues sur des baguettes, comme des cerfs-volants ; et ils agitent à grandes brassées leurs épuisettes, tâchant de prendre au vol quelques-uns de ces merveilleux lépidoptères ; s'ils réussissent, ils les rapportent dans de petites cages, puis les font sécher, à la manière de nos collectionneurs ; les Iaroliens adorent en tapisser les murs de leurs demeures troglodytiques.



*Iarou ressemble à un fabuleux gruyère où s'entrelacent quelques centaines de millions de salles. Les plus grandes, véritables montagnes aux reliefs vertigineux, s'évasent vers le haut pour former des dômes aux dimensions cyclopéennes...
souvenir d'Endarâ, cité enfouie dans les entrailles de Iarou.*

INTERMÈDE II

NOTES SUR LES CONCEPTIONS ESTHÉTIQUES DES ANTILLIENS

NOTE 4

Une émotion esthétique peut naître de la force ou de l'harmonie objectives des choses et des paysages devant lesquels le regard (ou l'oreille) s'arrête ; mais selon les Antilliens, le processus psychique qui aboutit à l'émoi esthétique est beaucoup plus complexe qu'une simple réaction à une configuration objective.

Ils disent que l'émotion est le résultat d'une rencontre entre la configuration devant laquelle on se trouve, et ce qu'ils appellent des *puits de prégnance*, qui sont à l'intérieur de notre tête. Ces puits structurent toute notre perception, et même notre psychisme. Ils se sont fixés peu à peu autour de *formes-sources* plus ou moins complexes. Pour mieux me faire saisir ce qu'ils entendent par puits de prégnance et formes-sources, ils m'ont donné l'exemple de l'acquisition du langage :

– dans la prime enfance, lors de l'apprentissage du langage, chaque mot acquiert, au fur et à mesure des occurrences dans lesquelles il est reconnu, et du contexte significatif et émotionnel qui y est associé, une charge émotionnelle, imaginaire, et conceptuelle, qui devient sa *prégnance* propre. Ainsi les mots, et leur prégnance particulière, constituent des *formes-sources* (formes saillantes, c'est-à-dire isolables par la perception comme des entités, associées à une prégnance psychique). Ces mots-formes-sources vont, au fil des années, canaliser et structurer les principaux champs psychiques de la reconnaissance logique et affective, qui sont associés à la perception du réel chez les êtres pensants. Bien sûr, une part importante de ces champs échappe à la structuration par le langage, et reste dans le domaine de l'indicible. Cette

non-fixation engendre, selon les Antilliens, un caractère fluent, une mouvance de certaines prégnances affectives, imaginaires, ou conceptuelles, qui peuvent selon les circonstances être captées par tel ou tel mot (ou association de mots) qui, avec leur charge signifiante originelle, jouent le rôle de puits de prégnance.

Faire un poème, parler d'une œuvre d'art ou de la beauté d'un paysage, sont des façons d'associer aux bassins de prégnance structurés du langage des prégnances esthétiques qui débordent largement les formes-sources usuelles de la langue. Ce sont du même coup des façons de réactiver, de faire évoluer, et d'enrichir le *fond prégnantiel* du langage.

Ainsi lorsqu'un Antillien ressent une émotion et un plaisir esthétique, en contemplant un paysage, par exemple, il pense que si la chose qui lui procure l'émotion et le plaisir est bien l'apparence formelle du paysage, l'émotion ne peut se manifester que si le paysage entre en résonance avec les formes-sources intériorisées dans son psychisme, et qui sont la plupart du temps demeurées inconscientes. Ces formes-sources ont une part de variabilité suivant les individus et les cultures, et cela explique pour eux les différences parfois importantes dans l'appréciation esthétique de tel ou tel phénomène, d'un individu à l'autre.

NOTE 5 – LA CONSISTANCE PARTICULIÈRE DES PRÉGNANCES ESTHÉTIQUES.

Les prégnances esthétiques sont, toujours selon les Antilliens, caractérisées par trois aspects qui les distinguent des autres types de prégnances :

– Le premier aspect qu'ils remarquent, est le fait qu'une grande part de ce qui constitue toute prégnance esthétique relève de l'indicible. Il n'est pas facile, même sur Antillia, de dire simple-

ment ce genre d'émotion ; il faut traduire, employer des métaphores. La prégnance esthétique paraît ainsi être un composé de prégnances non stabilisées par des mots ou des associations de mots usuels, codifiées à travers les expressions du langage courant. D'où la nécessité d'employer un langage poétique, décalé, instable. D'ailleurs les Antilliens ont relevé que l'émotion esthétique pure, que procure un événement ou une œuvre, à tendance à s'émousser lorsqu'à force d'y être confronté, on finit par savoir la décrire et lui faire perdre son mystère.

– Le deuxième aspect qui caractériserait selon eux les prégnances esthétiques, est l'impression qu'elles donnent de réveiller toujours des émotions endormies, enfouies au fond d'une mémoire généralement non accessible à la conscience. Elles engendrent dans les profondeurs de l'esprit une série de résonances actives, dont on a du mal à cerner la nature précise ; ce qui dans notre culture a été emblématisé par la très fameuse *madeleine* de Proust. Elle produit cette minute d'ivresse hors du temps, où deux instants très éloignés de la vie se rapprochent soudainement. Ce pourrait être aussi quelque chose de beaucoup plus obscur et incompréhensible, un ébranlement mystérieux, un frissonnement à l'unisson de l'âme et du corps, comme celui que j'ai moi-même ressenti devant les peintures noires de la *Quinta del Sordo* de Goya.

– Enfin le troisième aspect, toujours pour les Antilliens, serait lié au besoin d'authenticité. L'appréciation esthétique de tout spectacle, qu'il soit artistique ou naturel, ne peut se passer du plaisir particulier que l'on ressent en prenant conscience de l'authenticité de l'objet ou de l'événement que l'on admire. Il faut que cette mystérieuse et agréable correspondance entre le phénomène que nous observons et la prégnance qu'elle réveille en nous, soit perçue comme la révélation d'une correspondance entre notre propre richesse intérieure et la richesse dont témoigne le monde qui s'offre à notre regard, en cet instant précis de l'expérience esthétique.

CHAPITRE III

RÉTROSPECTIVE

Les instructions qu'Eornie avait reçues du Pr. Horôn de Yorg étaient formelles : il fallait sans plus attendre me ramener définitivement à la vie, et entreprendre avec moi le voyage pour Antillia, où il nous attendait. Je représentais pour lui un atout majeur. Le seul capable de conforter sa position et de défendre ses théories au sein du Congrès des Planètes.

Aussi ne tardai-je pas à sortir de ma torpeur. J'ouvris les yeux et me trouvai à nouveau devant le magnifique visage doré d'Eornie ; elle souriait, cette fois. Deux personnes, semblant sorties tout droit du carnaval de Rio, l'accompagnaient. L'une avait de grandes moustaches brunes, l'autre une barbe argentée taillée en fine pointe, mais toutes deux arboraient une poitrine généreuse, que leurs tuniques ajustées mettaient en évidence. Plus que jamais je me croyais en plein délire onirique. L'assistant(e) d'Eornie, qui avait la barbiche argentée, tendit vers moi un petit objet qui devait être un micro, et je compris par ses mimiques qu'il m'invitait à parler, peut-être à décliner mon identité, ce que j'étais encore incapable de faire, toujours frappé d'amnésie. Je rassemblai mon énergie et balbutiai :

« Ecoutez... je ne comprends rien à ce qui se passe. Vous êtes si étranges... je crois que j'ai des hallucinations... vous m'avez drogué ? »

Pendant que je parlais, l'autre, le moustachu, palpait comme un aveugle un autre petit objet qui était une sorte d'ordinateur de poche.

Eornie et son acolyte fixèrent leurs yeux sur lui, jusqu'à ce qu'un sourire illumine son visage. Tous trois échangèrent quelques mots, puis le barbichu s'adressa à moi, cette fois en Français, avec un drôle d'accent :

« Bonejoud cher messiouid ; binvenoud sour Iaroud ; moun amid ed moi seroud vodr interpred pendand led temp que voud apprend nodr langadge. Yed m'appeld Olvidar, moun amid esd Pandior ed voicid Eornie (à cet instant, le sourire d'Eornie était ravissant ; l'image en est restée gravée dans ma mémoire)... ed voud, queld esd vodr noumd ?

— Je ne sais plus mon nom... il faudrait me soigner, comprenez-vous. J'ai des hallucinations... » Mon interlocuteur me répondit (toujours avec le même accent, dont je fais grâce maintenant au lecteur) :

« Non ; ce ne sont pas des hallucinations ; et je crois qu'il est normal que vous soyez victime d'amnésie. Mais je peux peut-être vous aider un peu maintenant à retrouver quelques souvenirs. Vous viviez sur la planète Terre, il y a environ deux mille deux cents années terrestres ; c'est-à-dire deux mille ans après l'existence de celui que vous appeliez le Dieu Christ. »

Ces propos me firent l'effet d'une gifle ; je restais hébété, incapable d'admettre l'aventure extraordinaire à laquelle je semblais confronté.

Olvidar repris :

« Dites-moi s'il vous plaît vos derniers souvenirs ; cela aidera à comprendre les choses ; pour vous et pour nous...

— Je me souviens que j'ai eu un accident d'avion... j'allais au Japon ; c'était en 1989... c'est là que mes doigts ont été sectionnés. L'avion avait quitté son chemin habituel... ça devait être près du pôle nord...

— C'est bien cela... 1989... »

Il traduisit mes propos à Eornie. Ils parlèrent un moment. L'autre, Pandior, me posa la main sur l'épaule et me dit en souriant :

« Cher ami, vous avez fait un immense voyage à travers le temps. Selon votre ancien calendrier, nous sommes en l'an 4226 ; et je vous raconterai toute l'histoire écoulée depuis 1989. Soyez certain en tout cas que le miracle qui vous permet de revivre aujourd'hui a demandé beaucoup d'efforts et beaucoup de science à mon amie Eornie de Phox, à ses collègues, et bien sûr au professeur Horôn de Yorg qui dirige toute l'équipe de recherche. Vous êtes un cas unique... un privilégié. »

Je n'avais maintenant presque plus de doute. J'étais bel et bien mort dans un accident, et ces êtres extravagants – peut-être nos descendants – avaient su, grâce à leur science, me ramener à la vie, mon corps s'étant conservé dans les glaces du pôle. Il y avait de quoi s'arracher les cheveux, et je n'arrivais pas à y croire totalement.

Olvidar se retourna vers moi et me dit :

« Nous allons devoir vous rebaptiser provisoirement, puisque vous ne vous souvenez plus de votre nom. Voulez-vous choisir un nom ?... ou plutôt un prénom...

— Mon accident a eu lieu, allez savoir pourquoi je m'en souviens ! le 25 août 1989. Sauriez-vous retrouver le saint de ce jour selon le calendrier Français ?

— Rien de plus facile. Olvidar consulta son petit ordinateur. C'était saint Louis.

— Bien ; appelez-moi Louis. Ce prénom me convient.

— Alors, cher Louis, il faut maintenant vous lever ; appuyez-vous sur mon épaule... comme cela. »

Voici les grandes étapes de l'histoire de la Terre et des planètes jusqu'en l'an 4226, telle que me la raconta, et me la montra, l'historien(ne) Olvidar Kaïdêrâne :

« Mon cher Louis, vous avez eu la chance de connaître l'an zéro de notre ère ; nous faisons en effet commencer le décompte des années de notre civilisation à partir du jour où le cosmonaute Armstrong foula le sol de la Lune, après avoir quitté la Terre pour le premier voyage interplanétaire entrepris par l'humanité. C'est un de ces moments symboles, comme la naissance du Dieu Christ pour vous... un de ces moments par lesquels se produit un véritable basculement de l'histoire : les choses changent d'échelle et un nouvel horizon apparaît aux hommes. J'ai pu emprunter quelques documents filmés datant de ce premier siècle de notre ère ; ils ont échappé aux grandes destructions des années 106-154 ; mais je vous en épargne la projection, car somme toute, cela ne vous apprendrait pas grand-chose. Je vais par contre vous montrer quelques images de ces années 106-154, qui furent à coup sûr les années les plus noires que la Terre ait connues.

Tout a commencé avec de grandes famines, dues surtout à la mauvaise distribution des vivres sur la planète ; les conflits interethniques incessants et l'aveuglement égoïste du gouvernement des Nations Unies empêchaient que les dizaines de milliards d'hommes qui peuplaient l'Afrique et certaines régions de l'Asie soient ravitaillés. Le Parti International de Salut Islamique organisa partout des soulèvements, et pendant quelques années, comme vous le verrez tout à l'heure sur les images d'archives, la répression fut très violente et inflexible. Les régions rebelles ont été désarmées les unes après les autres, et les mouvements politiques relais du Parti Islamique désorganisés. Mais les conséquences furent dramatiques : les épidémies et les famines redoublèrent à la suite de ces événements et décimèrent jusqu'à 80 % des populations de ces régions. Il y eut en tout entre les années 106 et 123, trente-six milliards de morts recensés. Pendant ce temps, les nations riches étaient en but à toutes sortes de sabotages et d'attentats ; la vio-

lence était à son comble. Alors les appareils policiers augmentaient en puissance et en pouvoir, et devenaient des Etats à l'intérieur des Etats.

Les antiques démocraties laissèrent finalement place à des systèmes où la liberté individuelle, de plus en plus limitée, était canalisée sur des domaines soigneusement choisis et circonscrits. L'importance de ces domaines était démesurément grossie par les médias et la publicité généralisée. Toute expression d'autonomie, qu'elle fût contestataire ou simplement anticonformiste, se trouvait contrôlée et récupérée grâce à un imparable processus d'identification sur des personnages phares dont la mythologie était soigneusement cultivée par la presse, les télévisions, et les films virtuels.

Beaucoup de gens, sans doute, étaient conscients d'être devenus les jouets d'une surinformation à la transparence perverse, qui renvoyait à chacun une image idéalisée de la vie quotidienne en général, et de lui-même en particulier. Mais il était pratiquement impossible d'en sortir parce que toute communication sociale se faisait maintenant sous l'emprise médiatique, régie par des modes de transmission de haute technicité, constituant de véritables moules uniformisateurs, d'implacables laminoirs de l'expression. On pourrait dire, sans trop caricaturer, qu'entre l'ancienne démocratie et la nouvelle forme de liberté d'expression des sociétés de cette époque, il y avait le même rapport qu'entre un objet fabriqué artisanalement et un objet industriel reproduit identiquement en un grand nombre d'exemplaires. Pour arriver à être entendu par ses pairs, il fallait avant tout mettre son propos en conformité aux normes médiatiques universelles, qui ne laissaient pas indemne le contenu du propos lui-même. En quelque sorte, chacun pouvait librement choisir sa couleur, mais les demi-teintes, les harmonies subtiles qui constituent pourtant l'essence même de la qualité d'expression, étaient impossibles, démolies par l'incontournable machinerie médiatique. C'est pourquoi ceux qui ne supportaient pas cette terrible impuissance d'expression revenaient peu à peu

aux formes archaïques de la pensée. On vit notamment une massive recrudescence des mysticismes religieux, et en particulier des mysticismes islamiques qui ouvraient la porte à la guerre sacrée.

En l'an 150, la barbarie avait atteint un tel degré, sur l'ensemble de la terre, que la production industrielle était en chute libre, et que toutes les infrastructures, tributaires des hautes technologies, n'arrivaient plus à fonctionner de façon efficace.

Enfin entre 150 et 154, il se trouve que la Terre traversa une zone de l'espace intersidéral truffée de comètes géantes qui percurent sa surface en série ; vous voyez l'horreur : villes entières soufflées, tremblements de terre, raz de marées... D'ailleurs, regardez les images qui sont parvenues jusqu'à nous... »

C'était vraiment l'apocalypse qui semblait filmée là, et qui passait maintenant devant mes yeux. Mais Olvidar continuait :

« En 154, la population mondiale était descendue à moins d'un milliard d'individus, contre 71 milliards dans les années 100.

Si l'on dresse un tableau approximatif de l'état des sociétés humaines à ce moment, ce n'est pas brillant : grosso modo, il y a trois entités ; d'abord les deux camps néo-chrétien et néo-musulman (la civilisation asiatique ayant péri, touchée de plein fouet par les comètes) ; ces deux pôles restants étaient mal structurés, en proie à de continuelles rivalités internes et luttes de factions, mais assez bien armés l'un et l'autre et résolument hostiles ; ensuite, il y avait les milliers de groupes marginaux disséminés, complètement isolés, vivant en autarcie, aussi divers dans leurs croyances et leur niveau technologique que dans leur implantation géographique. Ces marginaux représentaient alors les trois quarts de la population mondiale. Ils vivaient parfois dans les ruines de villes antiques, mais généralement, ils avaient préféré se fixer dans des régions assez reculées, sur des sites vierges où ils avaient construit des installations sommaires, de toutes petites bourgades.

Les néo-chrétiens dominaient le continent américain, l'Australie, et le nord de l'Europe ; les néo-musulmans le reste des

continents : l'Afrique, l'Asie, et tout le sud de l'Europe. Pour des raisons de sécurité évidentes, tous avaient fui les anciennes cités, à moitié démolies, insalubres, et surtout indéfendables, pour se réfugier dans de nouveaux repaires enterrés, mieux protégés contre les bombardements, et qui en outre permettaient de bien contrôler la qualité de l'atmosphère, grâce à d'immenses filtres disposés dans des endroits secrets.

La production des denrées alimentaires était laissée aux groupes marginaux, qui étaient durement exploités, pour ne pas dire rackettés. Et l'on essayait d'entasser au fond des grottes plus de provisions que ne pouvait le faire l'adversaire.

Cet état de fait politique se perpétua pendant huit siècles, si bien qu'en l'an 950 des infrastructures souterraines considérables couraient sous les quatre continents, tandis que la surface de la Terre ressemblait à un grand maquis aride parsemé de petites poches de culture, sans cesse remises en questions et déplacées en raison des bombardements et de l'insécurité générale. Les anciennes routes ainsi que les ponts avaient été démolis et étaient remplacés par de maigres sentiers interdisant la circulation de véhicules lourds. Par contre les nouvelles cités souterraines dépassaient en gigantisme les plus grandes mégalopoles de votre vingt-et-unième siècle. On les appelait les villes-montagnes, parce qu'elles étaient creusées à l'intérieur des grands reliefs naturels. Certaines d'entre elles, notamment Taura, dans le nord de vos Montagnes Rocheuses, s'étaient – et s'étaient encore – sur plus de trois cents kilomètres de longueur ; Taura comporte des salles voûtées d'une hauteur considérable : la plus haute dépasse les deux kilomètres. L'énergie électrique nécessaire à l'alimentation de ces monstres est fournie par des centrales géothermiques situées à de grandes profondeurs. Les voies de communication, d'une ville-montagne à l'autre, consistent en un entrelacs de tunnels qu'empruntent les mobiles électriques individuels ou les convois sur rails.

Vers le septième siècle de notre ère, les tentatives de lancement d'engins spatiaux, qui avaient été abandonnées au début du

deuxième siècle, reprirent de plus belle. Il y avait une course ouverte entre le bloc néo-chrétien et le bloc néo-musulman, qui avaient entre-temps réglé chacun leurs problèmes de dissensions internes, par la mise en place d'ingénieux systèmes politiques à mi-chemin entre le fédéralisme démocratique et le féodalisme religieux.

La lutte pour la conquête des planètes fut largement aussi meurtrière que les guerres terrestres, et comme pour elles, il n'y eut pas de véritable vainqueur. Le bloc néo-musulman s'installa sur Sram (qui est évidemment votre planète Mars ; le mot a été inversé à cause d'une ancienne lecture erronée de droite à gauche du nom d'origine), et sur les lunes de Jupiter. Le bloc néo-chrétien investit la lune de la Terre, ainsi que Vénus, rebaptisée Amarana. Étant donné les conditions climatiques et atmosphériques invivables qu'offre la surface de ces planètes, les colonies recoururent à l'urbanisme souterrain, comme d'ailleurs ici sur Iarou.

Ces colonies prospéraient grâce à leurs richesses minières, et grâce aussi à leur indépendance relative : il n'était pas facile de maintenir le joug des allégeances féodales à des millions de kilomètres de distance. En 1356 les colonies néo-chrétiennes déclarèrent leur indépendance, et quelques années plus tard, en 1369, les colonies néo-islamiques en firent autant. Beaucoup de gens émigrèrent alors clandestinement vers ces planètes ; du fait de leur isolement spatial et de leur population réduite, elles étaient nettement moins belliqueuses que leur patrie mère et offraient beaucoup d'espoir d'avenir. Les relations se brouillèrent ensuite rapidement entre la Terre et les planètes, parce qu'elles avaient osé instaurer entre elles un système fédéral inter-religioneux. Sur Terre, les choses allèrent de plus en plus mal : les deux blocs se livrèrent pendant soixante-dix années une guerre acharnée, dans laquelle la neutralité des autres planètes (affichée pour des raisons d'équilibre et de préservation de l'organisation fédérale) était plus feinte que réelle, et un soutien occulte était apporté aux adversaires. L'arme décisive fut inventée en 1456 par Kresnoa, un ingénieur néo-islamique. Le

principe en était simple, bien que délicat à mettre en œuvre : il s'agissait de noyer les installations adverses. Pour cela, des canaux à grande profondeur furent creusés depuis l'océan ; au droit des villes-montagnes choisies comme objectif, des cheminées furent préparées. La phase suivante consistait à synchroniser l'explosion de bombes à souffle sous-marines à l'entrée des canaux avec l'explosion de bombes foreuses dans le haut des cheminées. La pression considérable créée par les bombes à souffle faisait remonter l'eau jusqu'au sommet des massifs montagneux où jaillissaient par les orifices de grands geysers chargés de déchets et de corps. Arolmira, Dévendar, et Barrâ, les trois plus grandes villes de l'Oural, furent ainsi détruites en 1458. Pendant les quinze années qui suivirent, plus de 400 villes furent englouties, dans un camp comme dans l'autre, car les néo-chrétiens eurent très vite recours à la même méthode que leurs ennemis. En 1474, une grande partie des populations souterraines avait fui les villes-montagnes pour se réfugier dans les villages des groupes marginaux, qui les acceptaient d'ailleurs plus ou moins bien, mais là n'est pas la question ; les états-majors étaient désavoués par l'opinion. Du côté néo-islamique, un putsch remplaça les Béni-Oulmar par une junte de jeunes officiers favorables au gouvernement de Sram. Mais les Béni-Oulmar ne désarmèrent pas et les actions terroristes rendirent la vie à l'intérieur des cités encore plus insupportable. Du côté néo-chrétien, un accord fut conclu avec les représentants fédéraux de la Lune, et un exode massif en vaisseaux spatiaux géants vida de leur contenu toutes les cités chrétiennes terrestres. Seule resta une garnison de militaires, basée en un lieu tenu secret, et qui continua à combattre.

Enfin en 1485 un cessez-le-feu fut dicté aux belligérants exsangues par la Fédération des Planètes. Mais les installations terrestres étaient dans un tel état qu'une fois la paix proclamée, tous les survivants des villes-montagnes quittèrent la planète bleue pour rejoindre la Lune, Sram, ou Amarana. C'était presque la fin d'un monde, une page était tournée.

Les grands espaces dévastés de la Terre furent ainsi laissés aux groupes marginaux à l'organisation quasi tribale, dont le potentiel technologique était plus que rudimentaire, limité généralement au réemploi ou au détournement des appareils construits par les deux grandes civilisations religieuses. Les marginaux ne faisaient d'ailleurs pas de différence entre néo-chrétiens et néo-musulmans ; ils les nommaient tous les Antilliens, en souvenir d'une antique légende terrestre du 1er siècle, qui s'inspirait elle-même du mythe de l'Atlantide de Platon, mais imaginait que les Antilliens, une fois leur monde englouti, avait fui vers d'autres planètes.

Depuis ce XV^e siècle si meurtrier, il n'y a plus eu de guerre importante dans aucune des planètes. Néo-musulmans et néo-chrétiens ont appris à s'entendre au sein de la Fédération dont le leadership revint à la Lune. C'est sur ce petit astre que s'étaient le mieux épanouie la recherche scientifique et répandus les progrès technologiques. Il faut dire que si, à l'origine, les Sélénites étaient néo-chrétiens, leur gouvernement a abandonné très tôt (vers 1400) toute coloration religieuse. Un esprit libéral, pour ne pas dire libertin, soufflait sur cette planète. C'est là notamment que se pratiquèrent les expériences génétiques les plus étonnantes. Grâce à quatre siècles d'analyse détaillée de l'organisme humain, les biologistes sélénites ont réussi à enrichir considérablement le patrimoine génétique du genre humain. Comme vous avez déjà pu le remarquer, nos couleurs de peau sont beaucoup plus diversifiées maintenant que dans votre Antiquité où elles se limitaient grosso modo à trois. Et mieux : les savants ont su programmer un système particulier des activateurs endocriniens, si bien que la plupart des déterminants physiologiques et morphologiques, que ce soit la couleur de la peau ou des cheveux, ou même le sexe, ne sont jamais définitivement établis, et peuvent être pour une large part modifiés au cours de la vie de chaque individu. »

Pandior, qui jusqu'à présent n'était pas intervenu dans le récit, interrompit son collègue pour m'apporter quelques précisions sur

les différences sexuelles (il avait certainement remarqué mon regard surpris lorsque je les avais vus pour la première fois, lui et Olvidar, avec leurs physiques de matrones à moustaches) :

« La sexualité a aussi beaucoup évolué depuis les temps anciens, vous savez ; ainsi nous ne sommes plus limités, comme vous l'étiez, peut-être malgré vous, à une stricte dichotomie entre les deux sexes. Les Sélénites ont découvert qu'il existe une grande quantité de façons d'associer les qualités féminines et masculines dans un seul individu humain. Bien sûr il y a toujours une bipolarité masculin/féminin ; mais si beaucoup de traditionalistes choisissent encore de se situer à l'une ou l'autre extrémité de l'axe sexuel, de plus en plus nombreux sont ceux qui préfèrent associer de façon très personnelle les composantes physiologiques et psychologiques des deux genres sexuels. »

Olvidar ne laissa pas son acolyte développer davantage cette question, et il reprit le cours de son exposé :

« Vous savez, cher Louis, vous découvrirez toutes ces choses très bien par vous-mêmes en vivant parmi nous. Je voudrais cependant encore insister sur deux autres aspects de la science sélénite, parce que précisément ils ont conduit à l'occupation de la planète Iarou (votre ancienne Pluton), où nous sommes aujourd'hui. Il s'agit des recherches sur la longévité, et sur la possibilité de résurrection des hommes décédés. Depuis déjà cinq ou six siècles, notre durée de vie moyenne tourne autour de 170 ans, soit deux fois plus qu'à votre époque. Mais les progrès concernant la longévité ne seraient rien comparés à ce qui se produirait si l'on savait faire recommencer à tout moment la vie d'un être considéré comme mort ; or les savants sélénites ont démontré que théoriquement, rien ne s'oppose, une fois quelques réparations effectuées, à la réanimation des organismes décédés. C'est pourquoi depuis cette découverte ils ont congelé les cadavres. Et pour des raisons pratiques, il s'est vite avéré plus intéressant de les stocker sur une planète inhabitée, de préférence très froide ; Iarou, malgré son grand éloignement, paraissait idéale pour

cela. Les premiers vaisseaux qui convoyèrent jusqu'à notre sol de méthane gelé une cargaison mortuaire débarquèrent donc en 1926, voilà maintenant 331 ans. Et cela fait 173 ans que le Centre Inter Mondial de Recherche sur l'Immortalité est installé et fonctionne ici. Nous avons eu depuis beaucoup de résultats encourageants dans les expériences de réanimation de trépassés, mais un grand problème tient encore en échec les scientifiques : ce n'est pas un problème de technologie médicale, mais un problème de psychologie ; en effet les corps réanimés renaissent à la vie comme des nouveau-nés ; leur mémoire s'est totalement effacée ; et de fait, leur résurrection ne présente pas vraiment d'intérêt.

— Eh oui, enchaîna Pandior ; l'intégrité de l'être est tributaire des souvenirs : la mémoire est le principe même de l'être. Notre durée de vie se limite forcément à la durée de nos souvenirs. Et pourtant nous pouvons distinguer trois niveaux de la mémoire : il y a la mémoire consciente – ou plutôt potentiellement consciente – qui est en quelque sorte l'état de notre contenu mental ; cette mémoire n'est pas forcément très fraîche... vous en savez quelque chose, n'est-ce pas, cher Louis ? Il y a aussi la mémoire réflexe, celle qui nous permet de ne pas trébucher quand nous marchons et de bien viser quand nous portons une cuillère à notre bouche ; il y a enfin la mémoire génétique, qui est une mémoire profonde de notre moi, sa structure intime, remontant bien au-delà de la naissance matérielle...

... Ces trois mémoires, qui ont des cadres temporels différents, peuvent aussi présenter des périodicités emboîtées...

... Je m'explique. La mémoire consciente, par exemple, se subdivise en quatre domaines : d'abord celui du continuum assez bref et fugace lié à l'activité soutenue qui nous occupe dans le vécu de chaque moment présent ; puis il y a le domaine de la journée, c'est-à-dire de l'unité de veille ; celui-ci aussi est fugace et se décompose au bout de quelques jours ou quelques semaines ; par contre le troisième, celui qui retient les aventures personnelles se déroulant parfois sur de longues années et qui constituent des uni-

tés-repères structurant l'idée que nous avons de notre existence, reste présent malgré la fuite des ans ; enfin le plus général persiste aussi de l'enfance jusqu'à la mort : il est la conscience même de la cohérence de notre vie...

... La mémoire génétique est également assez complexe : elle donne à l'individu une sorte de conscience hominienne, faite d'instincts et d'humeurs ; par-delà, elle contient aussi la sourde conscience animale, attentive aux battements du cœur, à l'appétit, à la respiration, aux désirs sensuels ou même à la simple chaleur qui pénètre notre peau. Il y a encore, enfouie au plus impénétrable de notre être, une mémoire d'animalcule, protozoïque, faite de fourmillements, de nausées, d'*être bien* ou d'*être mal*, de fatigues ou d'efforts. Et certainement plus loin encore se niche une conscience moléculaire et atomique, lovée sur elle-même ou bouillonnante, attractive et condensée ou explosive et dispersée ; c'est une sorte de mémoire énergétique, peut-être celle que les yogis de la haute Antiquité appelaient la Kundalini...

... Tout cela, vous le voyez, est assez compliqué ; et lorsqu'une rupture importante marque le corps ou l'esprit d'un homme, beaucoup de choses s'effacent de sa mémoire. Un simple changement d'activité remplace très vite un contenu de notre mémoire attentive par un autre. Et demain, après une bonne nuit de sommeil, les détails qui nous retenaient la veille se seront brouillés. De notre passé, mis à part les souvenirs de quelques vives émotions ou moments privilégiés qui peuvent toujours être réactivés, il ne nous reste plus dans l'esprit qu'une impression d'ensemble des grandes périodes qui se sont succédées : l'enfance, les études, les étapes de la vie professionnelle et affective. C'est un peu comme lorsqu'on regarde les paysages à la surface des planètes : plus ils sont vastes, et plus les détails s'estompent ; la perspective, dans le lointain, entasse les reliefs, agglutine les frondaisons en taches sombres, et empile les bâtiments des villes-montagnes en un fouillis inextricable de petits cristaux...

... Or, comme vous pouvez l'imaginer, la mort provoque d'effroyables ravages dans cette superbe complexité des strates de notre conscience. Préserver ou reconstituer, même partiellement, le tissu de ces mémoires emboîtées, est donc le problème principal que le C.I.R.I. doit affronter. La mémoire génétique est encore celle qui est le moins endommagée après la mort et la congélation ; il y a déjà beaucoup plus de difficultés pour redonner son efficacité à la mémoire réflexe ; quant à la mémoire consciente, le bilan était jusqu'à présent quasi nul. C'est pourquoi depuis quelques décennies, tous les spécialistes, à l'exception du Pr. Horôn de Yorg et de ses assistants, ont décidé de changer de cap : ils cherchent maintenant à créer une machine intelligente qui, couplée en permanence à l'activité psychique d'un individu pendant sa vie, pourrait en enregistrer tous les souvenirs ; et ceux-ci seraient ensuite réinjectés dans le cerveau d'un corps neuf reconstruit à l'identique de celui de la personne décédée, grâce aux prouesses de nos ingénieurs généticiens...

... Toujours est-il que dans l'opinion publique, le C.I.R.I. a perdu de son crédit et aujourd'hui, nombreux sont ceux qui demandent sa fermeture... Cela coûte trop cher aux planètes ; surtout ces convois de corps congelés, et pour si peu de résultats. Notre plus grand détracteur est le Professeur Erdôvar ; il fait partie des Hauts Directeurs scientifiques qui ont beaucoup d'influence sur les Consuls du Gouvernement Fédéral. Il a lancé depuis deux ans une campagne hostile à tout ce qui se passe ici. Il faut dire qu'il y a une impitoyable rivalité entre Yorg et lui ; et comme Horôn de Yorg est responsable depuis soixante ans des recherches menées par le C.I.R.I., en faisant chuter le Centre, Erdôvar désarçonnerait définitivement son adversaire...

... Vous voyez donc l'importance que vous pouvez avoir pour nous : vous êtes la preuve matérielle de la pertinence des théories du Pr. Horôn de Yorg... Nous devons vous protéger comme la huitième merveille du monde, car vous êtes cette merveille, Louis... Quelle chance vous avez !

— Pandior, j'aimerais terminer ma narration, interrompit Olvidar agacé... où en étais-je ? »

Il interrogea le micromanipulateur avec lequel il commandait la projection des images.

« Ah oui, voilà : au XV^e siècle, la Terre était abandonnée par tous les Antilliens, à l'exception de ceux qui s'étaient mêlés aux marginaux, et qui furent vite absorbés par leurs différents groupes d'accueil – quand ils survécurent. Des accords intermondiaux interdirent pendant deux siècles tout retour sur Antillia (c'est ainsi qu'on avait pris l'habitude de nommer la Terre pour plus de facilité, terre étant par ailleurs le nom commun générique pour désigner le sol de toutes les planètes). Les autorités voulaient éviter toute concurrence néocoloniale qui aurait risqué de ranimer les vieilles rivalités. Seules les expéditions ethnographiques, limitées à de petites équipes de scientifiques, étaient autorisées ; elles permettaient de connaître l'évolution des écosystèmes sur la planète mère. Antillia était devenue une véritable réserve sauvage, et les généticiens sélénites se plaisaient à y acclimater les nouvelles espèces animales et végétales qu'ils mettaient au point. Voici un des films rapportés par l'expédition de 1724-26... »

Olvidar se tut pour contempler avec moi les images. La première partie du document montrait les paysages naturels de la planète ; j'eus bien sûr un pincement au cœur en revoyant ma terre natale, mais il serait exagéré de dire que je la reconnaissais. Des plantes et des arbres étranges, et partout, au beau milieu des déserts comme au plus profond des forêts, l'envoûtement d'une invraisemblable quantité de fleurs ; exotisme étrange...

L'étrangeté fut bientôt à son comble quand je vis se profiler, dans un grand marécage vert, les silhouettes imposantes de créatures antédiluviennes. Apparemment les espèces mises au point et acclimatées sur Antillia dont parlait Olvidar, comprenaient de grands sauriens ressemblant fort aux dinosaures de l'ère secondaire.

On voyait aussi évoluer des insectes géants, rampant le long des troncs ou zébrant de leur vol bruyant l'atmosphère alourdie par les vapeurs du marais ; les mêmes grands papillons que je vis par la suite dans les cavernes d'Iarou faisaient et défaisaient sans cesse, dans les rayons du soleil pâle, leur ronde multicolore.

Tout, dans ces régions, m'évoquait la préhistoire ; à tel point que j'en vins à me demander s'il n'y avait pas une supercherie ; n'était-on pas en train de me montrer des images virtuelles, produites par exemple pour faire connaître aux enfants les visages anciens et révolus de leur planète originelle ? Mais je dus m'incliner quand je vis dépasser de ces tourbières d'avant l'humanité, les ruines émaciées d'une ville de béton. Ce qu'il en restait semblait être le noir squelette des cités de banlieue que j'avais bien connues. Parmi les tumulus des immeubles effondrés, ça et là, de hautes résilles faites de poteaux, de poutres, et de planchers encore dressés, se miraient vaguement dans le sol détrempé. La caméra s'en approchant nous découvrit les nouveaux habitants : de terribles araignées aux aguets sur leurs toiles, qui se jetaient indistinctement sur les papillons et sur les oiseaux qu'un vol imprudent avait poussés dans leurs filets.

Les membres de l'expédition se déplaçaient silencieusement au ras du sol, dans la nacelle d'une sorte de petit dirigeable. Avec de longues perches, ils s'amusaient à sonder la profondeur du marécage, provoquant à la surface un bouillonnement de bulles épaisses dont je percevais – était-ce mon imagination ? – l'odeur nauséabonde. Cette nature visqueuse et putréfiée était angoissante malgré une incontestable beauté luxuriante. Je lui préférerais de beaucoup ce que le film montrait des déserts : ces vastes étendues grises où la lumière du soir accusait les moutonnements des dunes et faisait éclater, sur les milliers de plantes grasses, le jaune et le rose intenses de minuscules floraisons. Là aussi pourtant on devinait la menace d'une présence animale, recroquevillée dans le creux des rochers épars ou tapie au fond des entonnoirs de sable.

Olvidar m'expliqua qu'effectivement, plus de cinquante mille variétés d'insectes, cinq ou six cents espèces de reptiles, et autant d'animaux à sang chaud, avaient été réintroduites dans ces zones désertiques qui, depuis les guerres, couvraient la moitié des terres émergées de la planète. Les biogénéticiens sélénites, avant de s'amuser à créer des monstres, s'étaient efforcés de faire renaître toutes les races animales disparues : à partir de restes organiques, on analysait les codes génétiques, on cultivait les cellules, puis on remplaçait les chromosomes dans les cellules sexuelles d'espèces voisines encore vivantes.

« Vous imaginez, continuait mon mentor, la difficulté pour recréer les gros dinosaures de plus de trente mètres, quand les animaux vivants les plus proches, du point de vue génétique, ne mesuraient que quelques dizaines de centimètres. Les savants ont dû travailler sur dix générations avant d'arriver à une taille convenable. »

J'en vins à me demander si ces généticiens apprentis sorciers avaient fait les mêmes travaux sur les hommes, réinventant les pithécantropes et les néandertaliens. Pandior, qui devait être un peu télépathe, comprit mon sentiment et me rassura :

« Vous savez, Louis, ces expériences génétiques ont un caractère très moral et sont strictement contrôlées par les autorités fédérales ; le but en est de retrouver – et parfois d'augmenter – la richesse et la variété biologique originelle d'Antillia, non de restituer tous les maillons de l'évolution. Sur l'homme en particulier, aucune expérience n'est permise si elle ne tend pas clairement vers un progrès de l'espèce ; il n'est donc pas question de refaire des hommes au cerveau primitif.

— Bon ; je n'aurai donc pas l'occasion d'être confronté à l'image vivante de mes ancêtres. »

La seconde partie du document tourné par l'expédition antillienne était consacrée aux groupes humains restés sur la terre après

la grande émigration vers les planètes voisines. Les prises de vue avaient certainement été plus délicates ; tout était pris au téléobjectif, par des cameramen sans doute camouflés loin des scènes filmées. Je m'attendais à découvrir des sortes de villages primitifs d'Indiens ou d'Esquimaux. Pas du tout ; les hommes et les femmes que je vis sur l'écran me ressemblaient comme deux gouttes d'eau, et ils évoluaient en chenillettes à moteur à travers des cultures en terrasse qui respiraient la prospérité. Leur établissement n'était pas un village, mais un assez curieux réaménagement d'une cité en ruine datant d'avant les villes-montagnes. Les édifices éventrés ou à moitié démolis n'avaient pas été rebâti, mais plutôt confortés et stabilisés dans leur forme ruinée. Un fatras invraisemblable de pontons, échelles, passerelles métalliques, vélum, stores, et bannes de toutes natures se répandait à travers l'ensemble et lui donnait l'aspect d'une foire bariolée tridimensionnelle ; cela pouvait aussi évoquer l'accastillage d'une flotte de grands vaisseaux démantelés et échoués sur le flanc d'une colline.

Olvidar reprit alors son commentaire :

« Vous voyez ici l'une des installations d'un groupe que nous nommons les Arcadiens. C'est l'un des plus importants sur Antillia, et c'est celui qui, somme toute, s'est le mieux remis de l'oppression et des agressions exercées pendant près de quinze siècles par les néo-musulmans et les néo-chrétiens. Nous entretenons maintenant avec ces gens de bons rapports ; assez épisodiques tout de même... Et non dépourvus d'ambiguïté » crut bon de préciser Pandior. « Mais après tout il est normal que les marginaux n'aient pas vu d'un très bon œil le retour des Antilliens sur leur planète. Même vieux de plus de quatre siècles, les souvenirs de nos exactions étaient toujours là ; on n'efface pas facilement un tel traumatisme. Nous n'aurions peut-être pas dû revenir ; mais la planète bleue décrite par toutes ces missions ethno-écologiques paraissait un tel paradis en comparaison de nos termitières enfouies sous le sol inhospitalier et à jamais désert des autres mondes que nous habitons. C'est le Conseil Fédéral qui

décida en 1956 de réparer quelques-unes des villes montagnes, parmi celles qui avaient échappé aux bombes à souffle, et d'y installer toutes les grandes institutions fédérales : celles du gouvernement, mais aussi tous les établissements scientifiques, religieux, et humanitaires à caractère interplanétaire. »

« Voilà pourquoi Horôn de Yorg se trouve aujourd'hui sur Antillia, et voilà pourquoi, cher Louis, vous allez bientôt l'y rejoindre... Votre ancienne Terre est à nouveau le centre de gravité de la civilisation antillienne. »



Aquarelle inspirée d'une cité marginale d'Antillia.

INTERMÈDE III

NOTES SUR LES CONCEPTIONS MÉTAPHYSIQUES DES ANTILLIENS

NOTE 6

Pour bâtir leurs théories métaphysiques, les Antilliens partent d'abord de la constatation que l'univers est terriblement indifférent aux destins individuels. Impassiblement, il laisse chacun démolir ce qui le gêne, prendre plaisir à s'approprier ce que d'autres ont élaboré. Tout individu aime tirer profit des êtres et des choses qui l'entourent, car cela signifie pour lui qu'il est encore capable d'échapper aux ciseaux des Parques. Mais un jour tout bascule pourtant. Alors l'espoir prend le relais, un espoir irraisonné. Celui qui voit approcher la mort veut croire au miracle ; il se demande si l'Universel ne va pas se pencher enfin sur son sort, le remettre en selle, lui offrir encore un moment de soleil. Le hasard, la chance, la coïncidence, vont peut-être venir l'aider... mais pourquoi ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Pourquoi le sort favoriserait-il le faible plutôt que le fort, la proie plutôt que le prédateur ? Et d'abord, qu'est-ce que le hasard ? que signifie en réalité ce mot ?

Pour les Antilliens, le hasard signifie clairement « ce qui ne peut être signifiant ». Il serait même le contraire du miracle, de la coïncidence, de l'inattendu, dans lesquels nous autres avons l'habitude de voir la main du destin. Il est véritablement l'insignifiant ; ce qui permet de ne pas croire au miracle, même quand celui-ci se produit.

Mais ce que se disent les Antilliens, c'est qu'un beau jour, tout l'insignifiant accumulé quotidiennement, tous ces *négligeables* additionnés au long de l'universelle négligence, peuvent resurgir en un miracle, dans une sublime coïncidence (un peu comme ce que Jung avait baptisé *synchronicité*). Ils croient ainsi que ce qui est

abandonné parce que sans importance, devient peu à peu la matière même de l'événement important et inattendu.

On peut donc dire que les Antilliens croient aux miracles, mais pas comme les croyants de nos religions monothéistes : le miracle est interprété comme une donnée qui, pour être exceptionnelle, n'en est pas moins naturelle. Il est la faible chance peu à peu accumulée, la redistribution des cartes, le rééquilibrage nécessaire, l'arbitrage du Global sur le Local. Ils le voient comme une expression de l'Universel, qui s'efforce ici où là d'intervenir pour préserver l'univers d'une irréversible destruction. Par définition, l'être de l'univers est partout, et c'est pourquoi les Antilliens pensent qu'il a le pouvoir de créer en certains endroits un espace infime entre lui et sa destinée probable, celle qui est dominée par le hasard. Ainsi une part minuscule de l'Être Universel échapperait toujours aux terribles lois qui conduisent l'univers vers le néant entropique. Même les trous noirs, ces grands abîmes invisibles que notre vieille science terrienne a eu le mérite de prédire puis de découvrir, sont mystérieusement grignotés par l'évaporation quantique, pourtant si faible qu'elle est à peine calculable. Ces objets extrêmes sont donc aussi soumis au rééquilibrage providentiel, qui un jour les ouvrira à d'autres aventures cosmiques.

De tout cela, la plupart des Antilliens tirent la conclusion que l'immortalité, même si elle reste très improbable, n'est pas un mythe. En toute logique, comme conséquence de ce qu'ils pensent sur le hasard et le miracle, ils croient que naturellement, une infime partie d'entre nous doit échapper à la mort. Et que dans la mort même de chacun, une part infinitésimale de l'esprit échappe à la destruction. Pour eux, nous ne pouvons être morts à cent pour cent ; seulement à 99,9999999 %. Evidemment, 0,0000001 % de reste, ce n'est pas grand-chose, et ce n'est au premier abord pas très intéressant. Que peut bien faire la 0,0000001^{ème} partie de notre Moi, qui survivrait ainsi après la mort ? Si elle se fond à une autre entité, autant dire qu'elle disparaît en tant qu'individualité ; et donc qu'elle meurt aussi. Ce minuscule quantum de notre per-

sonnalité est toute notre âme, et les Antilliens sont persuadés qu'il doit préserver son unicité, même rabougrie. À vrai dire, ils ne voient pas d'autre issue possible, pour ce quantum d'âme, que d'investir le germe d'un nouveau corps. Lui aussi, après tout, est la 0,0000001^{ème} partie d'un (ou de deux) organisme adulte. Il y a correspondance d'échelle entre ces deux infiniment petits. L'âme rabougrie peut investir l'œuf rabougri qui vient d'être fécondé, et intégrer de la sorte une nouvelle existence individuelle. Ainsi les Antilliens retrouvent un peu ce qu'enseignaient, dans divers pays, les anciennes théories sur la palingénésie des âmes. Le moi ne se dissoudrait jamais : il se perpétuerait. Mais selon les habitants du système planétaire antillien, la continuité ne pourrait se faire que par l'entremise de cette poussière ridicule qu'ils assimilent à notre âme éternelle. Ils ne s'en attristent pas : les brasiers les plus immenses naissent eux aussi et se perpétuent par une simple petite braise à peine rougeoyante.

Certains poussent encore plus loin cette idée, et supposent que les âmes rabougries, ces micro-esprits rescapés de la mort, sont les instigateurs de l'auto-organisation de la matière, qu'elles cherchent à venir habiter...

Notre raison de terriens, bien sûr, répugne à ces images naïves ; mais il ne faut pas toujours écouter notre raison : ce ne serait pas du tout raisonnable !

Les métaphysiciens antilliens enseignent qu'il existe deux mouvements primordiaux dans l'univers, et que notre raison ne peut en contrôler qu'un seul : celui de l'enchaînement des causes et des effets. Ce mouvement est le temps, Saturne, la mort. Il est aussi le pouvoir, le projet, la croissance ; il est la loi du plus fort, le contrôle et la cohérence, la technique. Il est la continuité.

L'autre mouvement, qui échappe à la raison, est celui des événements, des catastrophes, de l'imprévisible. C'est celui des basculements ; celui des ruptures, de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Il est le mouvement de ce qui contourne la Loi ; il est le rééquilibrage, le miracle, la petite braise rouge de l'imagination, la création, l'art magique, la synchronicité. Il est enfin l'érosion même du temps, qui un jour s'évanouira, les Antilliens en sont persuadés.

NOTE 7

Selon les Antilliens, la petite étincelle de vie qui nous survit est assimilable à notre Moi intégral, comme nous-mêmes sommes une image intégrale du grand cosmos, une résurgence totale du Moi divin universel. Dieu semble donc bien encore vivant pour eux. Mais, à bien y réfléchir, je crois plutôt qu'ils le considèrent comme mort, et qu'ils pensent que seules ses infimes parties – nous-mêmes – échappées à Sa mort, refont éternellement l'acte de création de l'Existence primordiale.

CHAPITRE IV

LE VOYAGE

Je commençais à m'habituer à ma nouvelle condition, et prenais pied peu à peu dans cette existence d'apparence irréelle qui débutait 2237 ans après ma propre mort. J'avais pu me souvenir que, selon toute vraisemblance, celle-ci était survenue en 1989, dans un accident d'avion. J'étais maintenant Louis ; le miraculé ; le phénomène ; la grande réussite des expériences menées par un des plus considérables savants antilliens.

Chaque nuit, je revoyais en rêve des images fugitives de ce qui avait été ma première vie, aux côtés de Sylvia. Je m'étais familiarisé avec le prénom de Louis ; par contre, je restais troublé par l'image de moi-même que me renvoyaient les miroirs : j'étais un homme jeune, peut-être trente-cinq ans, roux, le visage mince et régulier. Ce physique ne me déplaisait pas, mais il me semblait être celui de quelqu'un d'autre ; il ne provoquait en moi aucun sentiment de familiarité. Peut-être mes réanimateurs m'avaient-ils retrouvé en piteux état après mon long séjour dans la banquise, la figure rongée ; si c'était le cas, ils avaient dû alors me remodeler les traits. Je n'osais pas questionner mes nouveaux amis sur ce sujet ; m'auraient-ils dit d'ailleurs la vérité ?

Les préparatifs pour le voyage vers Antillia étaient terminés. Ce voyage devait durer quatre mois malgré une vitesse de croisière de 500 km/s. Je serai accompagné par Eornie, Pandior, et Olvidar ; pendant le voyage, ils comptaient m'enseigner la langue antillienne, pour que je sois en mesure, à mon arrivée, de communiquer normalement avec mes nouveaux hôtes, et surtout, je l'avais bien compris, afin que je puisse confirmer de façon plus convain-

cante les dires du Professeur Horôn qui ne manqueraient pas d'être contestés.

Un ascenseur rapide nous fit remonter dans une zone plus proche de la surface d'Iarou ; le froid y était vif malgré les systèmes de chauffage. C'était la gare d'embarquement. On eût dit le fond d'un puits géant. Au centre, scintillant vaguement sous les halos jaunes des projecteurs, qui perçaient difficilement la pénombre épaissie par des nappes de brouillard, était amarré un engin spatial de taille très modeste.

« Vous voyez, dis-je à Pandior, il y a deux mille ans, on imaginait les astronefs du futur beaucoup plus grands...

– Parce que vous croyez que ceci est un astronef ? Vous n'y êtes pas du tout ! Cette carlingue est simplement l'une des navettes qui conduit les voyageurs vers le vaisseau. Elle contient 800 personnes, et il y en a trois comme ça. Je crois que l'on sera à peu près 2 500 passagers pour ce vol vers Antillia. Vous verrez, me dit-il en souriant, notre véhicule interplanétaire est quelque chose de beaucoup plus sérieux. »

La navette était une sorte de grosse lentille horizontale perchée sur de frêles et hautes béquilles, alternant, sur la périphérie, avec des tuyères plus courtes. Cela ressemblait à une méduse. À l'intérieur, nous étions tous sanglés dans des sièges-coquilles suspendus à un rail qui courait au plafond ; les sièges étaient maintenant en partie basse par des ergots.

La navette se souleva doucement, poussée sans bruit par le bouclier d'airain sur lequel elle était perchée ; elle s'éleva ainsi jusqu'à un orifice circulaire pratiqué dans la voûte de la gare, et le bouclier s'y encastra, exactement, formant un bouchon hermétique. Nous nous trouvions dans un sas de décompression ; un second oculus zénithal s'ouvrit sur un puits de glace, au-delà duquel on devinait les étoiles. Les moteurs vrombirent ; l'accélération était progressive, guère plus pénible qu'un décollage d'avion.

Nous montâmes vite vers la surface, et je m'attendais à la découvrir d'un moment à l'autre par les petits hublots. Mais je ne vis rien qu'une masse sombre et amorphe, perceptible seulement parce qu'elle stoppait l'extension des étoiles. Iarou avait une orbite trop éloignée pour que les rayons solaires éclairent son sol. L'astre diurne paraissait, dans cette nuit somptueuse, comme un gros diamant planté dans le velours noir des cieux, un peu au-dessous de la voie lactée.

Quelques heures plus tard, nous aperçûmes l'astronef, éclairé par de nombreux projecteurs. C'était un objet complexe et démesuré ; il avait une beauté insolite, qui pouvait évoquer une diatomée hors d'échelle. De multiples structures couraient autour de son abdomen central, et formaient une ramure d'extension considérable, où des milliers de points lumineux dessinaient de petites fleurs argentées. Les installations réservées aux passagers étaient logées dans cette ramure, à l'intérieur d'un anneau qui devait avoir un kilomètre de diamètre. Les trois navettes, telles des sangsues, vinrent fixer leurs têtes contre l'anneau. Nos coquilles se mirent alors à glisser le long du rail qui les maintenait, et nous fûmes de la sorte introduits dans une vaste salle, toujours suspendus comme des rangées de jambon en état d'apesanteur. Cela n'était pas très confortable et je commençais à avoir des doutes sur le confort des voyages interplanétaires. Mais une fois les navettes réparties au bercail, le grand tore dans lequel nous nous trouvions se mit en rotation, de plus en plus rapide. La force centrifuge ainsi créée produisait une très légère pesanteur, suffisante en tout cas pour nous permettre de prendre conscience d'un haut et d'un bas. Je fis alors comme tous les autres passagers, qui débouclaient leurs ceintures et sortaient de leurs coquilles.

L'astronef était en réalité très confortable. Chacun disposait d'une cabine individuelle et il y avait de nombreuses salles de loisirs. Cela me rappela l'ambiance des grands paquebots. Malheureusement ici, il n'y avait pas de hublots – mais quel intérêt aurait eu le spectacle des étoiles tournoyant à grande vitesse ? Nous pouvions cependant voir sur des écrans le vaisseau se déplacer silencieusement sur la mer d'étoile ; les images étaient retransmises par des caméras situées sur les parties fixes des tentacules qui composaient la partie externe de l'astronef.

Pendant les quatre mois de traversée, il y eut peu de péripéties. Nous ne fîmes aucune escale, pas même sur les satellites habités de Jupiter, la planète géante se trouvant à cette époque de l'autre côté du soleil, donc bien au-delà de la Terre, qui était le terme de notre voyage. Nous nous approchâmes par contre de la banlieue de Saturne, et le spectacle fut magique ; nous avions parallèlement la possibilité de visionner des images tournées lors de l'exploration de la planète annelée.

Pour ma part, je concentrais mon attention quotidienne sur la langue antillienne. Bien que je ne fusse pas un élève très doué pour les langues, l'apprentissage se fit en à peine trois mois, grâce à la méthode très efficace de mes maîtres Pandior et Olvidar. Je pouvais dès lors comprendre et participer activement – bien que maladroitement – aux conversations engagées par mes compagnons de voyage. Je me lançais parfois dans de grandes discussions avec Eornie, qui m'était devenue très sympathique, et dont le charme ne me laissait pas indifférent. Elle me parlait du Pr. Horôn qu'elle admirait vraiment beaucoup ; trop, je crois. Elle me narrait aussi les délices de la vie sur Antillia, mille fois plus agréable, selon ses dires, que sur Iarou, ou même sur Sram et Amarana. Aussi avais-je de plus en plus hâte d'arriver et de fouler ce sol béni que j'avais déjà foulé vingt-deux siècles plus tôt.

Durant les derniers jours, de violentes secousses agitèrent le vaisseau. Personne n'avait l'air de s'en inquiéter, mais cela ne

suffisait pas pour ôter une nette appréhension qui montait un peu plus en moi à chaque ébranlement. Je dus laisser paraître quelques signes d'angoisse, qui firent sourire Eornie. Elle crut me rassurer en déclarant :

« Nous traversons une zone qui est truffée de météorites... il y en a de très gros.

— Mais ces chocs ne risquent-ils pas d'endommager l'astronef ? »

Hilarité générale.

« Enfin Louis, vous n'y êtes pas, s'esclaffa Pandior, si les météorites touchaient la carlingue à la vitesse où nous les rencontrons, nous serions désintégrés ! Les secousses sont dues aux changements de cap automatiques ; l'ordinateur de pilotage calcule les trajectoires des projectiles qu'il a détectés et nous slalomons à deux millions de km/h entre ces gros cailloux.

— Mais ne serait-il pas plus prudent d'éviter carrément cette zone de météorites ?

— Vous auriez certainement raison si le pilote de cet appareil était un homme... mais pour un ordinateur, le slalom est la meilleure solution ! »

Ils se remirent tous à rire. J'étais un peu vexé de me sentir si niais, et j'allai me coucher ce soir-là (si tant est que le mot *soir* est un sens dans un voyage interplanétaire) sans participer à la traditionnelle partie de seelang (les règles en sont trop compliquées pour qu'il y ait un quelconque intérêt à les expliquer).

Parmi les divertissements du voyage, je fis connaissance avec le programmeur de coupe : même en déplacement, les Antilliens sont très coquets et ont à leur disposition dans des cabines spéciales du vaisseau ces machines qu'ils adorent. Eornie y avait recours au moins deux fois par semaine. Le programmeur de coupe est un casque volumineux dont la visière reflète devant les yeux de celui ou celle qui le porte une image virtuelle en trois dimensions de sa tête. Un grand nombre de modèles de coiffures peuvent apparaître

simultanément ; en en choisissant un, il s'adapte automatiquement sur l'image virtuelle du visage ; on choisit non seulement l'allure générale de la coupe, mais aussi les plus infimes raffinements de coloration et d'ondulation ou de raidissement des cheveux, et il est toujours possible de créer soi-même à partir de plusieurs modèles une coiffure davantage personnalisée. Avec les Antilliens, cela peut durer très longtemps, bien qu'il ne faille ensuite à la machine que quelques minutes pour sculpter effectivement la chevelure selon l'image désirée. En ce qui me concerne, les essais que je pratiquais sur mon image virtuelle me semblaient d'une esthétique peu convaincante, et je revenais inlassablement à ma raie sur le côté dont le manque absolu de raffinement désolait mes compagnons.

Une autre curiosité fut pour moi la musique antillienne. Il y avait dans chaque cabine un miniposte de contrôle servant à toutes sortes de choses : vidéocommunication, programmation des repas, cinéma virtuel interactif, établissement instantané, à partir d'une simple pression de la main, d'un bulletin de santé sommaire, etc. C'est aussi à partir de ce poste qu'on programmat la musique que l'on souhaitait écouter, accompagnée ou non d'images. Les mélodies antilliennes que j'entendis étaient plutôt mélancoliques, et d'une beauté poignante. Des sortes de lieder, associant toujours voix masculines extrêmement rauques et timbres féminins plus cristallins qu'une nuit étoilée. L'accompagnement instrumental était discret, mais avait pour moi l'attrait de l'inconnu, le charme d'un exotisme absolu. Quelle ne fut pas ma surprise quand j'appris que toutes ses admirables mélodies avaient pour auteurs et interprètes non pas ces Antilliens à l'aspect si sophistiqué, mais de pauvres terriens appartenant à des communautés marginales, décrites par mes hôtes comme frustes et à demi sauvages. Cela me donna l'envie de mieux connaître ces hommes : une musique si raffinée et si pure ne pouvait provenir que d'êtres profondément sensibles et cultivés.

Le voyage arriva à son terme. L'énorme vaisseau interplanétaire se mit en orbite autour d'Antillia, et plusieurs petites navettes vinrent s'y arrimer pour nous convoyer vers la planète mystérieuse, mon antique terre natale. La navette dans laquelle je montai avec mes compagnons était un modèle ancien qui comportait encore des hublots ; je pus ainsi observer la masse bleue, superbement zébrée de nébulosités blanches. À cette distance de la surface terrestre, je reconnaissais entre les amas nuageux les contours des continents que j'avais jadis connus, et rien ne semblait avoir changé depuis deux mille deux cent cinquante ans. J'avais pourtant hâte de découvrir de près le nouveau visage de ma planète, et lorsque nous approchâmes de la surface, je ne pus ignorer l'accélération intempestive de mes battements de cœur. Mais, comme j'aurais dû m'en douter, l'atterrissage de la navette se fit dans un monde souterrain qui ressemblait trait pour trait à celui de Iarou : il me faudrait attendre encore pour contempler enfin un paysage à l'air libre.

Nous étions bien sûr très attendus. À peine avais-je posé le pied hors de la navette, dont les moteurs ronflaient encore, que je fus happé par un groupe de personnes élégantes, vêtues de robes et de combinaisons pourpres. Au milieu d'elles, le professeur Horôn de Yorg me dévisagea de son regard limpide, et me salua avec un sourire tellement épanoui qu'il en disait très long sur l'intérêt que le savant me portait. J'étais flatté de cet accueil, mais l'empressement autour de moi se fit trop insistant, et les regards curieux et sans pudeur me mirent mal à l'aise. Tout ici finit par m'oppresser ; j'avais le sentiment d'être un vermisseau au milieu d'une fourmilière, transporté de mandibules en mandibules. À l'espoir, inconsciemment nourri, de retrouver sur Antillia les souvenirs perdus de ma première existence, succédait l'angoisse de me retrouver dans un nouveau confinement, plus pesant encore que ma chambre de réanimation sur Iarou ou ma cabine fonctionnelle sur le vaisseau spatial.

Pendant la longue navigation souterraine qui suivit, à bord d'un transporteur aux accélérations feutrées, Eornie raconta au professeur les circonstances de mon réveil dans leurs moindres détails. Ulvīn Khobral, le secrétaire d'Horôn, ne me quittait pas des yeux, tout en évitant de croiser mon propre regard. Je sus dès ce moment que je n'aimerais pas cet homme, dont le physique replet était empreint d'une grande vulgarité.

En fin de compte, j'eus tout de même l'indicible plaisir d'apercevoir le ciel : la résidence où nous étions arrivés s'organisait autour d'un gigantesque puits circulaire, dont l'ouverture se trouvait cent mètres plus haut, et diffusait une lumière tamisée à travers les belles colonnades des coursives. La chambre qu'on m'attribua était extrêmement haute de plafond, et avait une paroi entièrement vitrée sur le puits. Je m'en approchai et restais là un long moment, la joue collée à la vitre, laissant la lumière azurée inonder ma rétine, jusqu'à l'aveuglement. Deux heures après nous nous trouvions tous réunis autour d'une table de marbre blanc, au 32^e niveau du puits d'Eliobelk, dans un salon de grand style, décoré de tapisseries historiées, relatant je ne sais quelles guerres pré-antilliennes. Le professeur Horôn de Yorg, qui siégeait à la place d'honneur, avec à sa droite Ulvīn Khobral et à sa gauche la merveilleuse Eornie de Phox, s'adressa à la petite assemblée :

« Voyez-vous mes chers amis, ce jour marque un tournant pour nous tous, et peut-être anticipe-t-il aussi un tournant plus grand encore pour notre civilisation. Il faut avoir la lucidité et la fierté de le reconnaître. Je n'ai pas besoin de vous présenter notre hôte, qui a choisi le prénom de Louis. Il est la récompense des recherches que nous menons ensemble sur Iarou depuis plus de cent années, et la preuve vivante que nos thèses sur la résurrection, en dépit des attaques répétées dont elles sont la cible depuis quelque temps, sont parfaitement fondées. Vous ne vous êtes pas laissé décourager, au risque de vous retrouver discrédités dans le milieu scientifique dont nous connaissons tous ici le caractère impitoyable. C'est pourquoi je tiens à tous vous remercier pour votre abné-

gation et les efforts que... » (suivit toute une litanie de compliments, remerciements, congratulations mutuelles, félicitations, qui me montrèrent combien certains usages stupides inhérents aux réunions importantes sont aptes à traverser les millénaires sans prendre une ride). Horôn fut de fait très applaudi ; il se tourna alors vers moi et continua :

« Cher Louis, il serait extrêmement grave pour nous tous – pour vous aussi bien sûr – qu’il vous arrive quoique ce soit de fâcheux pendant votre séjour sur Antillia. Il faut que vous preniez conscience à quel point vous êtes devenu un personnage important, et que vous redoubiez de prudence, en particulier dans les moments où vous serez entouré d’autres personnes que nous-mêmes. Songez que vous êtes la concrétisation d’un rêve universel, qui a hanté chaque individu depuis l’aube de l’humanité. Vous êtes la promesse de vie éternelle, l’espoir enfin récompensé de tous ceux qui, au cours des siècles écoulés, ont aspiré de toutes leurs forces à surmonter la vieillesse et la mort, ces implacables limites de l’être. Des milliards parmi les générations qui nous ont précédées, comme beaucoup d’entre nous encore aujourd’hui, n’ont cependant pas eu assez de force pour croire en eux-mêmes, c’est-à-dire en la science, et ont préféré abandonner tout espoir, ou compter que l’immortalité leur serait octroyée par action divine, au prix seulement de quelques sacrifices et d’une ligne de conduite conforme à la morale. Ces gens ont été et sont des naïfs et des paresseux : gagner l’immortalité requiert un effort beaucoup plus considérable, un combat collectif de l’intelligence, soutenu pendant plusieurs millénaires. L’histoire nous a enseigné qu’il est vain d’attendre des dieux une solution à nos problèmes ; tout ce qui a été résolu, tout ce qui a été inventé, l’a été par des hommes qui ont compté sur leurs propres forces, et qui ont su ne pas se décourager. Si Dieu existe, son action consiste seulement à nous donner les armes nécessaires à la conquête de notre salut ; jamais il n’interviendra pour orienter nos destinées.

C'est en cela, cher Louis, que votre importance pour nous est bien différente de celle d'un messie : on raconte qu'autrefois le Christ ressuscita Lazare par miracle, et fût lui-même ressuscité par Dieu. Or aujourd'hui dans votre résurrection, il n'y a ni Dieu ni miracle : nous autres ne nous contenterons pas de ressusciter un ou deux hommes, mais des centaines de milliers ; vous êtes simplement le premier de cette liste. Si vous devez certainement devenir un symbole important aux yeux des Antilliens, vous ne serez cependant ni une idole ni une divinité... Vous serez bien plus que cela, justement parce que vous n'êtes qu'un individu anonyme, sans gloire, venu de l'obscurité des siècles passés, et parce que malgré votre vie antérieure banale, vous connaissez le destin le plus extraordinaire qui soit jusque-là advenu à quiconque. Vous rendez réellement tangible à chacun le prétendu miracle de l'immortalité, vous êtes l'équivalent de ce miracle mais sans supercherie, sans mystique, sans religion, sans la manigance d'un quelconque gourou. J'espère, cher Louis, que vous avez compris l'importance de ce que vous représentez, et j'espère que vous saurez être à la hauteur du rôle qui vous échoit. »

Tous les yeux s'étaient tournés vers moi, et je ne savais que répondre ; un silence gênant était en train de s'installer... Il fallait que je prenne la parole :

« Ecoutez... J'avoue que j'ai encore du mal à croire à la réalité de ce qui m'arrive. Chaque nuit, je revis en songe, et par bribes, les événements qui, je suppose, me sont arrivés dans mon existence antérieure ; j'y prends un grand plaisir... j'ai l'impression de redevenir moi-même après un terrible exil mental. Mais tout à coup d'effroyables spectres font irruption dans la quiétude de mon rêve ; ils ont les visages – j'en suis vraiment désolé – des Antilliens et des Iaroliens. Je me réveille alors toujours en espérant qu'enfin tout ce que j'aimais, tout ce qui a fait la densité de mon existence, ma femme, mes enfants, mes amis, mon métier, mon environnement familial, que tout cela va réapparaître et reléguer la société antillienne au rang d'un fantasma insolite. Mais jusqu'à

aujourd'hui, je me suis réveillé parmi vous chaque matin, et je suis bien forcé d'admettre que si cela est un rêve, il présente toutes les caractéristiques de la réalité, y compris l'impossibilité de s'en échapper. Il faut donc sans doute que je m'accoutume à vivre ici avec vous, dans cet univers si étrange pour moi.

Je dois dire que je préférerais me rendre utile autrement qu'en étant exhibé comme preuve de l'intérêt de vos recherches. Mais si j'ai bien compris votre discours, cher Professeur, je n'ai pas le choix. De plus j'ai conscience de ce que je vous dois sur le plan médical... Et je m'en voudrais également de décevoir mademoiselle de Phox qui... que... enfin pour qui j'éprouve déjà de véritables sentiments amicaux. »

Eornie me sourit discrètement. Horôn me remercia de ma compréhension, et m'assura que lui et ses collègues feraient tout pour me rendre ma nouvelle existence agréable.

Sur ce, il en vint aux choses sérieuses :

« Comme vous le savez tous, il est fortement question de supprimer les crédits alloués au C.I.R.I. (Centre Intermondial de Recherche sur l'Immortalité) ; selon mes informations, l'annonce doit en être faite dans quelques jours à l'occasion du Congrès des Planètes, par notre Haut Directeur Erdôvar. Il est en vérité inespéré pour nous que Louis, après trente années de vie léthargique et végétative, ait repris conscience juste à ce moment où se joue notre destinée... cela me ferait presque croire aux miracles. Cependant sachez que rien n'est joué. Nous ne manquons pas d'ennemis parmi les membres du Congrès, à commencer bien sûr par Erdôvar : notre victoire signera inmanquablement sa destitution. Il faudra donc être convaincants. Il faudra que les souvenirs de Louis soient irréfutables. Et à ce propos je vous rappelle que si j'ai choisi il y a trente ans de tenter de faire revivre un terrien de l'ancien temps plutôt qu'un Antillien, c'est précisément pour que nous ne puissions être soupçonnés d'avoir artifi ciellement réintroduit dans un cerveau vide, par transfert télépathique, des souve-

nirs auxquels nous aurions pu facilement avoir accès par l'effraction d'une quelconque banque de données...

— Ça ne marchera pas ! interrompit Khobral. Avec Erdôvar dans l'assemblée, personne ne croira aux récits de ce pauvre Monsieur Louis, qui a l'air lui-même si peu convaincu de sa propre réalité. À mon avis, on est en train de perdre notre temps ici. Il faut procéder autrement...

— Non, Ulvîn, nous avons déjà parlé de cela tous les deux ; nous sommes ici pour faire avancer la science et non pour risquer d'engendrer un nouveau conflit planétaire.

— Que voulez-vous dire ? demanda Wiss Irgin, un grand personnage blond platine, plutôt de sexe masculin. Si M. Khobral a quelque chose à soumettre à notre assemblée, il faut le laisser parler. »

Horôn ne laissa pas à son secrétaire le temps de répondre, et s'exclama :

« Ecoutez ! Ulvîn pense que de toute façon nous ne parviendrons jamais à obtenir du gouvernement suffisamment de crédits pour concrétiser nos recherches à grande échelle. Il m'a fait part d'un projet que je juge pour ma part beaucoup trop dangereux... Il voudrait que Iarou... enfin...

— Je propose une sécession d'Iarou.

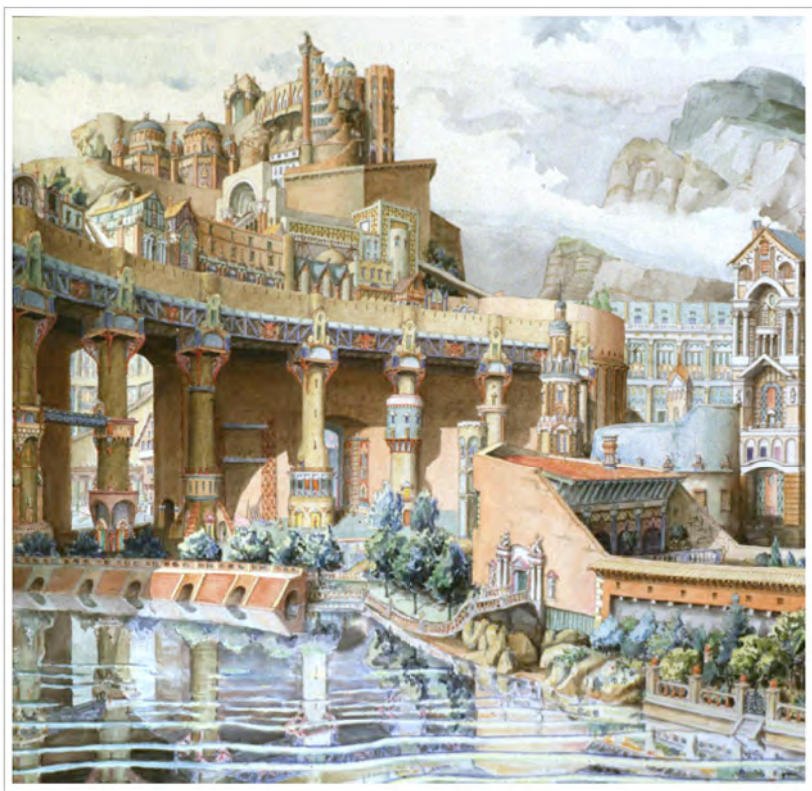
— C'est une folie ! Je l'ai toujours pensé et je le pense d'autant plus aujourd'hui que nous avons réussi la première expérience de résurrection mentale intégrale. Je suis persuadé que le Congrès des Planètes prendra conscience de l'importance de cet événement et nous accordera une aide en conséquence.

— Nous en reparlerons dans quelques jours, conclut simplement Ulvîn Khobral, avant de se lever et de quitter la salle. »

Un grand chahut suivit son départ, exprimant le trouble qu'avait fait naître dans l'équipe dirigeante du C.I.R.I. le projet subversif de Khobral. Eornie semblait gênée et ne disait rien. Le

Pr. de Yorg calma le jeu et leva la séance de travail. Il vint ensuite vers moi, sans doute pour me rassurer :

« Soyez confiant, Louis ; les membres du Congrès vous écouteront et nous les convaincrons. Je vais vous donner quelques conseils... » J'acquiesçais à toutes ses recommandations, sans toujours bien comprendre ce qu'il voulait dire.



Paysage inspiré de la ville-montagne d'Orawak.

INTERMÈDE IV

NOTES SUR LES CRITÈRES D'APPRÉCIATION ESTHÉTIQUE DES OBJETS ET DE L'ARCHITECTURE SUR ANTILLIA

NOTE 8

Curieusement, les Antilliens peuvent aimer passionnément un objet pour sa beauté, et, à quelques années de distance, le trouver affreux, sans que pourtant l'objet ait changé le moins du monde. Et plus curieusement encore, tous les objets ne sont pas également soumis à ce brusque changement d'appréciation : seules les choses qui ont été créées ou produites relativement récemment sont concernées par cette bizarre mutation. Une telle attitude rappelle nos comportements terriens face au phénomène de la mode ; mais ce concept en lui-même, assez étranger aux Antilliens, n'explique rien.

Un exemple fera sans doute mieux comprendre le phénomène : les Antilliens aiment tous le design, sobre ou recherché, mais toujours « racé », de ces anciennes capsules dirigeables qui leur permettaient jadis de se déplacer sans bruit au-dessus des espaces sauvages, lors de leur retour sur Antillia. Le sentiment esthétique provoqué par ces véhicules, inscrits dans une époque révolue, peut évidemment varier selon les individus, mais reste permanent pour chacun d'entre eux. Par contre, les télémobiles d'altitude (qui s'étaient généralisés pour les déplacements individuels lors de mon voyage temporel sur Antillia), beaucoup plus rapides, évoluent constamment, et l'Antillien moyen en change tous les deux ou trois ans. J'ai remarqué que les télémobiles qu'ils ont achetés dix ans auparavant, et dont ils trouvaient alors les lignes plutôt réussies et agréables, leur paraissent tout à coup assez vilains. Mais cette appréciation est momentanée : il y a de fortes chances pour que l'esthétique de ces télémobiles à la technologie périmée leur

plaise à nouveau, mais d'une autre manière, une vingtaine d'années plus tard.

Cette variation subite dans l'impression esthétique provoquée par les objets de production courante, me rappelle la façon dont sont appréciés chez nous les vins, en tout cas dans ma région de Bordeaux : un grand cru (qui se boit normalement après au moins dix ou quinze ans de cave), présente à la dégustation, lorsqu'il est jeune, une puissance de goût tout à fait agréable, qui laisse présager de sa qualité future, et à laquelle beaucoup de connaisseurs prennent un réel plaisir ; mais cette force gustative ne dure pas et se tasse rapidement : c'est pour le vin le creux de la vague. Ce n'est qu'après une décennie d'oubli dans la fraîcheur de la cave, que d'autres fragrances plus raffi nées et plus profondes se développent, pour le plus grand plaisir de ceux qui ont su attendre.

Mais alors que la variation de notre appréciation du vin est liée à une modification réelle de sa composition chimique, qui se répercute sur sa saveur, la variation d'appréciation que les Antilliens manifestent vis-à-vis de leurs objets industriels courants ne peut être imputée qu'à des facteurs psychologiques. Comment en donner une explication satisfaisante ? Et comment interpréter le fait que, parmi les objets qui composent leur environnement quotidien, certains arrivent mieux que d'autres à résister à la dépréciation qui suit l'engouement pour la nouveauté ?

Les formes nouvelles et inédites, qui suivent les progrès techniques intégrés par les designers antilliens, ont un pouvoir particulier de séduction lié à leur nouveauté : dépaysement face à du jamais vu, et poétique du progrès technologique, qu'elles vont incarner pendant quelque temps (avant d'être remplacées par d'autres formes intégrant de nouveaux apports technologiques). On comprend alors leur rapide disgrâce : le dépaysement ne joue – pour les télé-mobiles – que la première année ; et cette poétique du progrès disparaît évidemment dès qu'une nouvelle série de fabrication,

intégrant de plus récentes découvertes technologiques, est mise sur le marché.

Mais il existe pour les Antilliens un autre type de dépaysement, qui est lié à l'anachronisme : une forme qui ne se fabrique plus et qui renvoie à un mode de vie disparu revêt pour eux un charme particulier parce qu'elle les confronte à une différence et un éloignement, qualités qui sont justement les caractéristiques du dépaysement.

Il existe aussi, dans la psychologie esthétique des Antilliens, diamétralement opposée à la poétique du progrès, une poétique de l'enracinement, de la permanence, et de l'équilibre harmonieux. Cette poétique leur fait apprécier des formes qui, de siècle en siècle, s'adaptent sans grand changement aux rythmes lents et répétitifs qui caractérisent les actes fondamentaux de leur vie, et épousent les grandes lignes de leur psychologie. Les objets soumis à cette poétique sont en particulier ceux qui répondent à un usage peu modifiable par la nouveauté, et dont certains remontent à l'aire terrienne : une table, un siège, un miroir, un couteau ou une fourchette (dont ils continuent de se servir), contrairement à un télémobile, correspondent à un usage qui n'est pas vraiment affecté par les progrès de la technologie. De tels objets, produits parfois il y a plus de deux mille ans, fonctionnent encore aussi bien que ceux qu'ils continuent à concevoir et à fabriquer. Il en va de ces objets permanents comme de l'écriture : les écrits littéraires gardent leur efficacité esthétique et sémantique par-delà les siècles ; et l'usage que les Antilliens font du langage écrit n'a pas fondamentalement changé depuis l'ère terrienne.

D'autres objets, ne répondant pas à un usage pratique, entrent aussi dans cette poétique antillienne de la permanence. Ce sont ceux qui relèvent de ce que l'on pourrait appeler une fonction symbolique : les œuvres d'art par exemple (pour mieux connaître l'art sur Antillia, le lecteur se reportera aux notes spécifiques à ce sujet) ; de même les formes produites par la nature, et qui ont un

statut de permanence parce que la plupart de leurs changements sont trop lents pour être perçus à l'échelle d'une vie ou même de toute la civilisation antillienne.

Pour les Antilliens comme pour nous, il y a donc opposition entre la poétique de la permanence et la poétique du progrès. Et ils expliquent que leur appréciation esthétique d'un télémobile – pour s'en tenir à l'exemple choisi – bascule de la poétique du progrès à la poétique de la permanence, lorsque sa valeur pratique (à savoir transporter son passager d'un point à un autre dans les meilleures conditions de confort, de rapidité, et de sécurité) et le symbolisme technologique qui y est associé, devient secondaire par rapport à sa personnalité et son originalité, dans la grande famille des objets qui témoignent de l'inventivité antillienne, toutes époques confondues. Et ils ont conscience que tant que la valeur pratique n'est pas passée au second plan (c'est le cas pour les télémobiles de plus de trois ans mais de moins de quinze ans) l'appréhension esthétique de la forme reste attachée à une poétique du progrès, et de fait se dévalue rapidement d'année en année. D'où le passage à vide de son appréciation esthétique, avant qu'elle soit intégrée dans une poétique de la permanence. La poétique du progrès est par nature éphémère ; à terme, les objets valorisés par cette poétique sont appelés à être définitivement dévalorisés, à moins qu'ils soient réintégrés dans la poétique inverse.

Ainsi, selon le nombre des objets concernés par le renouvellement technologique, et la vitesse de ce renouvellement dans la société antillienne, on peut déterminer à chaque instant quelle fraction de l'ensemble des objets en circulation relève de la poétique du progrès, et quelle autre relève de la poétique de la permanence. Ces deux poétiques étant antithétiques, aucun objet ne peut ressortir aux deux poétiques simultanément. Mais pour que cette proportion entre *objets de progrès* et *objets permanents* ait une signification, il faut affiner la réflexion sur les catégories d'objets. Si par exemple on prend les petits objets cybernétiques et trans-

communicationnels, qui se renouvellent très vite et sont pour la plupart détruits lorsqu'ils sont remplacés, plus de 90 % de ce type d'objets en circulation relève uniquement de la poétique du progrès ; si l'on prend les télémobiles, le pourcentage apprécié sous l'angle de la poétique du progrès, redescend entre 60 et 70 %. Si on considère par contre des objets plus pérennes comme les astromobiles ou les plongeurs abyssaux, on arrive à une proportion qui se rapproche de 50 % (et même beaucoup moins de 50 % si on se limite aux engins de plaisance). Enfin, si l'on s'arrête aux édifices architecturaux et aux aménagements souterrains des villes-montagnes, je crois qu'il n'y a pas plus de 5 % de ces structures qui relèvent, dans l'appréciation esthétique des Antilliens, de la poétique du progrès (c'est ce que j'ai essayé de montrer sur les aquarelles qui accompagnent mon récit).

NOTE 9

L'engouement pour la modernité, qui renvoie à la poétique du progrès, ne s'applique donc sur Antillia qu'aux produits éphémères, comme les cosmotransmetteurs ou les casques-à-coiffer, mais il semblerait incongru de l'appliquer aux objets dont la durée de vie moyenne dépasse le siècle et peut aller au-delà du millénaire. La poétique du progrès n'est donc pas une catégorie esthétique valable pour l'appréciation de l'architecture antillienne.

Cela explique pourquoi les Antilliens ne conçoivent jamais – ou très rarement – leurs projets architecturaux en tenant compte de ce critère esthétique de modernité. On pourrait imaginer, comme cela a été noté pour les télémobiles, qu'un objet architectural soit conçu selon une poétique de la modernité, puis réintégré, après un passage au purgatoire plus ou moins long, dans une poétique de la permanence qui met l'accent sur le charme historique des choses surannées. Mais à l'inverse de la vieille capsule dirigeable, ou du télémobile de collection, qui n'est utilisé que pour deux ou trois

rallyes folkloriques dans l'année, et le reste du temps remisé dans un container, l'objet architectural, lui, reste en service, et sa poétique en est de fait toute différente. Si le télémobile ancien est pour la majorité des Antilliens un objet original parce que rare, et inemployé parce que tombé en désuétude, les bâtiments anciens et les structures urbaines, dont l'origine se perd dans l'aube de la civilisation antillienne, sont des choses très abondantes sur la planète, et de surcroît toujours utilisées. Ainsi l'objet architectural est d'une certaine façon un objet usuel, banal. Son charme permanent ne réside pas, comme pour le télémobile ancien, dans les signes d'une modernité devenue anachronique, mais plutôt dans son naturel, c'est-à-dire l'élégance et l'inventivité avec laquelle on a tenté, lors de son édification, de répondre aux problèmes architectoniques posés, quelle que soit par ailleurs la technologie utilisée. Si on le trouve beau, c'est parce qu'il répond aux exigences simples et fondamentales de la psychologie antillienne, aux constantes intemporelles de cette psychologie (qui rejoint la nôtre sur beaucoup de points).

Pour un Antillien, le critère de modernité n'intervient donc pratiquement pas dans l'appréciation esthétique de l'architecture. L'effet de mode qui pousse chez nous de nombreux architectes à rechercher avant tout dans leur production la « contemporanéité » (entendue comme l'intégration des plus récentes innovations ou de la symbolique formelle qui s'y attache) serait considéré sur Antillia comme une bêtise. Les architectes antilliens accuseraient leurs confrères terriens d'oublier l'essentiel, à savoir cette dimension intemporelle de l'objet architectural.

Pour autant, les architectes antilliens ne recourent qu'occasionnellement aux styles et aux types architecturaux du passé : cela irait en effet à l'encontre d'une bonne inscription dans une poétique de la permanence. J'ai signalé au début de cette note que les poétiques du progrès comme de la permanence s'accompagnaient toujours, chez les Antilliens, d'un certain plaisir du dépaysement : dépaysement des formes nouvelles pour la poétique du progrès,

dépaysement des formes qui ne se fabriquent plus et qui renvoient à des modes de vie et de production disparus pour la poétique de la permanence. Or un bâtiment nouveau que l'on construit, même s'il utilise très bien un style ancien, ne peut produire ce dépaysement lié à la distance historique. C'est exactement comme lorsqu'un Antillien de Sram visite Amarana ou n'importe quelle autre planète étrangère : il est heureux de découvrir des modes de vie et des costumes différents (dépaysement de l'exotisme), mais s'il s'agit d'un folklore replaqué sur une réalité tout autre, il en sera choqué et l'effet sera pour lui inverse. Pour l'Antillien, le dépaysement ne peut se passer de l'authenticité. Sauf bien sûr dans ces grandes fêtes et ces spectacles extraordinaires dont ils sont si friands, et où le retournement entre réel et imaginaire devient la règle.

On se demandera peut-être comment les architectes antilliens peuvent trouver la nouveauté de formes nécessaire au dépaysement momentané, sans tomber dans la course à la contemporanéité technologique, qui rapproche la création architecturale du design des objets éphémères et jetables, et l'éloigne de ce qu'est véritablement l'intemporalité de l'espace architectural. En d'autres termes, comment trouvent-ils un moyen de concilier nouveauté et intemporalité ?

Beaucoup de nos artistes terriens n'arrivent pas à imaginer d'autres symboles au progrès que ceux de la science et de la technologie. C'est un problème de notre art contemporain en général : à force de s'accrocher aux signes éphémères de la modernité (pour les arts plastiques, ce sont ceux de la communication, qui ne sont pas plus durables), notre art a perdu sa dimension intemporelle et ressemble de plus en plus à une cascade pléthorique de gadgets jetables, usés dès leur effet d'annonce retombé. Certains de ces gadgets sont hissés artificiellement au niveau d'objets intemporels, par les exégèses des critiques qui tentent d'assurer une continuité à l'histoire de l'art, et s'efforcent de donner le change. Pourtant

nos artistes de la Renaissance avaient su jadis associer poétique de l'intemporalité et poétique de la nouveauté, en assimilant cette nouveauté à la redécouverte de l'Antiquité oubliée, considérée comme un âge d'or. Mais nous ne sommes plus comme eux dans une temporalité close, où le progrès est perçu comme la remise à jour de vérités antiques. Les Antilliens ont néanmoins trouvé une autre voie pour penser sans exclusion mutuelle le passé et l'avenir : leur expérience du temps, plus accomplie que la nôtre, le leur permet.

En fait, ils expriment le progrès et la modernité par des symboles plus profonds et permanents que l'accélération technoscientifique, ou la dilution générale du sens dans le magma informationnel de la communication. Les symboles de la modernité qu'ils ont choisis sont le résultat de l'élargissement de leurs repères identitaires :

- élargissement de la notion de contemporanéité, par une connaissance de plus en plus fine du passé, par la compréhension des sociétés qui les ont précédés, et par l'intégration critique de leurs acquis (c'est pourquoi on retrouve en filigrane beaucoup d'éléments « terriens » dans leur architecture) ;
- élargissement de la notion d'identité culturelle, par le refus de tout chauvinisme, et par une conscience universaliste transplanaire de plus en plus affirmée ;
- élargissement de la notion de territoire, par une capacité de mobilité accrue des individus et par la connaissance relativement précise (même si elle reste souvent indirecte) que chacun peut avoir des régions du système solaire les plus éloignées.

Ils arrivent ainsi à une sorte de coexistence pacifique entre les choses archaïques et des choses sophistiquées, qui selon eux est le strict reflet de ce qui se passe dans le cerveau ; les structures archaïques et les « nouveautés » corticales n'y coexistent-elles pas indissolublement ? Ils pensent ainsi que malgré leur technologie, si avancée par rapport à la nôtre, ils ne sont véritablement « mo-

dermes » que si leurs astronefs et leurs cosmotransmetteurs ne leur font pas oublier le plaisir de flâner dans des espaces intemporels.

Disons pour résumer que les Antilliens ne font table rase ni du passé, ni de l'avenir. Ils ont enfin pris conscience que le sens profond de la modernité et du progrès est un élargissement intégrant passé et futur, une ouverture sur les autres cultures, acceptant le métissage. Leur architecture et leur art ne cherchent ni à traduire une vérité éternelle, ni à faire l'apologie de l'éphémère ; ils s'efforcent simplement de créer la nouveauté en réfléchissant sagement et amoureuxment sur la variété du monde.



Composition architecturale inspirée de la ville d'Ellentère, sur Antillia.

CHAPITRE V

LE CONGRÈS

La salle d'honneur du Congrès était une chose splendide. On aurait dit l'intérieur d'un de ces coquillages géants nommés bénitiers, dans lequel chaque individu aurait eu la taille d'un simple grain de sable. Une blancheur opaline recouvrait tout : parois, sièges, pupitres, portes. Bien que de matières différentes, les unes cristallines et dures, les autres molles et feutrées, toutes les surfaces avaient un aspect laiteux et profond, sans qu'aucune ombre n'accuse les reliefs. La lumière, douce et régulière, semblait provenir des matériaux eux-mêmes. Dans ce décor diaphane, le chatolement des costumes bariolés, la précision absolue des silhouettes, comme gravées sur une page blanche, évoquaient la vision du Paradis de Dante. Il y avait une intensité magique des couleurs, pareille à celle des fleurs encore gorgées de lumière, juste après le coucher du soleil, dans la tiédeur des soirs d'été méditerranéens ; durant quelques instants, elles défièrent le noir silence qui annonce la nuit.

J'étais assis entre Eornie et Horôn ; juste derrière moi, la présence chaleureuse et presque maternelle de mes ami(es) Pandior Lexhaddar et Olvidar Kaïderane me rassurait un peu.

La séance du Congrès qui venait de commencer avait pour but de faire le point sur l'activité des grands secteurs de la recherche scientifique intermondiale, et d'allouer les crédits pour les cinq années à venir. Dans le monde antillien, l'ensemble de l'activité scientifique est divisé en quinze grands domaines, chacun d'eux étant administré par un Haut Directeur. Ces domaines sont eux-mêmes répartis en champs plus vastes : il y a, avant toute chose, séparation entre les sciences des *entités* et les sciences des *milieux* ; ces dernières comprennent :

- La science des milieux naturels, ou géosophie (elle-même décomposée en science des milieux naturels sauvages et science des

milieux naturels domestiqués) ;

- La science des milieux artificiels, ou architectologie ;
- La science des milieux virtuels, ou eidolonologie.

Les sciences des *entités* se ramifient bien davantage ; on trouve d'abord une répartition en :

- Science des entités naturelles non vivantes,
- Science des entités naturelles vivantes,
- Science des entités artificielles non vivantes,
- Science des entités artificielles vivantes,
- Et enfin science des entités imaginaires.

La science des entités imaginaires se compose elle-même de quatre domaines :

- Philosophie,
- Mathématique,
- Littérature,
- Et historiologie (ce dernier domaine recouvre les secteurs de l'archéologie, de l'histoire contemporaine, et de la futurologie).

Les sciences des entités naturelles vivantes se séparent en domaines de l'humain et du non humain (végétaux, animaux, etc.).

Les domaines de l'humain sont au nombre de trois :

- Sociologie,
- Neuropsychologie,
- Somatique.

Les quinze Hauts Directeurs étaient tous très âgés, et ils possédaient le titre de Savantissime, grade honorifique le plus élevé dans la hiérarchie du savoir antillien. C'était à eux que revenait la difficile tâche de plaider pour leur domaine scientifique devant l'assemblée du gouvernement intermondial, de façon à empocher un maximum de crédits pour les cinq années à venir. Ils n'étaient cependant pas seuls à représenter leur domaine, et les propos qu'ils allaient tenir devant les Hauts Consuls pouvaient être appuyés ou contredits par les directeurs de secteurs, également présents à la séance du congrès, et eux-mêmes accompagnés par les principaux

responsables des équipes qu'ils contrôlaient. Horôn de Yorg était l'un de ces directeurs ; de lui dépendait le secteur de la thanatologie, affilié au domaine de la somatique (et non, comme il l'aurait souhaité, au domaine de la neuropsychologie) ; il dépendait donc du Savantissime Erdôvar. Et quand ce fut au tour de celui-ci de présenter l'activité de son domaine, je ressentis très distinctement la tension et l'anxiété de ceux qui m'entouraient.

Son discours dura près d'une heure, mais je compris peu de choses au bilan qu'il développait ; je sus néanmoins que ses recherches de prédilection étaient celles qui touchaient à la diversification génétique des populations humaines. Il semblait en particulier passionné par un groupe de recherche qui travaillait à la mise au point de mutants, pour lequel il demanda une augmentation importante des crédits alloués. Il fallut attendre la fin de sa présentation pour qu'il dise enfin quelques mots du C.I.R.I. :

«...quant aux activités parascientifiques qui prétendent découvrir les secrets de l'immortalité, je tiens à ce qu'elles soient définitivement stoppées. Aucun chercheur sensé ne croit plus aujourd'hui à la possibilité de ramener à la vie des hommes décédés, sans que leur esprit soit lamentablement mutilé. Je sais qu'il ne sera pas facile de faire admettre aux populations planétaires qu'il est inutile désormais de payer fort cher pour se faire congeler. Mais il faut leur rappeler que l'espoir de vie éternelle n'est pas pour autant anéanti : il existe toujours dans de nombreuses doctrines religieuses ; il doit donc revenir vers cette sphère du religieux, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Messieurs les Hauts Consuls ! Il est tant de faire ce que vos prédécesseurs n'ont jamais osé : dénoncer les sommes considérables qui sont chaque année prélevées sur le trésor public intermondial pour expédier stupidement des millions de corps congelés sur Iarou, et pour faire fonctionner luxueusement et inutilement les installations de pseudo-recherche établies sur cette planète. Je tiens donc à votre disposition un plan de reconversion destiné à recaser les soixante-cinq mille personnes qui,

dans les entrailles de Iarou et de Séléné, sont attachées à la recherche sur l'immortalité. Quant aux convoyeurs de cadavres, ils ne doivent plus appartenir au service public ; laissons les familles qui le souhaitent affréter sur leurs deniers les astronefs chargés d'exiler leurs défunts. Pour les gens raisonnables, qui seront je l'espère la majorité, nous sommes aujourd'hui en mesure de leur proposer une conservation peu encombrante et peu onéreuse de leurs morts, en accord avec toutes les confessions religieuses : il s'agit de la conservation corporelle limitée au génome, celui-ci étant en effet la véritable quintessence de l'être corporel. »

Un grand brouhaha se forma dans la salle dès qu'Erdôvar eut terminé. Les réactions étaient visiblement mitigées. Horôn n'attendit pas davantage et demanda la parole en effleurant l'une des commandes de son pupitre. Kardhîn Horm, qui présidait le Consulat Intermondial, la lui accorda. Il dit :

« Cher Président, chers Haut Consuls, chers Hauts Directeurs et Directeurs, chère assemblée (l'adjectif « cher » avait officiellement remplacé depuis longtemps nos traditionnels « Monsieur » et « Madame », en raison de l'ambivalence sexuelle fortement répandue dans la société antillienne) ; depuis longtemps déjà le Savantissime Erdôvar ne fait plus confiance à nos recherches sur l'immortalité ; aujourd'hui, c'est plus grave, il ne veut plus leur faire crédit. Que nous reproche-t-il ? Avons-nous dilapidé l'argent public en nous lançant sans réfléchir dans une voie que tout le monde savait sans issue ? Il fut un temps, dans l'Antiquité, où l'on ne croyait pas que la science pourrait jamais faire voler de lourdes machines ; il fut un temps où l'idée de pouvoir quitter la planète natale paraissait invraisemblable à tous les hommes sensés. Il fut un temps enfin, et pas si lointain, où personne n'envisageait sérieusement l'idée de créer des machines vivantes. Et pourtant toutes ces choses extraordinaires ont été réalisées, en dépit de l'opinion des plus frileux. Le professeur Erdôvar prétend qu'en cent cinquante années de travaux sur l'immortalité, nous n'avons

pas progressé d'un iota, ce qui est bien sûr faux. Mais plus : il prétend que nous ne sommes pas de vrais chercheurs, parce que nos méthodes sont par trop différentes des siennes. Aurait-il peur que nos découvertes fassent ombrage à ses stériles jongleries génétiques ?

Mais si j'ai souhaité prendre la parole, malgré les ricanements de mon Haut Directeur, ce n'est pas pour démonter l'argumentaire de ceux qui m'ont calomnié, ni pour quémander une nouvelle fois votre générosité. C'est simplement pour réclamer une infime partie de mon dû, car ce dû est maintenant énorme ! Je viens en effet aujourd'hui vous annoncer solennellement le plus grand événement scientifique du siècle, et peut-être de toute l'histoire de l'humanité ! Un événement dont les conséquences sont encore incalculables pour la civilisation antillienne... nous avons réussi, mes chers ! Nous avons fait revivre un homme, contemporain de Neil Armstrong ! Et il a conservé intact ses souvenirs et sa personnalité (là, je trouve qu'il exagérerait tout de même un peu)...

Cet homme antique, le voici : je vous présente Monsieur Louis... – levez-vous donc ! – ... qui nous revient du premier siècle de notre ère, après qu'il se soit enfin réveillé du long sommeil de la mort. »

Des cris fusaient de toutes parts dans la salle ; cris d'admiration, cris d'étonnement, cris d'incrédulité, cris d'indignation. Je tremblais de tous mes membres, d'un tremblement incoercible. Les gouttes de sueur descendaient le long de mes bras ballants et venaient mouiller mon vêtement serré aux poignets.

« C'est une mystification de dernière minute ! » lança Erdôvar. « Mes chers Consuls ! et vous aussi, cher Haut Directeur... (la voix d'Horôn, qui avait dû jadis être chaude et puissante, semblait maintenant trop frêle, et prête à se rompre sous l'effort et la colère rentrée)... Monsieur Louis et moi-même nous tenons à votre disposition, ainsi qu'à celle des experts intermondiaux ! Vous pourrez effectuer toutes les vérifications que vous jugerez utiles... il n'y a pas de tricherie ! »

En dépit de l'acoustique feutrée de la Salle du Congrès, le bruit

devenait intolérable. Dans certains rangs, on commençait à se lever et à s'invectiver. Mais Horôn, extatique, reprit malgré tout :

« Je n'ai pas fini ! Je propose... – mais taisez-vous donc !... Je propose qu'en raison de l'ampleur du travail de résurrection qu'il est désormais de notre devoir d'accomplir, et en raison des répercussions que cela aura sur l'organisation de la société antillienne... je propose que soit créé un Conseil Interplanétaire de la Résurrection, auquel le C.I.R.I. sera affilié. Cet organisme ne relèvera plus des Hautes Directions scientifiques, mais directement du Consulat Intermondial. »

Kardhîn Horm voulait parler, mais le vacarme était à son comble. Il déclencha alors une sorte de sirène suraiguë destinée à ramener le calme. Tout le monde fut contraint de se boucher les oreilles, tant le sifflement était strident et, de fait, le calme revint. Kardhîn s'adressa à Horôn :

« Professeur, je souhaite, pour votre avenir personnel, que dans cette découverte de dernière minute, il n'y ait aucune supercherie destinée à retarder la fermeture du C.I.R.I. Mais nous le saurons rapidement. »

Kardhîn se tourna alors vers Erdôvar :

« Savantissime Erdôvar, le Gouvernement Intermondial vous charge, si toutefois vous en êtes d'accord, de réunir la commission d'experts qui examinera Monsieur Louis. »

Erdôvar, l'air satisfait, acquiesça :

« J'ai en effet une certaine habitude, dit-il ironiquement, des mirobolantes découvertes du C.I.R.I. ; je rappelle à notre honorable auditoire que Louis n'est rien moins que le dix-huitième mort-vivant à l'actif du centre de recherche de Iarou... que sont donc devenus les dix-sept précédents miraculés ? Quand ils ne sont pas morts une seconde fois peu de temps après leur résurrection, ils ont dû être placés dans des institutions spécialisées pour accidentés mentaux ; ce sont de pauvres hères schizophrènes incapables de retrouver leur identité antérieure, pas plus que d'en élaborer une nouvelle. Le professeur de Yorg, bien qu'il s'en défende, reproduit

inlassablement l'antique conte du docteur Frankenstein : il fabrique des monstres à partir de cadavres. »

L'un(e) des Hauts Consuls, nommé Wiels de Glear, prit la défense d'Horôn :

« Professeur Erdôvar, ce persiflage ne vous fait pas honneur. Le gouvernement doit pouvoir compter sur votre impartialité, et vos propos laissent présager une attitude partisane. Le Pr. de Yorg est un scientifique de haut niveau, dont la réputation n'est plus à faire ; les échecs auxquels vous faites allusion sont des phases nécessaires et inéluctables que tous les chercheurs – à commencer par vous – ont connues. Souvenez-vous de...

— Cela suffit ! interrompit Kardhîn Horm. Plus de polémiques ! Je clos la séance. Une session extraordinaire se tiendra dans seize jours ; d'ici là, la commission d'experts devra avoir terminé son travail. »

Notre petit groupe fut littéralement pris d'assaut par une nuée de journalistes à la sortie de la salle du Congrès. On demandait au Pr. Horôn des précisions sur les circonstances qui l'avaient enfin mené à la réussite. Mais les questions pleuvaient surtout à mon endroit :

« Avez-vous rencontré Neil Armstrong ?

— Etiez-vous chrétien ou musulman ?

— Dans quelle région d'Antillia viviez-vous ?

— Vous souvenez-vous de votre mort ?...»

J'étais effrayé. J'avais peur d'être réellement l'un de ces zombies qu'avait évoqués Erdôvar ; je connaissais trop la fragilité des quelques souvenirs qui m'étaient revenus et dont la précision était bien en deçà de ce qu'avait affirmé Horôn. Pourtant, en moi-même, je doutais de moins en moins de ma personnalité intime et de ma vie passée. Mais que répondre aux questions si abruptes des journalistes ? Je me contentais donc d'arborer un sourire gêné. L'équipe du C.I.R.I. formait heureusement autour de moi un cordon de protection

qui maintenait à distance mes questionneurs, me permettant ainsi de me dérober à leur curiosité sans avoir à affronter leurs regards.

« Vous avez menti, Pr. de Yorg. Louis n'est pas l'homme que vous prétendez, dit avec une certaine satisfaction Arnath Beix, l'un des experts de la commission. Nous avons interrogé, à tout hasard, les banques anthropogénétiques de toutes les planètes... Et curieusement nous avons retrouvé votre Louis... Bien que comme vous le savez, les données qu'elles contiennent ne remontent pas au-delà de huit cents ans. Ce n'est pas comme vous l'avez prétendu devant le Congrès, un Terrien contemporain de Neil Armstrong, et son nom n'est pas Louis ; il se nomme en réalité Wilf Storkin, et sa naissance, sur Titan, remonte seulement à six cent vingt-trois ans. Wilf était géologue ; il appartenait aussi à l'Association Parapsychique Révolutionnaire, connue pour ses activités subversives. Il a été condamné en 1664 à la déportation sur Iarou, et s'est évadé quatre ans plus tard... »

Cela me fit l'effet d'une bombe. Après dix jours très pénibles d'interrogatoire serré où je m'étais efforcé de rassembler au mieux mes souvenirs – et je dois dire que j'étais content d'avoir réussi à relier assez bien ensemble les morceaux épars de ma vie antérieure. J'avais même déjoué avec une grande facilité les questions pièges sur certains détails des conditions de vie au vingtième siècle de l'ère chrétienne : tout cela était pour moi si familier... j'en connaissais sur ce sujet beaucoup plus long que le plus savant des Antilliens.

Mais Arnath Beix venait de tout briser. Il était sûr de lui, et ses preuves semblaient irréfutables... Je me répétais intérieurement ce nom de Wilf Storkin, pensant que d'autres souvenirs surgiraient ; mais il ne m'évoquait rien ; pas plus d'ailleurs que la planète Ti-

tan, dont je me rappelais tout juste qu'elle était une lune de Saturne. Une fois encore j'étais plongé dans l'invraisemblable cauchemar que j'avais enduré après mon réveil sur Iarou. Horôn lui-même paraissait sonné ; son teint hâlé avait viré au blanc jaunâtre ; il ne s'était visiblement pas préparé à cet épisode. Il se ressaisit cependant et rétorqua :

« Vous ne pouvez pas affirmer cela. Vous n'avez aucune preuve. Ce n'est pas parce que vous avez trouvé parmi les centaines de milliards de fichiers stockés dans les neuf banques planétaires un individu dont le signalement génétique correspond à celui de Louis, qu'il s'agit de la même personne... les chances statistiques d'une telle coïncidence sont loin d'être nulles, et vous devriez savoir cela... à moins qu'Erdôvar vous manipule... je sais que tous les moyens lui seront bons pour me discréditer...

— Ecoutez, Professeur, ne jouez pas au plus malin avec moi. J'ai d'excellentes raisons de penser que je ne me trompe pas...

— Avez-vous comparé les empreintes ? Avez-vous superposé les données ostéologiques ?

— Oui, nous l'avons fait... il y a effectivement des différences ; mais elles ont pu être provoquées par une série d'opérations chirurgicales destinées à brouiller les pistes... Avouez donc que vous ne pensiez pas que nous retrouverions la trace de Wilf Storkin. »

Horôn avait acquis une grande maîtrise de lui-même ; et rien ne transparut de la panique qui avait à coup sûr envahi son esprit. À l'évidence, quelqu'un l'avait trahi ; j'appris ultérieurement qu'il avait pris un soin méticuleux à modifier chez Wilf tous les éléments anthropométriques qui permettaient aux ordinateurs des grandes banques de données de confirmer une correspondance génétique et de communiquer une identité ; dans mon cas, l'ordinateur aurait dû donner une réponse négative, et il aurait été impossible à la commission de retrouver la trace de Wilf. Il y avait donc eu une indication précise, émanant de quelqu'un de l'équipe dirigeante du C.I.R.I., ou d'un espion parfaitement informé du détail des expériences.

« Réfléchissez autant que vous le voudrez, Professeur, mais je crois maintenant que nous n'aurons aucun mal à vous confondre. Votre Monsieur Louis doit en tout cas se présenter dès demain matin au laboratoire d'expertise ; nous le garderons trois jours pour vérifications ; il vous sera rendu la veille de la séance extraordinaire du Congrès.

— À votre aise, dit simplement Horôn en tournant les talons, vous pouvez sortir, je ne vous retiens pas. »

Quand Beix fut parti, Hôron laissa paraître sa contrariété ; son visage était soucieux, il donnait l'impression d'avoir vieilli en un instant de plusieurs années. Je ne devais pas moi-même être beaucoup plus brillant. Il me demanda de ne parler à personne des propos qu'Arnath Beix venait de tenir. Il me quitta ensuite pour rejoindre son appartement situé au sommet du puits d'Eliobelk, où il resta enfermé plusieurs heures. Il avait demandé à Eornie de me tenir compagnie jusqu'à son retour.

« Je dois vous parler, me dit-elle. »

Elle me prit par le bras et m'entraîna dans une petite pièce située à l'écart, dans ce grand labyrinthe des salles de réception de l'hôtel d'Eliobelk. Elle verrouilla l'entrée, me fit asseoir et s'assit en face de moi.

« Ne faite pas cette pauvre figure, Louis ; je sais que les choses ne vont pas très bien, avec la commission d'expertise...

— Ce n'est pas cela ; mais qui suis-je au juste ?... j'ai l'impression que tout le monde m'a menti... même vous. Pourquoi ne m'a-t-on jamais parlé de Wilf Storkin ? Qui est au juste ce type ? Et si je suis Wilf Storkin, pourquoi ne me l'a-t-on pas dit tout de suite ? Et pourquoi...

— Ecoutez, Louis, personne ne vous a menti ; simplement la réalité d'une expérience de résurrection est quelque chose de très complexe et... il y a des choses qu'il vaut mieux tenir secrètes. Vous savez, Arnath Beix n'est pas quelqu'un d'impartial. Il y a entre Horôn et lui une vieille rivalité, des choses pas très dignes...

— C'est lui, n'est-ce pas, qui a parlé de Wilf Storkin ?
— Si vous êtes au courant, pourquoi Horôn m'a-t-il dit de n'en parler à personne ?

— Je ne suis pas au courant ; j'ai deviné, voilà tout !

— Que va-t-il se passer maintenant ? Ils vont trouver que je suis Wilf Storkin, et ils vont m'enfermer dans un institut pour « accidentés mentaux » ! C'est vraiment réjouissant. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé dans mon sommeil éternel ? Et pourquoi n'ai-je pas les souvenirs de ce Storkin ?

— Je reconnais que la situation n'est pas brillante... Mais ni Horôn ni moi ne vous laisserons tomber...

— Oui, je sais, je suis votre gadget préféré... la preuve vivante de vos théories fumeuses !

— Pourquoi dites-vous cela... ce n'est pas vrai... »

Sa voix tremblait ; elle me fixait avec de grandes prunelles tendres qui commençaient à s'humecter de larmes ; sa main caressa ma joue, et nos visages se rapprochèrent. Pendant quelques instants, j'oubliai tout : peur, rancœur, colère. La bouche d'Eornie m'enivrait ; douce, veloutée, et odorante comme une plante sauvage.

« Imbécile, me dit-elle, voilà que je suis amoureuse de toi ! »

Cette aventure me redonna envie de vivre, et même une envie furieuse. Mais c'était de la folie ; jamais je ne pourrais m'intégrer au monde antillien. Et qu'allait-il advenir lorsque le lendemain, je me retrouverai seul livré au zèle malveillant d'Arnath Beix ?

« Écoute, Eornie, ne me laisse pas seul demain matin ; trouvez un truc pour que je n'aille pas dans ce satané laboratoire d'expertise...

— Ne t'inquiète pas ; je ne sais pas encore ce qu'a prévu Horôn, mais tu as ma parole que je ne t'abandonnerai pas. Viens maintenant. »

Nous retournâmes vers ma chambre. Avant de me quitter, Eornie m'embrassa encore longuement, puis elle s'éclipsa, après m'avoir ordonné de ne sortir sous aucun prétexte avant qu'elle ou Horôn ne revienne me chercher.

J'avais poussé le lit sous la haute paroi vitrée qui donnait sur le puits d'Eliobelk ; je m'y étendis et regardai, tout là-haut, la petite tache blanche du ciel. Quand j'étais enfant, je pouvais rester de longs moments allongé ainsi, dos au sol dans les herbes rêches des collines de Cogolin ; j'inspirai profondément, et il me revint l'odeur pénétrante du myrte et du thym, avec cette sensation que la profondeur de l'espace pénétrait en moi, que je perdais l'équilibre et plongeais dans le gouffre bleu du ciel. J'avais faim d'horizons azurés, de soleil, de nuages, et de pluie ; faim du bruit du vent et des vagues, faim de l'écho des vallées résonnant de chants d'oiseaux, de bruissements d'insectes, et de frottements de branches. Je rêvais de courir à perdre haleine en dévalant les pentes friables des ravins, de trébucher en pataugeant dans l'eau rapide des ruisseaux. Mais au lieu de cela, je me retrouverai demain dans l'ambiance délétère du laboratoire d'expertise, et peut-être la liberté de revoir cette nature terrestre que j'aimais tant me serait à jamais refusée. J'étais exactement comme une âme pécheresse traduite devant le tribunal d'Adès. Mais quel était donc mon péché ? On me reprochait d'être un faux moi-même, de mentir sur mon passé, à mon insu. Horôn et Eornie étaient-ils mes anges gardiens, chargés devant l'instance suprême de plaider en ma faveur ?... ou au contraire, étaient-ils des démons qui avaient pénétré mon esprit pour mieux le damner ? Me faudrait-il alors être exorcisé de leur présence ? Mais si Eornie était un démon, son emprise sur moi était si douce que jamais je n'aurais accepté qu'on essayât de me libérer d'elle.

Pendant que je laissais mon imagination vagabonder, Eornie était allée rejoindre Horôn au dernier étage du puits d'Eliobelk. Les chambres de cet étage étaient les plus somptueuses, mais c'est surtout la vue qu'elles offraient sur Orawak qui les rendaient si prisées. De celle du professeur, on découvrait à perte de vue, derrière la balustrade cyclopéenne qui couronnait le puits, un indescriptible foisonnement de cheminées dorées, de tumulus recouverts d'argent, de flèches et de bulles cristallines aux couleurs diaprées. Plus loin encore, les hauts sommets de la chaîne montagneuse d'Orawak formaient un grand cercle gris bleu, fondu dans l'atmosphère épaisse. Sur le haut de la paroi vitrée, retombaient de lourdes guirlandes végétales qui apportaient douceur et intimité à ce lieu où le soleil de midi pénétrait sans retenue.

« Comment ont-ils su ? demanda Eornie.

— Quelqu'un d'entre nous a dû les mettre sur la piste ; nous éclaircirons cela bientôt. Mais ils ne savent pas grand-chose, après tout... Arnath croit me tenir ; je lui réserve cependant une surprise.

— Louis ne va pas très bien, vous savez. J'ai peur que trois jours d'analyses au laboratoire d'expertise ne le fassent craquer. Ne pourrait-on pas lui éviter cette nouvelle épreuve ? d'autant qu'Arnath Beix est capable de le briser à dessein.

— Il ne le fera pas tant qu'il pense me tenir.

— Mais êtes-vous vraiment sûr de pouvoir réfuter ses preuves concernant l'identification de Wilf Storkin et de Louis ?

— Si je suis capable de leur montrer le corps congelé de Storkin, crois-tu qu'ils pourront encore prétendre que Louis et Wilf sont une seule et même personne ?

— Vous ne pourrez pas prouver que ce corps est celui de Wilf Storkin ; vous savez aussi bien que moi que la commission d'experts refusera d'examiner par simple télétransmission un spécimen qui se trouve sur Iarou.

— Qui te dit qu’il se trouve encore sur Iarou ? Je l’amènerai devant eux dans trois jours, lorsqu’ils auront conclu que Louis est bien Wilf Storkin.

— Mais cela va paraître louche ! Comment justifiez-vous ce transfert prémédité du corps de Wilf sur Antillia ?

— C’est simple... enfin... si d’ici là nous avons découvert qui les a renseignés sur Storkin ; nous expliquerons que nous connaissions leur intention de contester notre expérience de résurrection, et que nous les avons sciemment orientés sur une fausse piste... nous réservant le dernier atout pour porter à la connaissance du Congrès leur espionnage sournois et stupide, peu conforme aux règles morales des hommes de science. »

Eornie n’en revenait pas ; Horôn semblait si peu pragmatique, lorsqu’il était absorbé dans les hautes sphères de ses théories ; et elle découvrait maintenant en lui, qu’elle croyait pourtant si bien connaître, un stratège de premier ordre.

« Tout cela est parfait ! Mais il y a encore quelque chose qui m’échappe, Professeur : vous étiez déjà sur Antillia avant que je vous aie annoncé le réveil de Louis – auquel d’ailleurs vous ne vous attendiez pas plus que moi ; pourquoi donc avez-vous alors pensé à emporter avec vous le corps de Storkin ? Et si ce n’est pas vous qui l’avez transporté ici, qui donc l’a fait ?... et quand ?

– Écoute, Eornie... je suis désolé de ne pouvoir satisfaire ta curiosité, mais vois-tu, tant que je n’ai pas démasqué notre espion, je préfère en dire le moins possible... même à toi. »

Eornie fut profondément vexée qu’Horôn pût la soupçonner, elle qui avait été son élève, puis son assistante dévouée ; elle, sur qui il s’était toujours reposé, et à qui il avait confié les plus importantes responsabilités au sein du C.I.R.I. Elle pensait être sa confidente, et voilà qu’aujourd’hui il se défiait d’elle !

« Bon, si vous estimez que je ne peux vous être d'aucune utilité dans cette affaire, je crois que je préfère m'éclipser pendant ces trois jours... j'en profiterai pour visiter la région d'Orawak. Bon courage Professeur, lança-t-elle en refermant la porte.

— Attends ! cria Horôn.

— Je suis injuste envers toi... je n'ai aucune raison de te soupçonner... »

Eornie revint à l'intérieur de la chambre.

« Tu sais, il peut y avoir des *mouchards* cachés dans ma chambre... je te retrouverai demain et je t'accompagnerai dans ta virée touristique, nous aurons alors l'occasion de reparler de tout cela. Maintenant, le mieux que nous ayons à faire est d'aller dormir. »

Avant de retourner dans son propre appartement, Eornie redescendit jusqu'à ma chambre ; elle voulait me rassurer, me dire que le professeur de Yorg avait apparemment tout prévu. Elle n'osa pas m'avouer que pendant ces trois journées qui s'annonçaient si terribles pour moi, ils seraient tous deux en train de se promener tranquillement parmi les montagnes d'Orawak. En fait, leur promenade fut moins tranquille qu'ils ne le pensaient.



Un jardin près du puits d'Eliobelk.

INTERMÈDE V

NOTES SUR LA FAÇON QU'ONT LES ANTILLIENS DE CONCILIER SCIENCE DE LA NATURE ET CREATURES INVENTÉES PAR LES RELIGIONS

NOTE 10

Les sciences de la nature ont été inventées par les terriens qui, depuis le XVIII^e siècle de l'ère chrétienne, ont observé, analysé, et classé les différentes entités, vivantes ou non, qui peuplent notre planète ainsi que l'orbe céleste accessible aux appareils d'observation et de mesure, comme d'ailleurs avait déjà tenté de le faire Aristote, avec des moyens beaucoup plus réduits mais une méthode déjà très élaborée. Elles ont finalement mis en évidence une loi du devenir et de l'organisation croissante de la matière, agissant à tous les niveaux, et créant des entités de structure pérenne de plus en plus sophistiquées, que l'on peut résumer grossièrement selon la chaîne suivante : *l'atome, le cristal, la molécule, le virus, l'organisme unicellulaire, l'organisme végétal, l'organisme animal, et en bout de chaîne l'organisme intelligent* (doué de langage) *qu'est l'homme* ; mais aussi les entités géantes que sont les *étoiles, les planètes, les galaxies, les trous noirs, etc.* La science antillienne n'a pas modifié ces catégories, sinon pour y ajouter les entités supérieures non vivantes (créatures cybernétiques).

Les hommes de science antilliens, en se basant sur le fait que s'il est relativement aisé d'observer les entités d'organisation inférieure ou égale à la nôtre en complexité, il est beaucoup plus difficile de déceler – voire même d'imaginer, bien que les mathématiciens terriens nous aient déjà éblouis par leur faculté de raisonner sur des objets à N dimensions – les entités plus complexes qui ne manquent certainement pas de peupler le cosmos, sans doute à notre insu.

Ils acceptent donc sans difficulté le pressentiment spontané – mais somme toute logique – de l'existence d'entités supérieures à l'humain. Ce pressentiment, qui est à l'origine des religions, a fait que celles-ci ont imaginé des êtres – dieux, anges, génies, esprits, diables, etc. – créatures invisibles (inobservables), développées par toutes les cultures humaines (terriennes et antilliennes), sans qu'il existe aucune exception. Les vertigineux progrès et découvertes scientifiques faits par les Sélénites ont bien sûr mis en évidence la naïveté de ces créatures imaginées pour la plupart il y a plusieurs millénaires, et l'in vraisemblance des mythes qui y étaient associés.

Le terrien du XX^e siècle de l'ère chrétienne, déjà très influencé par les progrès de la science, a développé deux attitudes en réponse à cette fracture entre croyances traditionnelles et connaissance scientifique :

- L'une, de rupture, consiste à rejeter en bloc les mythes religieux et les divinités associées, pour ne les prendre que comme la manifestation d'un stade particulier – prélogique – de la pensée humaine, dont il est aujourd'hui temps de se libérer, comme l'enfant en grandissant se libère des contes qui ont bercé ses jeunes années ;
- L'autre attitude, liée en général à l'acceptation philosophique d'une transcendance que la science ne peut remettre en question, tend à interpréter les mythes religieux comme des métaphores polysémiques, et accepte l'idée d'une finalité universelle incompréhensible (mais pénétrant et transcendant toute créature), qu'elle assimile à une divinité unique.

Les Antilliens, pour leur part, ont choisi une troisième voie, évidemment aussi invérifiable que les deux nôtres, mais à mon sens plus satisfaisante parce qu'elle permet de gérer dans une conception logique unique, la quasi-évidence (du simple point de vue des probabilités à l'échelle de l'univers) de l'existence d'entités d'organisation supérieure à l'homme, et dans une certaine mesure, comme j'essaierai de le montrer, la convergence entre les propriétés que devraient posséder ces entités plus évoluées – selon des

hypothèses logiquement établies – et certaines des propriétés transcendantes qui sont attribuées aux divinités dans la plupart des religions.

Il est logique pour les Antilliens, à partir des connaissances scientifiques acquises dans les domaines de la biologie et de l'évolution, d'inférer l'existence sur d'autres planètes appartenant à d'autres systèmes solaires, de formes de vies analogues, bien qu'évidemment assez différentes, étant donné la diversité de formules inventées par la nature rien qu'à l'échelle de notre terre. Leur hypothèse est donc que sur toute planète où la vie a pu se développer, on trouve des formes de type végétal et animal, des formes de type humanoïde, et des formes supérieures, dont il sera question dans la suite de cette note.

Je voudrais, dans un premier temps, expliquer comment les Antilliens envisagent avec un certain recul les formes humanoïdes, dont les seuls représentants qu'ils connaissent sont les Antilliens actuels (*homo sapiens sapiens sup*), les terriens (*homo sapiens sapiens*) et leurs ancêtres hominiens disparus. Ils savent comme nous que cette catégorie dans la chaîne d'évolution des entités naturelles est apparue il y a à peu près trois millions d'années, ce qui est fort peu à l'échelle de l'histoire de la planète. Ils supposent donc qu'ils sont encore parmi les formes les moins évoluées de la catégorie humanoïde ; les fameux petits hommes verts et leurs soucoupes volantes, réels ou imaginaires, symbolisent une forme humanoïde extraterrestre plus évoluée que l'homme terrestre, ou même que l'Antillien. Et comme la civilisation antillienne a développé le génie génétique, la bionique, et le développement des greffes d'appareils technologiques à l'intérieur même du corps, ils envisagent une évolution rapide des humains vers des formes génétiquement encore plus perfectionnées, et intégrant un appareillage bio-informatique décuplant leurs performances. Ainsi, pour eux, les formes les plus évoluées de type humanoïde réalisent-elles certainement un mélange, au sein de leur organisme, d'éléments natu-

rels et d'éléments artificiels, permettant un contrôle plus sophistiqué des fonctions biologiques, un allongement important de la durée de vie, et surtout un décuplement des formes de perception et de communication : la radiotransmission d'un cerveau à l'autre leur semble possible dans un avenir assez proche, ainsi que la captation directe des informations transmises par toutes les catégories d'ondes lumineuses et électromagnétiques. On imagine alors à quel point les facultés cognitives et la pensée pourront s'élargir.

Il reste, à leur sens, que ce qui caractérise la catégorie humanoïde est ce lien de dépendance total entre un organisme matériel unique et une pensée consciente individuelle, impliquant en particulier le caractère mortel. Cependant, ils pensent que dans ses formes les plus évoluées, l'humanoïde peut tendre vers une catégorie supérieure nouvelle, où la conscience individuelle pourrait trouver des moyens de se dissocier d'un organisme unique : ils appellent ce nouveau stade de développement des entités vivantes, le stade angélique, par analogie avec les êtres supérieurs imaginés par les religions. Ainsi, selon eux, la catégorie des êtres angéliques serait caractérisée par cette dissociation entre corps et esprit, engendrant certaines conséquences comme la faculté de gérer une incarnation sous différentes formes, les facultés de déplacement instantané et d'ubiquité, et enfin l'immortalité. Le corollaire de l'immortalité est évidemment la fin de la reproduction, sexuée ou non (le débat sur le sexe des anges était donc un faux débat !)

De tels êtres angéliques, issus de la chaîne naturelle de l'évolution, ont évidemment, aux yeux des Antilliens, la possibilité de se déplacer de façon fulgurante dans l'espace cosmique, et ils supposent que si ces êtres sont apparus sur une ou plusieurs planètes lointaines, ils peuvent très bien depuis longtemps être en contact direct avec Antillia, et agir sur l'imaginaire des créatures moins évoluées que sont les humains. Ainsi les scientifiques antilliens sont persuadés qu'il existe un lien entre ces êtres et nos croyances religieuses ancestrales.

On pense sur Antillia que les anges ne sont pas l'ultime catégorie de l'évolution. Il est évidemment difficile pour nos esprits encore primitifs d'imaginer ce que peut être cette ultime catégorie, de la même façon qu'il nous est difficile d'imaginer ce que peut être Dieu. C'est pourquoi les Antilliens appellent dieu(x) l'ultime catégorie d'entités issue de l'évolution. Ils ne choisissent pas entre le singulier et le pluriel, parce que le(s) dieu(x) a/ont sans doute dépassé le stade de l'individuation. Les Antilliens imaginent qu'en plus du don d'ubiquité des anges, le dieu a le don de multitemporalité ; c'est-à-dire qu'en un certain sens, il(s) coexiste(nt) depuis toujours en chacune des entités naturelles : il est l'alpha et l'oméga.

Cette façon de relier religion et vision scientifique du monde, paraîtra sans doute à beaucoup de mes contemporains comme une fantaisie inacceptable, parce qu'elle bouscule trop d'idées reçues. Les Antilliens y voient pour leur part une hypothèse plausible qui à l'avantage de réconcilier naturel et surnaturel, vision scientifique de type matérialiste et vision religieuse. Il reste que selon le schéma d'interprétation globale qu'ils proposent, l'esprit de l'humain – qu'il soit Terrien ou Antillien –, comme celui de toutes les entités humanoïdes, indissolublement lié au corps, est détruit par la mort et perd donc le bénéfice des promesses de vie éternelle formulées par les religions. D'où le combat mené par le Professeur Horôn de Yorg pour tenter de surmonter cette fatalité.

CHAPITRE VI

ENLÈVEMENT

Le télémobile qui emmenait à vive allure Eornie et Horôn au-dessus de la chaîne montagneuse d'Orawak, en direction du nord-est, atterrit en milieu de journée, à côté d'un ancien puits à demi ruiné.

« C'est ici, déclara Eornie. Quand je suis venue sur Antillia il y a dix ans, mon hôte – un ami d'Olvidar –, m'avait fait découvrir les merveilles archéologiques souterraines de cette ville, abandonnée depuis plus de 700 ans. Elle est assez peu visitée, parce qu'elle n'a jamais été restaurée et ne figure pas sur les réseaux de guidage courants. Seuls les réseaux accessibles aux spécialistes en font mention.

— Es-tu sûre qu'il n'y a pas de danger à s'aventurer seuls dans ce dédale ? N'oublie pas mon grand âge... je n'ai plus les jambes très alertes.

— Non, non, pas de problème ; nous suivrons les plus larges tunnels ; et nous irons à votre rythme... »

Bien sûr les ascenseurs ne fonctionnaient plus, et ils durent emprunter le grand escalier hélicoïdal situé en bordure du puits. Leur équipement – casques lumineux et gants munis de projecteurs directionnels sur chacun des doigts – leur permettait de découvrir les paysages souterrains de la cité en ruine dans les meilleures conditions. Arrivés à la base du puits, ils s'engagèrent dans ce qui devait avoir été l'avenue principale de cette petite ville-montagne. Même avec leurs puissants projecteurs digitaux, ils n'en voyaient pas l'extrémité. La galerie, rectiligne, devait avoir une trentaine de mètres de haut et une largeur équivalente. Le plafond de pierre, en forme de voûte aplatie, avait été entièrement sculpté et incrusté de grands losanges de cristal, d'où émanait sans doute jadis l'éclairage principal. Tous les cent mètres, une coupole, plus

haute, et totalement recouverte de cristal (donc certainement beaucoup plus lumineuse), correspondait à l'embranchement des voies secondaires, et aux liens entre les différents niveaux. Mais aujourd'hui tous les élévateurs, comme d'ailleurs les deux trottoirs roulants qui tenaient le centre de l'avenue, n'étaient plus que des tas de ferrailles rouillées.

Eornie guidait la marche et pointait ses projecteurs digitaux sur les plus belles façades qui bordaient la galerie.

« Professeur, regardez celle-là : elle est incroyable... du plus pur style néo-musulman. »

La façade était séparée en deux à mi-hauteur par une galerie dont les colonnettes monolithes, faites de cristaux géants de quartz, étaient encore quasiment intactes. Les étages inférieurs étaient dissimulés derrière un immense moucharabieh de marbres polychromes, dans lequel était enchâssé l'axe central de la porte d'entrée, en forme de fer à cheval. Les étages supérieurs comportaient des rangées de petites fenêtres et s'articulaient à la voûte de la galerie par un système d'alvéoles et de stalactites, malheureusement à moitié effondré. Eornie aurait bien voulu entrouvrir les deux battants d'acier de l'entrée pour pénétrer à l'intérieur de ce petit palais. Mais il aurait fallu retrouver le code, et une source électrique pour actionner les moteurs, qui de toute façon devaient être hors d'usage.

Après deux heures de marche, ils perçurent un rai de lumière naturelle : une partie de la voûte d'une galerie latérale était effondrée ; quelques petits arbustes, des lianes, et une multitude de fougères avaient pris possession des parois effondrées et du tumulus formé par les décombres.

« Voilà un endroit idéal pour souffler une demi-heure et se restaurer... et après il faudra songer à rentrer. »

La voix du Professeur de Yorg indiquait un peu de fatigue et une pointe d'appréhension. Malgré les propos rassurants d'Eornie, il ne se sentait pas très à l'aise dans ce monde silencieux et aban-

donné. Son assistante était pour sa part très décontractée et commençait à escalader le tumulus en chantonnant.

« Vous devriez monter là-haut Professeur ; c'est magnifique pour pique-niquer !

— Si tu le veux bien, je resterai en bas ; ce n'est pas le moment que je me casse une jambe. »

Chacun sortit de sa besace un déjeuner frugal composé essentiellement de beignets d'algues, de gâteaux de lait concentré et de fruits.

« Alors, expliquez-moi comment vous avez fait venir le corps de Wilf Storkin, et où est-il ?

— C'est simple ; lorsque tu m'as appelé pour m'annoncer le réveil de Louis, j'ai tout de suite pensé aux embêtements possibles ; pour ne pas éveiller de curiosité ni de soupçons, je me suis adressé au commissaire chargé de la conservation des corps sur Iarou, et je lui ai demandé de me faire expédier d'urgence sur Antillia, pour la réalisation de diverses mesures scientifiques, une dizaine de corps, dont celui de Wilf. Je crois qu'il a utilisé un vaisseau automatique non habité... ils sont plus rapides. Les corps doivent donc m'attendre en containers réfrigérés à la consigne terminale d'Orawak. Et je suis le seul à connaître le code d'accès. Nous irons récupérer le corps de Wilf au dernier moment.

— Et avez-vous une idée de qui aurait pu nous trahir et parler de Storkin à Arnath Beix, ou même directement à Erdôvar ?

— Je ne veux accuser personne sans être sûr... mais si c'est celui que je crois, je saurai le démasquer : je l'enverrai chercher le container du corps de Wilf – évidemment après l'avoir moi-même retiré – en lui donnant le numéro d'un des autres corps ; nous verrons bien s'il ramène le bon numéro ou s'il cherche à entraver notre défense devant le Congrès en ramenant un autre corps que celui que je lui aurais indiqué.

— C'est astucieux ; espérons que tout cela marchera et que les choses se termineront bien pour Louis...

— Tu t'es attachée à lui, n'est-ce pas ? »

Eornie n'eut pas le temps de répondre. Un grand filet, lancé depuis le haut de la cheminée d'effondrement, s'abattit sur elle et se referma. Elle se débattait et criait, mais elle fut inexorablement remontée vers le sommet, sous les yeux effarés d'Horôn de Yorg, qui restait là, impuissant. Il escalada tant bien que mal le tumulus, sortit son arme laser qui lui aurait permis de couper le câble du filet ; mais Eornie avait déjà presque atteint le haut de la cheminée, et la libérer maintenant l'aurait entraînée dans une chute mortelle. Aussi Horôn s'abstint, et la vit disparaître au sommet, sans qu'il puisse par ailleurs distinguer la silhouette des ravisseurs. Il actionna son télétransmetteur, appela la police d'Orawak pour les mettre au courant de l'enlèvement, et donna sa position. Une heure après, deux télémobiles de la police s'étaient stabilisés au-dessus de la cheminée, et l'un des agents, descendu au bout d'un filin, vint récupérer le professeur de Yorg.

Pendant ces événements, dont je ne me doutais évidemment pas, j'étais moi-même soumis à rude épreuve au laboratoire d'expertise du Gouvernement Intermondial. Ils me firent dormir et espionnèrent mes rêves, ils me questionnèrent pendant de longues heures, et soumirent mon corps à une multitude d'analyses, me faisant passer à travers les machines les plus diverses. La mine d'Arnath Beix me fit présager qu'ils n'avaient rien découvert de nouveau. À la fin du troisième jour, Hôron de Yorg vint me rechercher. Son visage fatigué et inquiet n'augurait rien de bon, et l'angoisse qui m'avait tenu le cœur pendant ces trois journées, au lieu de laisser place à un certain apaisement, se mit au contraire à grandir.

« Pourquoi Eornie n'est-elle pas venue avec vous ? » demandais-je au professeur.

« Eornie a disparu ; elle a été victime d'un enlèvement.

— Mon Dieu... mais ils n'ont pas le droit de faire ça... et comment est-ce possible ? Je croyais que toute votre équipe faisait l'objet d'une protection spéciale... et on m'avait dit qu'Orawak était une ville très sûre...

— Tu as raison. Mais c'est notre faute ; nous sommes tous deux sortis d'Orawak sans prévenir personne.

— Et Erdôvar vous a fait suivre ?

— Je ne sais pas ; il n'y a peut-être aucun rapport entre son enlèvement et mes ennemis au sein du domaine scientifique de la somatique. Je dois avouer que je suis un peu dans le brouillard. Mais ne t'inquiète pas trop, je pense qu'avec l'aide de la police, nous la retrouverons vite.

— Professeur, jurez-moi que si on ne la retrouve pas, vous mettrez fin à mes jours... Eornie est la seule personne à qui je tiens vraiment dans ce monde où je me sens tellement étranger.

— Calme-toi, Louis ; pour moi aussi tout sera fini s'il lui est arrivé malheur. Mais j'ai tout de même bon espoir. En tout cas ne t'inquiète pas pour demain ; je crois que la commission d'experts en sera pour ses frais.

— Cela m'indiffère. Et d'ailleurs je ne comprends rien à cette histoire de Wilf Storkin.

— Écoute, Louis, il faut être un peu patient ; je t'expliquerai les choses en détail dès que tout cela sera réglé. Pour le moment tu dois tenir le coup. D'ailleurs tu resteras avec moi ; nous ne nous quittons plus jusqu'à demain soir. »

J'accompagnais donc Horôn de Yorg jusqu'à sa suite du puits d'Eliobelk. Il convoqua son secrétaire Ulvîn Khobral, qui ne tarda pas à se présenter.

« Ulvîn, je pense que tu es au courant des suspicions de la commission d'expertise : Arnath Beix pense que Louis est en fait un cer-

tain Wilf Storkin, ayant vécu au XVII^e siècle de notre ère sur Titan et sur Iarou. Mais je n'aurai pas de mal à réfuter leurs accusations. J'ai amené sur Antillia le container où se trouve le véritable corps congelé de Wilf. Je souhaiterais que tu ailles le récupérer immédiatement à la consigne terminale d'Orawak ; voici le code d'accès ; il s'agit du corps portant le numéro 6226 BZB... ne te trompe pas. Tu le feras poser dans la consigne frigorifique de l'hôtel et je te charge d'en verrouiller l'accès. Nous nous verrons demain matin, avant de nous rendre à la cession spéciale du Congrès. »

Pendant que le professeur de Yorg parlait, Ulvîn semblait interloqué. Il acquiesça cependant sans demander aucune précision, et s'éclipsa sur le champ.

Horôn tournait en rond dans la belle salle de son appartement. Les derniers rayons du soleil déposaient de petites perles dorées sur les feuillages retombant par-dessus la margelle du puits. Voir ces gouttelettes de lumière chaude et apercevoir le ciel me rassurait, inexplicablement.

« Écoute, Louis, tu dormiras ici cette nuit. Nous allons commander le dîner, et je vais appeler le Centre de Police pour savoir s'ils ont une piste au sujet d'Eornie. »

Il commanda depuis un petit tableau incrusté sur le bord de la table. Il sortit le télétransmetteur de sa poche, et récita le numéro de code d'accès du commissaire principal. Un visage féminin apparut sur le disque irisé.

« Chère Commissaire, je vous prie de pardonner mon insistance depuis deux jours... Mais comprenez à quel point je suis inquiet pour Mademoiselle de Phox. Vos agents ont-ils trouvé une piste ?

— Professeur, croyez bien que nous faisons tout ce qu'il est possible de faire. Il semble que l'enlèvement ait été perpétré par des membres d'une communauté marginale de Terriens, établie à une centaine de kilomètres au sud de Djanaâ, la ville-montagne en ruine que vous visitiez avec Mlle de Phox. Nos agents ont retrouvé non loin de la cheminée d'effondrement où vous vous trouviez des traces de chenillettes telles qu'en utilisent les marginaux. Le

problème est que nos relations avec ces communautés ne sont pas faciles ; le moindre incident peut porter à conséquences et entraîner une cascade de violences terroristes. Ce qu'il nous faudrait connaître, c'est le mobile du rapt. À mon avis, il peut être de trois types : soit un enlèvement en vue d'une rançon, et alors nous ne devrions pas tarder à avoir des nouvelles des ravisseurs ; soit un kidnapping commandité, auquel cas il nous faudrait découvrir le commanditaire ; soit un acte ayant pour mobile la seule convoitise sexuelle ; mais alors, les marginaux ne pouvant voir en détail Mlle de Phox depuis le haut de la cheminée, il faudrait qu'ils l'aient vue ailleurs auparavant... peut-être à votre insu, lorsque vous vous promeniez dans les galeries de Djanaâ. Voilà tout ce que nous avons pour le moment. »

Cette dernière hypothèse me fit frissonner ; je ressentais une douleur intolérable à l'idée qu'Eornie eût pu être violée, et peut-être tuée l'instant d'après.

« Je vous remercie, Commissaire, et j'espère que nous serons bientôt suffisamment informés pour pouvoir agir ; je vous rappellerai demain soir... si vous avez d'ici là quoi que ce soit de nouveau, n'hésitez pas à me prévenir. »

Les dîners étaient arrivés et nous nous attablâmes. Je n'avais pas faim, et le professeur de Yorg semblait se forcer à manger.

« Vous savez, Professeur, je suis un Terrien et il me serait sans doute plus facile qu'aux Antilliens de m'infiltrer dans la communauté marginale...

— Cher Louis, n'oublie pas que tu dois encore être présent à la cession spéciale du Congrès de demain ; et n'oublie pas non plus que beaucoup de gens aimeraient te voir disparaître à jamais, et que tu risques ta vie à chaque instant si tu n'as plus de protection.

— Je serai peut-être davantage en sécurité si je me fonde dans une communauté terrienne que si je reste visible parmi vous. Vous pourrez toujours dire que vous m'avez réexpédié sur Iarou.

— Je sais à quel point le sort d'Eornie te préoccupe, et je ne suis pas loin de partager les mêmes sentiments que toi. Cependant, si je te

perds en plus d'Eornie, j'aurais tout perdu... et je ne m'en relèverai pas. Écoute, accorde-moi la journée de demain, et si d'ici là la police n'a rien trouvé de plus... et si tu n'as pas changé d'avis...

— Merci, Professeur. »

Après que le Président Kardhîn Horm eût ouvert la séance extraordinaire du Congrès, il donna tout de suite la parole à Arnath Beix, chargé de présenter les conclusions de l'expertise menée sur Louis.

« Cher Président, chers Hauts Consuls, chers Savantissimes et Professeurs, chère assistance, malgré les dénégations du Professeur de Yorg, et malgré une certaine relativité des preuves que notre commission a pu réunir, il nous semble évident qu'une supercherie se cache derrière le soi-disant Monsieur Louis, qui vous a été présenté lors de la dernière session comme un terrien contemporain des premières années de notre ère. Nous avons retrouvé dans le fichier génétique central des planètes, la trace d'un certain Wilf Storkin, né sur Titan en 1634, dont le code est le même que celui de Louis ; il est vrai cependant que quelques-unes des données anthropométriques ne correspondent pas, mais cela pourrait évidemment résulter d'opérations menées a posteriori sur le corps de Storkin. La commission a donc de bonnes raisons de penser que Louis est en réalité Storkin, et les examens psychologiques et onirologiques que nous avons pratiqués sur lui montrent que la mémoire réelle de sa vie sur Titan et sur Iarou est totalement effacée, ce qui, je présume, n'étonnera pas le Savantissime Erdôvar. »

Une rumeur commençait à s'élever dans la salle du congrès, mais Beix continua :

« Quant à la mémoire attribuée au terrien Louis, elle reste fragmentaire, bien que globalement cohérente. Notre hypothèse est qu'il s'agit d'une mémoire re-élaborée synthétiquement à par-

tir des nombreux documents disponibles sur l'époque de Neil Armstrong, et réimplantée artificiellement dans le cerveau de Wilf Storkin. Nous accusons donc le Professeur de Yorg et son équipe de manquement aux règles de la science et de contrefaçon volontaire.

— Je suis maintenant disposé à répondre aux questions des membres du Congrès, qui prendront envers le C.I.R.I. les mesures qu'ils jugeront nécessaires.

— Je demande la parole ! vociféra Horôn de Yorg.

— Dehors ! Imposteur !.... criaient Erdôvar et le petit groupe qui l'entourait.

— Professeur de Yorg, vous avez la parole pour votre défense, trancha Kardhîn Horm.

— Tout d'abord, je crois que si l'expert Arnath Beix est persuadé de ma culpabilité, c'est parce que quelqu'un de bien informé – mais in suffisamment – sur mes travaux, a cherché à l'en persuader en le mettant sur la piste de Wilf Storkin. Mais malheureusement pour ceux qui veulent ma perte, j'ai amené ici la preuve formelle que Louis n'est pas Wilf Storkin... il s'agit du corps congelé de Wilf... »

À cet instant Ulvîn Khobral fit apporter le container ; Horôn n'eut pas grand peine à voir qu'Ulvîn avait superposé assez grossièrement sur le code du container qu'il était allé chercher le code 6226 BZB qu'il lui avait donné la veille, et cela suffit évidemment à confirmer ses soupçons vis-à-vis de son secrétaire.

« Au fait, reprit Horôn de Yorg, voici l'homme qui a cherché à me discréditer auprès d'Arnath Beix... mon propre secrétaire. Il croit d'ailleurs encore me perdre en apportant un mauvais container ; mais il n'a fait que se démasquer, j'avais pris mes précautions. » Il fit un signe à deux de ses assistants qui apportèrent le container dans lequel était conservé le corps de Storkin.

« Je prie deux membres de la commission de passer à l'analyse multispectrale le corps congelé enfermé dans ce container, et de

comparer avec ce qu'ils savent de Wilf Storkin. Je pense qu'ils n'en ont pas pour très longtemps. D'ici là je vais exposer aux autres membres de cette honorable assemblée en quoi le corps de Wilf m'a en effet été utile :

– Il se trouve que le corps de Louis était en piteux état lorsque nous l'avons retrouvé voilà douze ans, pris dans les glaces arctiques d'Antillia. Avant de tenter toute procédure pour réactiver sa mémoire, il fallait bien entendu réparer ce corps ; nous aurions pu procéder par modélisation ontogénique à partir du code génétique, mais il nous a semblé plus intéressant d'intégrer davantage de complexité en se servant d'un modèle adulte réel, si toutefois nous pouvions trouver un individu ayant un patrimoine génétique semblable. Nous avons eu la chance inouïe de découvrir Wilf Storkin sur le fichier central des planètes. Nous nous sommes donc appuyés globalement sur la structure de Wilf pour *réparer* Louis ; d'où la méprise de la commission d'expertise. Le procédé par lequel nous avons pu réactiver la mémoire de Louis sera publié – dans son principe – sur tous les réseaux spécialisés d'ici quelques mois. Quant à la prétendue injection d'une mémoire artificielle, sachez que si nous avions tenté ce genre de supercherie, nous n'aurions pas laissé ces lacunes, qui malheureusement obèrent encore les souvenirs de Monsieur Louis. Je crois aussi que la personnalité d'un esprit recomposé synthétiquement n'aurait pas cette cohérence profonde qu'a d'ailleurs relevée la commission. Je tiens enfin à informer l'assemblée que ma plus proche collaboratrice, Mlle de Phox a été enlevée il y a trois jours et que... »

À ce moment les deux membres de la commission chargés de spectrographier le corps de Storkin revinrent dans la salle, et Kardhîn Horm interrompit Horôn pour leur donner la parole.

« Monsieur le Président, nous sommes formels : le corps conservé dans ce container est bien celui de Wilf Storkin... »

Arnath Beix semblait déconcerté. Il cherchait des yeux Kho-bral, mais celui-ci s'était éclipsé. Erdôvar avait l'air très contrarié et échangeait quelques mots avec ses voisins ; il était de plus en

plus clair qu'il venait de perdre une manche. Horôn reprit la parole :

« Je pense qu'il est maintenant démontré que le travail de mon équipe est irrécusable sur le plan scientifique, et que l'on a tout simplement cherché à me nuire... j'ose espérer qu'il n'y a pas de rapport entre l'enlèvement d'Eornie de Phox et les agissements de ceux qui ont manigancé ma disqualification scientifique. Qu'ils sachent en tout cas que je suis prêt à abandonner la direction du C.I.R.I. en échange du retour d'Eornie... » Erdôvar l'interrompt :

« Attention aux accusations que vous portez, Professeur ! On peut aussi vous poursuivre en diffamation... »

— Alors qu'Arnath Beix dise devant le Congrès la vérité sur les informations destinées à me perdre qui lui ont été fournies ! »

Tous les yeux s'étaient tournés vers le rapporteur de la commission d'expertise. Il y eut un long moment de silence avant que Beix se mette à parler :

« J'ai en effet été contacté par U. Khobral, qui m'a dit connaître la vérité sur Louis et qui m'a proposé de me fournir la preuve qu'il s'agissait d'une supercherie... c'est lui qui m'a donné la piste de Wilf Storkin... je pensais qu'il était sincère et agissait dans l'intérêt de la science. »

Le Congrès lança un mandat d'arrêt contre U. Khobral. Il conclut à propos de Louis qu'il n'y avait pas eu supercherie, et que cette dernière expérience du C.I.R.I. semblait convaincante, sous réserve que les publications détaillées que devait donner ultérieurement le Professeur de Yorg trouvent crédit auprès de la communauté scientifique. Il s'ensuivit non seulement un renouvellement des crédits, mais aussi une subvention spéciale permettant de refaire rapidement l'expérience avec un autre corps, en y associant d'autres équipes de recherche.

Nous étions de retour à l'hôtel du puits d'Eliobelk. L'équipe était partagée entre la joie d'avoir gagné devant le Congrès, et l'affliction d'avoir perdu Eornie. La police en effet n'avancait pas dans l'enquête sur son enlèvement. Je remis ma proposition sur le tapis et rappelai à Horôn qu'il m'avait donné son assentiment.

« Mon pauvre Louis, dit avec tristesse Olvidar Kaïdérâne, je comprends votre désir de tout faire pour sauver notre chère Eornie... mais je crains que vous ne vous rendiez pas bien compte des difficultés. Ce n'est pas parce que vous êtes un terrien que vous serez bien accueilli par les marginaux de Ouardâ. Les communautés de ce secteur se battent souvent entre elles, et n'ont pas l'habitude d'accepter les étrangers... et en plus, vous ne parlez même pas leur langue. »

Son grand(e) ami(e) Pandior Lexhaddar intervint :

« Tu es trop pessimiste, Olvidar ; Louis peut avoir ses chances, si de notre côté nous l'aidons. Je pense pour ma part pouvoir lui apprendre en une dizaine de jours la langue des Ouardâïtes... et je crois que ton ami Xen de Rô, qui est archéologue, connaît bien tout ce secteur et pourrait utilement conseiller Louis ; appelle-le donc. »

Ainsi les dix jours qui suivirent furent consacrés à mettre au point un plan qui me permette de m'infiltrer parmi les habitants de Ouardâ. J'appris facilement la langue Ouardâïte, qui était un sabir fait d'anglais et de français, avec beaucoup de mots arabes. Il faut dire que nous nous trouvions dans l'ancien Maghreb : la chaîne montagneuse d'Orawak correspondait au Grand Atlas Marocain, et Ouardâ se trouvait dans l'ancien sud-est algérien, à peu près à l'emplacement de Biskra. C'est une région que j'avais visitée dans ma vie antérieure – j'étais resté deux ans à Constantine –, et, toujours avide de souvenirs, j'avais hâte de redécouvrir ces paysages dont les contours étaient maintenant si flous dans ma mémoire.

Xen de Rô accepta de nous aider. Il connaissait personnellement quelques Ouardâïtes, qu'il payait grassement pour l'aider à

retrouver les ruines d'anciens établissements terriens (il avait ainsi découvert voilà douze ans la ville-montagne de Djanaâ, celle même où Eornie s'était faite enlever). Il fut décidé que Xen me présenterait à ses guides Ouardâites comme un marginal terrien de la région, étudiant en archéologie à Orawak (bien que la chose soit rare, il arrivait que de jeunes marginaux s'inscrivent dans les universités antilliennes – il n'y avait aucun interdit à ce sujet).



L'entrée de Ouardâ, gardée par une sphinge.

Il n'était pas facile pour un Antillien de pénétrer dans les cités marginales. Ainsi il fallait un laissez-passer pour entrer à Ouardâ. La ville avait seulement quatre voies d'accès, bien gardées, le reste de l'espace terrestre et aérien périphérique étant en permanence surveillé et protégé par de petits missiles télécommandés, tirés sans sommation en cas de tentative d'incursion illégale. Xen, qui travaillait dans ce secteur depuis longtemps, possédait un laissez-passer.

Nous arrivâmes à Ouardâ en fin de journée. Après avoir abandonné le téléphone et nos bagages dans un enclos extérieur surveillé prévu à cet effet, nous nous dirigeâmes à pied vers l'entrée ouest gardée symboliquement par une sphinge de pierre. De là nous surplombions la ville : son paysage aride, terminé dans le lointain par les contreforts de l'ancien Aurès, était grandiose. J'étais ému de reconnaître, parmi les constructions dont était composée la cité, des styles architecturaux qui m'étaient familiers, mais en même temps profondément étonné par leurs superpositions hasardeuses, et par l'état à demi ruiné de beaucoup d'entre elles. Des failles rocheuses dépourvues de toute végétation entrecoupaient les quartiers comme de grandes blessures anciennes, et les restes d'un colossal aqueduc formaient au nord une sorte de rempart, qui allait se perdre dans le lointain, au pied des montagnes.

Xen présenta son laissez-passer, donna les coordonnées de ses hôtes possibles à Ouardâ, et expliqua que j'étais l'un de ses assistants à l'université, particulièrement intéressé à fouiller cette région, dont j'étais en principe originaire. Mon badge électronique indiquait bien sûr une fausse identité : je répondais maintenant au nom de Mouled Ahlek, habitant la communauté de Merkesch. J'obtins au bout d'une heure mon laissez-passer, pour une période de trois mois. Amir Naïl, une des connaissances de Xen, vint nous prendre au poste de garde, et fit chercher nos bagages.

La maison d'Amir, à demi construite et à demi creusée dans la roche, avait une ambiance très chaleureuse. Sols et murs étaient recouverts de tapis de laine et de tentures de soie, très colorés et

très harmonieux, composés pour la plupart d'entrelacs intégrant de petits paysages stylisés, dans les volutes compliquées de formes géométriques fractales. De grands vitraux éclairaient les pièces sur rue, tandis que celles qui plongeaient dans l'épaisseur de la roche recevaient leur lumière de modestes fenêtres ovales, ouvrant sur de petites cavités, où des projecteurs à lumière variable étaient dissimulés. Outre quelques tables basses, coffres, et étagères, le mobilier était constitué par une impressionnante quantité d'instruments de musique, asservis à un système de jeu automatique. Ainsi une sorte d'orchestre fantôme jouait les mélodies commandées par le maître ou la maîtresse de maison, qui pouvaient eux-mêmes parfaire le concert en chantant ou jouant directement de l'un des instruments. De toute évidence, la musique occupait une place essentielle dans la vie de cette communauté.

Au cours du dîner, Xen expliqua que je devais effectuer quelques relevés dans la ville-montagne de Djanaâ. Comme lui-même était obligé de retourner rapidement pour d'autres affaires à Orawak, il proposait à Amir de me guider, contre rétribution financière. D'emblée Amir accepta, sans aucune difficulté. L'accord sur le montant de la rémunération fut par contre plus délicat, et demanda de longues discussions. Je ne pus alors m'empêcher de penser que le marchandage était en ces lieux une coutume ancrée si profondément qu'elle avait su résister aux immenses bouleversements survenus pendant deux millénaires.

Le lendemain, nous nous réveillâmes à l'aube. Xen prit congé de notre hôte et me souhaita bonne chance. Il repartit vers son téléphone, non sans m'avoir exhorté à la prudence, et demandé de le prévenir à la moindre alerte. Je restai seul avec ce petit homme un peu rond, aux yeux étonnamment clairs pour son teint basané, et dont je ne savais rien du tout. Je n'osais d'ailleurs pas lui poser de questions sur lui-même, de peur de paraître mal poli, ou que ma méconnaissance des coutumes locales éveille quelques soupçons sur mon identité. Amir dut se rendre compte que j'étais mal à l'aise. Il chercha donc à briser la glace en me parlant de

Xen, de l'estime et de l'amitié qu'il avait pour lui, bien qu'il soit un Antillien ; il me demanda comment je supportais ma vie parmi les Antilliens.

« Vous savez, lui dis-je, je crois que je commence à m'habituer à leur monde étrange. Il y a parmi eux beaucoup de gens qui comme Xen, gagnent à être connus... mais le fait est que beaucoup ont un pressentiment défavorable vis-à-vis de nous...

— Comme nous l'avons vis-à-vis d'eux, il faut bien l'avouer ! »

Je souris et lui dis que si globalement il était difficile d'oublier l'Histoire, qui était responsable de nos rapports souvent tendus avec la civilisation antillienne, il n'en était pas moins indispensable d'apprendre à mieux se connaître et à s'apprécier dans nos rapports individuels. Il acquiesça et me demanda comment je trouvais Ouardâ.

« Ça à l'air d'une jolie ville, dis-je sans trop me mouiller, mais je ne l'ai que très peu vue.

— Et bien je te propose que nous allions faire un tour en ville ce matin ; et dans la soirée, nous préparerons l'expédition de demain vers Djanaâ. »

A cette heure de la journée, les rues de Ouardâ étaient très animées. Amir me conduisit, à travers avenues majestueuses, rues tortueuses et galeries souterraines, vers un endroit qu'il affectionnait particulièrement : il s'agissait d'une petite place triangulaire, au croisement de deux ruelles, entourée de hautes demeures. Je reconnus au bout de la perspective de la rue la plus large, un morceau de l'aqueduc géant. L'activité qui se déroulait sur cette place était particulièrement étrange : tout le centre était occupé par de petits amoncellements d'instruments de musique devant lesquels s'arrêtaient les badauds, cependant que quelques individus, tenant un instrument à la main, tournaient rapidement autour de la place en criant un prix, qui pouvait monter rapidement.

« C'est l'encan des musiciens, me dit Amir, une sorte de marché aux enchères... on y trouve parfois des instruments très rares, datant de l'Antiquité. J'adore venir ici, même si je ne peux pas toujours acheter quelque chose. »

Nous nous assîmes sur l'un des bancs en pierres adossés aux façades, tout occupés au spectacle de ces marchands qui tournaient en présentant qui une cithare, qui un tambour ou quelque instrument bizarre inconnu de moi. Amir Naïl ne put s'empêcher d'arrêter un marchand dans sa ronde, pour voir de plus près une curieuse flûte en cuivre, dont l'aspect ondulé évoquait un serpent. Il fit monter l'enchère jusqu'au troisième tour du marchand, puis il laissa tomber. Il quitta à contrecœur ce lieu magique, et m'emmena vers un jardin clos, ombragé de figuiers géants, de mandariniers, et de quelques palmiers dattiers. Des massifs de lauriers roses et blancs couraient tout autour des murs de clôture, et le centre était occupé par un long bassin rectangulaire, que terminaient aux extrémités des kiosques dorés. Près de l'une de ces extrémités, la paroi rocheuse de l'enceinte était percée d'arcades qui abritaient un restaurant. Nous prîmes le repas dans ce décor idyllique, où le chant des oiseaux et les bruissements de l'eau accompagnaient discrètement une petite musique, qui venait je ne sais d'où. Amir me raconta qu'il ne faisait le guide qu'occasionnellement, son activité principale consistant dans un certain négoce d'objets d'art, sur lequel il resta très flou. Je crus comprendre à demi-mot qu'il vendait les objets archéologiques trouvés sur les sites dont il semblait connaître un grand nombre – il restait très évasif parce que cette activité était illicite aux yeux des Antilliens.

Les véhicules lourds ne circulaient pas dans les rues d'Ouardâ, et il nous fallut utiliser les services de cinq porteurs pour convoyer notre équipement jusqu'à la chenillette convertible d'Amir, garée dans l'une des mille grottes ouvrant au fond de l'étroit ravin qui entourait la ville. Nous emportions des vivres, quelques vêtements, une tente avec ses accessoires de bivouac, du matériel d'escalade,

des combinaisons avec projecteurs digitaux et casques lumineux, les instruments de relevé, dont Xen m'avait très sommairement expliqué le maniement, quelques armes – Amir y tenait absolument –, et une grosse cantine censée contenir les « outils » dont mon compagnon avait besoin. Sur une trentaine de kilomètres après la sortie d'Ouardâ, les pistes étaient à peu près correctes, et les quatre roues abaissées de la chenillette nous permettaient d'avancer à bonne allure. Mais dès que nous arrivâmes sur les contreforts montagneux, toute trace de chemin disparut. Les roues furent relevées, et Amin conduisit la chenillette sans hésitation apparente, se frayant habilement un passage parmi les maigres bosquets et les éboulis, montant toujours plus haut. Il semblait parfois foncer stupidement contre un escarpement, mais je découvrais au dernier moment qu'il existait une rampe aménagée. Il fallait parfaitement connaître le terrain pour entreprendre ce genre d'expédition.

« Ce serait beaucoup plus simple en télémobile, hasardai-je.

— Que veux-tu, Mouled, il faut respecter les traditions religieuses... je sais pertinemment que certains d'entre nous passent outre... personnellement je préfère ne pas enfreindre les tabous.

— Vous avez sans doute raison, répondis-je, comprenant qu'il s'agissait d'un point sensible qui pouvait me mettre en porte-à-faux.

— Nous arriverons au puits sud de Djanaâ demain en milieu de journée, mais à condition de continuer à avancer un peu ce soir après la tombée de la nuit. Je connais un endroit idéal pour bivouaquer. »

Les couches sédimentaires redressées qui composaient les flancs rocheux s'assombrirent peu à peu, pour ne plus former qu'une grande masse noire dont le profil aiguisé se découpait avec précision sur le ciel délavé. Je m'attendais à ce qu'Amir allume les phares, mais il s'en abstint et préféra chausser ses lunettes à infrarouge. Il ne voulait sans doute pas trop attirer l'attention. Je n'avais pas personnellement de lunettes à infrarouge, et la der-

nière partie du trajet, sous une nuit sans lune, me fut ce soir-là particulièrement pénible. Nous nous arrê tâmes enfin, après trois heures qui me parurent une éternité. Amir coupa le moteur. Je ne voyais toujours rien, mais le lieu était très sonore ; des milliers de grenouilles coassaient à tue-tête. Et lorsque par instants elles toléraient un silence, on entendait très nettement le ruissellement de l'eau sur les galets, et le souffle léger du vent dans les feuilles des palmiers, amplifiés par l'écho. Il fut soudain pour moi évident que je connaissais ce lieu : dans les années 1970, du temps de ma précédente existence, j'avais passé quelques jours à Baniane, dans un petit hôtel isolé dont je reconnaissais la sonorité, qui n'avait pas changé depuis deux millénaires.



l'Encan des musiciens.

« Dans la haute Antiquité, dis-je à mon guide qui s’empressait déjà d’installer le bivouac, ce cours d’eau s’appelait l’oued El-Abiod.

— Bravo pour ta culture et ton sens de l’orientation. Nous sommes effectivement au bord de la rivière Abad, appelée oued El-Abiod par les anciens musulmans. »

Amir avait terminé de monter la tente.

« Ne pourrait-on éclairer un peu, je n’ai pas de lunettes à infra-rouge, et je n’aime pas cette impression d’être aveugle.

— Regarde les étoiles du ciel et écoute les grenouilles. Cela vaut mille fois tous les spectacles du monde ! Nous n’allumerons qu’une fois dans la tente... il peut être dangereux de trop se faire remarquer.

— Qui craignez-vous donc ? Tout est désert ici.

— Nous sommes dans une zone sauvage, et beaucoup de ceux qui s’y aventurent ne reviennent jamais, alors je préfère être prudent. »

Apparemment Amir Naïl me cachait quelque chose : soit qu’il ne voulut pas m’inquiéter, soit qu’il se méfiait encore de moi, et préférait que j’ignore les occupants secrets qui pouvaient nous guetter dans ces montagnes désertes.

Une fois sous la toile opaque, Amir alluma, et je pus constater que l’armature de la tente était composée d’un maillage métallique serré qui formait une sorte de blindage de sécurité.

« Hum... il me semble que nous sommes sous une véritable carapace protectrice.

— Je ne sais pas comment sont les environs de Merkesch, mais ici les fauves sont nombreux. On doit même à ces Sélénites irresponsables la réintroduction dans cette région d’animaux disparus de la surface terrestre depuis des dizaines de milliers d’années, et parfois beaucoup plus ; et ils ne sont pas forcément sympathiques... » Comme pour confirmer ses dires, nous entendîmes un rugissement rauque dont la sauvagerie me fit tressaillir.

« Allez, mangeons ; et décontracte-toi... tu n'as rien à craindre tant que tu restes avec moi.

— Je dois sortir pour un besoin naturel, comment vais-je faire ? »

Il s'esclaffa de me voir si déconcerté, ce qui me vexa profondément. « Après tout je peux me débrouiller seul avec mes projecteurs digitaux et mon arme laser... à tout à l'heure, je sors.

— Je plaisantais ; ne le prends pas mal, Mouled ! Et mets mes lunettes infrarouges, je préfère que tu n'allumes aucune lumière à l'extérieur... et surtout ne va pas trop loin. »

J'eus une nuit un peu agitée, à l'affût de tous les bruits extérieurs. La toile de tente ne laissant passer aucune lumière, je regardais régulièrement ma montre pour ne pas manquer le lever du jour ; Amir dormait à poings fermés. Vers six heures du matin, je sortis avec mille précautions pour ne pas réveiller mon guide. L'aube était superbe, et j'eus un choc en retrouvant la sérénité de ce paysage, côtoyé deux mille deux cent cinquante ans auparavant. La seule différence tenait à la disparition de toute trace d'exploitation humaine dans la petite vallée : plus de *séguias* pour canaliser l'eau vers les petites parcelles cultivées à l'ombre des dattiers, plus de vergers, plus de chemins... seuls les palmiers et les massifs de lauriers roses occupaient encore les berges de la rivière Abad. Un vol de ptérodactyles venant des gorges en amont me rappela les images d'Antillia qu'Olvidar Kaïdérhane m'avait montrées sur Iarou.

« Ces monstres volants sont de véritables saloperies ! dit Amir qui m'avait rejoint. Ils s'attaquent à n'importe quoi et se dévorent entre eux... s'ils approchent, il ne faut pas attendre : il faut les descendre avant qu'ils ne te bouffent. »

Nous levâmes le camp et la chenillette quitta la rivière Abad pour grimper en direction de la chaîne montagneuse qui se trouvait à l'Est. Vers onze heures, nous franchîmes le col qui commandait l'autre versant, recouvert de forêts de cèdres.

« C'est sous cette forêt qu'est creusée Djanaâ ; dans une heure, nous serons au puits sud. »

Effectivement, après une heure de slalom entre les arbres, la chenillette stoppa à côté d'une sorte de gouffre protégé par une falaise. Nous déchargeâmes les affaires indispensables aux fouilles et les provisions, et Amir alla garer la chenillette un peu plus loin, sous un surplomb rocheux. Il prit soin de la camoufler avec des branchages.

« Toujours votre sacrée prudence ! lui dis-je.

— Tu sais, il y a souvent des rôdeurs dans les villes en ruine ; ils sont à la recherche de je ne sais quels trésors.

— Ecoutez, Amir, j'ai confiance en vous et j'ai l'impression que de votre côté, vous me cachez quelque chose... Qui habite dans ces montagnes ? Avant de partir, j'ai entendu dire à Orawak qu'une Antillienne s'est faite enlever en plein jour... à Djanaâ justement... ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant... Qui sont ces bandits dont apparemment vous avez peur vous aussi ?

— Il n'y a pas de bandits ! Simplement il y a des chasses gardées où l'on n'aime pas beaucoup les curieux.

— Et nous sommes ici sur une chasse gardée ! ?

— Toutes les ruines antiques sont des chasses gardées... tant que les Antilliens n'ont pas mis le grappin dessus.

— Nous risquons donc bel et bien de nous faire agresser !

— Mais non ; si par hasard nous sommes repérés, n'oublie pas que je suis connu ici ; il n'y a pas de problèmes. Tout est une question de politesse... et d'argent, bien entendu.

— En fait, vous préférez que nous ne soyons pas repérés pour éviter d'avoir à payer une taxe, c'est ça ?

— Tu vois, quand tu veux, tu es très perspicace.

— Et qui sont ces gens qui s'arrogent le droit de prélever une taxe non officielle ou d'enlever les gens, si ce ne sont pas des bandits.

— Tu vois les choses avec ton regard sans nuance d'étudiant perversi par le système antillien. Ce n'est pas parce qu'on se situe

en dehors des cadres officiels qu'on est forcément un bandit !... Mais tu me fais crier et on risque de se faire bêtement repérer. Alors maintenant on la ferme et on s'apprête gentiment à descendre dans les entrailles de Djanaâ. »

Je compris que si je voulais avoir une chance de retrouver Eornie, il fallait m'arranger pour que nous soyons repérés par ceux qui contrôlaient ce lieu. Ce ne serait pas facile, Amir semblant bien décidé à garder pour lui la somme qu'il devrait payer en cas de rencontre inopinée, somme qui pourtant – j'en avais la conviction – avait été incluse dans la rémunération fixée avec Xen. Je me creusais donc la tête pour trouver le moyen de nous faire repérer sans éveiller les soupçons d'Amir.

« Que dois-tu relever au juste ?

— Xen m'a donné une maquette virtuelle générale des parties explorées de Djanaâ ; il s'agit de celles qui ne se sont pas effondrées, ou ne sont pas rendues inaccessibles par des éboulis... rien que cela est immense : quinze kilomètres sur six environ, et sur cinq niveaux de profondeur. Je dois commencer à repérer sur cette maquette les éléments architecturaux les plus intéressants, et en donner un relevé précis avec séquences filmées, restitution virtuelle, et description archéologique... je pense qu'il me faudra une heure trente pour chaque édifice à répertorier...

— Alors disons que tu en feras en moyenne quatre par jour. Xen m'a payé pour douze jours ; si l'on retire l'aller-retour depuis Ouardâ, tu ne pourras rester plus de dix jours ; cela fait une quarantaine d'édifices... et si on en compte à peu près un tous les cinq cents mètres de galeries, il nous faudra visiter environ vingt kilomètres de galeries. Comment veux-tu que nous procédions ? »

J'allumai l'hologramme de mon générateur infographique et y fis apparaître le plan schématique tridimensionnel de Djanaâ. J'avais pris soin de mettre un repère à l'endroit où Eornie avait été kidnappée ; il s'agissait d'une galerie latérale du niveau - 4, près d'une jonction avec l'avenue principale.

« Je pense que le mieux est d'atteindre directement la galerie principale au niveau - 4, et de la remonter vers le nord... mais faut-il que nous revenions sur nos pas ? Ne serait-il pas possible que vous conduisiez la chenillette au troisième puits vers le nord ? cela faciliterait grandement mon travail...

— J'aimerais mieux que nous ne nous séparions pas ; je me sens responsable de toi, Mouled.

— Enfin, je ne risque rien : avec ce plan virtuel, impossible de me perdre... de plus je suis armé... et nous pouvons rester en permanence en contact vidéophonique. »

Amir Naïl semblait partagé : d'un côté il avait réellement peur qu'il m'arrive un accident si je restais seul, et de l'autre il n'aurait pas été mécontent de pouvoir « visiter » sans moi quelques-uns des édifices, et d'en rapporter discrètement de petits « souvenirs ».

« Écoute, voilà ce que nous allons faire : ce soir, je marche avec toi jusqu'à la galerie principale, tu commences tes relevés, et nous bivouaquons ensemble ; demain matin, tu continues seul, pendant que je reviens à la chenillette, et que je la conduis au troisième puits nord ; de là je redescends, et nous nous retrouvons dans... disons trois ou quatre jours à l'endroit de la grande galerie où tu seras arrivé. Il est bien évident que s'il y a quoique ce soit qui ne va pas, je peux t'avoir retrouvé dès après-demain. Mais surtout, ne fais pas d'imprudence. Je t'appellerai trois fois par jour. »

Ce plan me convenait ; il me laissait trois jours pour trouver le moyen d'être repéré sans qu'Amir ne le sache.

Depuis le puits sud, le chemin n'était pas facile pour rejoindre la galerie principale : l'escalier était impraticable et il fallut descendre la paroi en rappel, jusqu'au niveau - 2. De là, les passages normaux étant effondrés, nous dûmes louvoyer dans de minuscules boyaux. Heureusement, notre position s'affichait automatiquement sur la maquette virtuelle de mon générateur d'hologrammes. Au bout de quatre heures plutôt sportives, nous accédâmes enfin à une galerie latérale en état ; les façades, simplement trouées

d'ouvertures sommaires, indiquaient un quartier modeste. Au détour d'une chicane, un immense escalier voûté s'enfonçait dans les profondeurs de la montagne ; il y avait un palier d'accès au niveau de la galerie principale, mais le passage était barré par une lourde grille, dont l'écart entre les barreaux laissait à peine place au passage d'un bras.

« Vous n'aviez donc jamais accédé aux ruines par le puits sud ? Demandai-je à Amir.

— Si ; mais depuis il y a eu des effondrements ; c'était beaucoup plus facile avant. Mais ne t'inquiète pas pour la grille ; j'en fais mon affaire. »

Son arme laser eut tôt fait de couper deux barreaux, et nous fûmes enfin à pied d'œuvre.

« Je prépare le bivouac, dit Amir. Va commencer ton repérage. »

Je remontai la grande galerie vers le nord, observant attentivement chaque façade avec mes projecteurs digitaux ; mais au lieu de me préoccuper des styles architecturaux, je laissais mon esprit vagabonder, et j'imaginai Eornie et le professeur de Yorg arpentant ces étranges espaces silencieux, sans se douter du tragique événement qui les attendait. Je revins sur mes pas au bout d'une heure.

« Il n'y a rien d'intéressant sur ce tronçon, affirmai-je péremptoirement à Amir. Cela suffit pour ce soir.

— Alors dînons. J'ai installé les couchages dans cette charmante maison ; c'est un peu poussiéreux mais assez confortable. »

INTERMÈDE VI

NOTE SUR L'ART ET L'IMPERFECTION SELON LES MARGINAUX D'ANTILLIA

NOTE 11

Contre le préjugé, très répandu chez les Antilliens, selon lequel la finalité de l'art consiste en la recherche d'un idéal, toujours accompagnée d'un effort pour atteindre la perfection, les groupes marginaux que j'ai rencontrés sur Antillia prétendent qu'au contraire, c'est l'imperfection qui est le moteur principal de l'art.

Selon eux par exemple, lorsque l'on cherche à imiter la nature, il ne faut pas suivre les recommandations des écrivains de la haute Antiquité, qui voyaient ce recours à l'imitation comme un moyen d'accéder à la perfection des formes. Ils pensent au contraire que la nature ne présente pas souvent de formes parfaites ; pourquoi alors la haute antiquité terrestre a-t-elle eu cette idée bizarre de rechercher la perfection de l'art dans l'imitation de la nature ? Certains marginaux imaginent une réponse philosophique, prenant en compte l'ambivalence des concepts de nature et d'imitation. Mais la plupart pensent que pour expliquer cette correspondance paradoxale, que faisaient les anciens entre imitation de la nature et recherche de perfection, il faut tenir compte de ce qu'était la production artistique lorsque ces idées sont apparues dans l'antiquité de la Grèce Classique : même si les statues de cette haute époque représentent des corps idéalisés, leur réalisme est sans commune mesure avec les représentations stylisées des périodes précédentes. Ainsi l'assimilation de l'art à une imitation de la nature peut se comprendre très simplement, à cette époque, comme le constat d'une supériorité *de facto* de l'art réaliste sur l'art stylisé qui le précédait.

Sachant que le réalisme tient plus à la technique utilisée pour rendre la profondeur, la lumière, et le mouvement, qu'à la véracité des choses représentées, le premier art réaliste put, sans contradiction, être normatif plutôt que copiste. Il reposait sur l'application d'un canon, sur la mise en œuvre d'un certain nombre de modèles, plutôt que sur l'aspiration à représenter réellement une scène vécue ou un personnage véridique, forcément imparfaits.

Les marginaux pensent que tout a commencé véritablement à changer cinq cents ans avant l'aire antillienne, parce que certains artistes (ceux de notre Renaissance) se sont vite pris au jeu du réalisme. À force d'observer minutieusement la réalité pour perfectionner la technique de représentation réaliste, ils en sont évidemment venus à s'intéresser à l'imperfection des formes naturelles elles-mêmes. Il est alors apparu que l'imperfection est en vérité un gage de réalisme : une forme trop parfaite n'est plus crédible lorsque l'œil s'est suffisamment exercé à scruter les détails du monde matériel. Et miraculeusement, le réel, avec ses minuscules imperfections, lorsqu'il est représenté d'une façon scrupuleuse, produit une sorte de fascination sur le spectateur. Un plaisir nouveau a fini par naître de cette fi délité outrancière, et ce plaisir était tel qu'il put, de plus en plus, servir de seul motif à l'art : natures mortes et paysages du troisième siècle avant Neil Armstrong sont là pour le prouver.

C'est pourquoi les marginaux pensent qu'à partir de ce moment, de modèle de perfection, la nature est devenue modèle d'imperfection. Mais quel était ce plaisir nouveau qu'apportait l'imperfection ? Quel ravissement trouvait-on à observer les détails bizarres de radis géant ou d'insectes répugnants, ou d'êtres anormaux ? C'est que la nature, qui était jusque-là peu ou prou découpée en deux domaines antithétiques – celui des choses belles, qui indiquent la manifestation de Dieu, et celui des choses laides et corrompues, ou revêtues d'une beauté mensongère, qui impliquent

le travail du démon – cette nature devint mystère et complexité, invitation ouverte à la recherche et à la découverte.

Pour les philosophes des groupes marginaux, la part incomprise engendre toujours le désir et ouvre l'imaginaire. La fantaisie et la variété considérable des formes naturelles doivent donc d'abord être fidèlement engrangées avant d'être décryptées : l'imperfection est un indice, elle devient même une garantie qu'un combat se livre, pathétique, entre les forces qui animent le vivant.

Les marginaux se défient aussi de la science des Antilliens, parce qu'elle cherche toujours plus ou moins la perfection : perfection du modèle théorique global, perfection de la maîtrise des technologies reposant sur l'application calculée de lois stables. Perfection des démonstrations et des énoncés de la physique ou des mathématiques. Mais la nature ne se laisse pas facilement mettre en équations, et lorsque les savants antilliens croient la tenir enfin dans une loi universelle ou une théorie unifiée, ils finissent toujours par s'apercevoir qu'elle reflue par les quelques failles qui subsistent, même dans leurs plus ambitieuses constructions théoriques. Une grande zone d'ombre, que l'on n'avait pas soupçonnée, continue de se mouvoir au-delà des limites de la compréhension.

La science antillienne a toujours un horizon, lié aux limites de ce qu'elle peut maîtriser. Mais la nature existe aussi derrière cet horizon, et c'est cela qui intéresse les marginaux. Si la perfection scientifique est une réalité, elle ne vaut qu'à l'intérieur de domaines limités, quand bien même ces domaines enfoncez leurs ramifications au-delà des étoiles les plus lointaines. Alors l'imperfection de la nature n'est-elle pas simplement le signe de sa non correspondance avec les parfaites catégories de la science antillienne ? Et la raison d'être de l'art n'est-elle pas justement ce décalage irréductible entre la science et le réel ? C'est ce que pensent les groupes marginaux, tous si préoccupés d'art. Pour eux, si la science apporte la maîtrise sur quelques secteurs du réel – largement surévalués dans la civilisation antillienne –, l'art devrait

s'occuper de gérer tout le reste, qui n'est pas maîtrisé, et représente pourtant la part la plus importante.

Ils pensent qu'il devrait y avoir, entre l'art et la technologie, le même rapport qu'entre la métaphysique (ou la philosophie) et la science : nous sommes confrontés, que nous le voulions ou non, à la totalité du monde, à la nature dans tous ses aspects ; et si la science antillienne aide parfois les marginaux à y voir clair dans leur représentation mentale de l'univers, ils restent persuadés qu'elle ne pourra jamais tout englober, et que le bricolage métaphysique ou philosophique devra toujours venir pallier les défaillances de la compréhension savante. De même, si la technologie antillienne leur est d'un grand secours pour gérer quelques aspects pragmatiques de leur quotidienneté, elle ne peut – loin s'en faut – satisfaire tous leurs besoins, répondre à tous leurs désirs, régler les rituels complexes de leurs rapports au réel. C'est d'ailleurs pourquoi ils n'y ont pas recours dans beaucoup de domaines (ils refusent par exemple d'utiliser le transport aérien).

Les marginaux croient donc que l'art est là pour gérer les choses qui ne sont pas totalement maîtrisées, pour prendre en charge ce qui déborde du champ de la technologie. Il est du domaine de l'imperfection, et par là de l'unique, du non reproductible. Tous les marginaux que j'ai rencontrés ont horreur de ce qui est reproduit de façon industrielle. En effet la reproductibilité à l'identique découle de la parfaite maîtrise d'une technologie. Les choses ainsi reproduites par l'industrie sont parfaitement conformes au prototype – au moins en théorie – mais de fait, elles sont froides et sans vie, ce sont comme les clones de véritables objets. Ces objets apportent sans doute une satisfaction pratique parce qu'ils sont fonctionnels, mais ils ne relèvent pas de l'art, et sont proscrits du décor des intérieurs d'habitations, si essentiel pour les marginaux. Les objets de l'art sont uniques en ce qu'ils gèrent des phénomènes qui débordent le simple usage pratique, et qu'ils les gèrent forcément de façon imparfaite, au coup par coup. Ils ne découlent pas

mécaniquement de l'application d'une théorie. C'est pourquoi ils sont vivants, d'une certaine façon.

Un véritable objet d'art, même s'il copie un modèle, ne le fait jamais à l'identique : deux violons du même luthier, bien que très ressemblants, ont chacun une sonorité particulière. Si une femme marginale fait plusieurs fois la même tapisserie, il y aura, comme dans le jeu des sept erreurs, de petites différences, de petites nuances, qui varieront toujours d'une version à la suivante.

Un vieil artiste de Ouardâ me disait, à propos des ces petites variations propres à l'art, que c'est un peu comme un paysage naturel que l'on contemple chaque matin en se levant : c'est toujours le même paysage, mais il est chaque fois légèrement différent. Un paysage immobile est en fait infiniment mobile dans ses détails, et c'est sans doute ce qui fait le plaisir de la contemplation. On ne peut retrouver ce plaisir devant une simple photo panoramique, parce qu'elle fixe l'être du paysage dans une forme parfaite, reproductible à l'identique. Par contre, une peinture de paysage peut réussir à procurer un plaisir de contemplation comparable : elle est une transposition artistique – donc bricolée plus ou moins adroitement, avec plus ou moins de talent ou de génie (c'est-à-dire justement qu'elle n'est pas un instantané) ; elle gère la mobilité des détails, elle s'évertue à *attraper* ce frissonnement des choses sous la lumière changeante et sous les souffles du vent.

CHAPITRE VII

RENCONTRES

Amir Naïl était retourné à la chenillette, me laissant seul dans ce grand labyrinthe feutré où ne pénétrait pas la lumière du jour. Il était neuf heures du matin et j'avais deux ou trois jours devant moi pour entrer en contact avec ces mystérieux personnages, qui s'arrogeaient un droit sur Djanaâ, et qui étaient peut-être les ravisseurs d'Eornie. Je ne pouvais rien faire depuis le fond de mon trou ; pour manifester ma présence, il fallait que je remonte à la surface. Et vu les difficultés que nous avons eu la veille pour pénétrer par le puits sud, je décidai de ressortir par le puits suivant, qui, d'après les plans virtuels, était situé sur la galerie principale, à cinq kilomètres de l'endroit où je me trouvais, en remontant la galerie vers le nord. Deux heures de marche suffisaient donc, même avec tout mon matériel. Mais chemin faisant, je m'avisais qu'il serait préférable de ne faire surface qu'en fin de journée ; je ne risquerais pas ainsi de croiser Amir dans sa chenillette. Je ralentis donc mon allure et me mis à scruter les édifices avec mes projecteurs digitaux, m'aventurant même dans quelques galeries latérales. Elles étaient souvent très étroites, comme de petites venelles, et se ramifiaient ; c'est pourquoi j'hésitais à m'y engager trop profondément – j'avais l'angoisse de me perdre malgré le plan virtuel de Xen ; toutes les voies n'y étaient certainement pas répertoriées. Plus je m'éloignais de la large galerie principale, plus chaque enjambée me coûtait, comme si l'espace devenait soudain trop dense pour avancer. J'allais revenir de l'un de ces écarts, lorsque j'entendis un bruit venant d'une petite ramification sur la gauche. Je n'étais pas très rassuré, et le sang se mit à battre si fort dans mes tempes que je me demandais un moment si ce n'était pas simplement les battements de mon cœur que j'avais entendu. Mais à nouveau un clapotement sourd me parvint, distinctement. Je sortis mon arme laser, éteignis mon casque afin de ne pas faire cible,

et bravais ma peur. Ce que je vis quelques mètres plus loin me glaça d'horreur : une chauve-souris se débattait dans une énorme toile, et une araignée grise plus grosse qu'un chat fondit sur elle, la paralysa, et l'enveloppa d'un suaire de fil gluant. J'étais moi-même paralysé. J'avais l'impression que des dizaines de monstres identiques grouillaient dans l'ombre autour de moi. Je tirai sur l'affreuse créature ; elle s'écroula sur le sol mais ces pattes continuaient à gesticuler. J'eus un frisson de terreur à l'idée que d'autres araignées géantes allaient certainement me tomber dessus, et je me mis à courir à toutes jambes, sans faire bien attention au chemin que je prenais. Au bout de dix minutes, les galeries étaient toujours aussi étroites et tortueuses. Je dus me rendre à l'évidence : j'étais perdu. La première chose que je fis fut de retirer vivement les bretelles de mon sac à dos pour vérifier qu'aucune de ces sales bestioles ne s'y était accrochée. Puis je repris souffle et consultai mon générateur infographique pour déterminer ma position. J'étais à trois cents mètres à l'est de la galerie principale, mais le plan virtuel n'indiquait aucune voie dans ce secteur. A peine quatre heures après avoir quitté Amir, je m'étais donc mis, par manque de sang-froid, dans une situation assez délicate, alors que je me devais pour Eornie d'être efficace. Je m'en voulais beaucoup, mais je ne savais pas comment me sortir de ce faux-pas. Le vidéotransmetteur bipa à mon poignet ; c'était Amir.

« Tout va comme tu veux, Mouled ? »

J'eus un moment d'hésitation.

« Tu as l'air paniqué, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Rien... j'ai rencontré de grosses araignées.

— Fais attention de ne pas te faire mordre, leur venin est mortel dans les trente secondes...

— Eh bien, on peut dire que vous faites tout pour me rassurer !

— En principe, elles ne s'attaquent pas aux hommes... Bon, à part ça, tout va bien ? Le travail avance ?

— Oui... ça va ; et vous ?

— Je serai au troisième puits dans deux ou trois heures ; tout est calme, à l'extérieur.

— Bon... à ce soir, alors.

- Tu es sûr que tout va bien ?
- Pas de problème... allez, à plus tard. »

L'image d'Amir Naïl s'effaça de l'écran. J'hésitai à le rappeler pour lui dire que j'étais perdu. Mais il ne fallait pas compromettre mon plan. Je repris donc ma marche incertaine dans ce dédale oppressant, en m'aidant du plan virtuel sur lequel s'inscrivait maintenant mon trajet en continu. Je zigzaguais ainsi d'un couloir à l'autre pendant plusieurs heures, craignant à chaque instant de me retrouver nez à nez avec je ne sais quelle créature infernale. Finalement je découvris une galerie plus large et plus droite que les autres, et où subsistaient quelques ruines d'un trottoir roulant. Elle était fortement en pente, et semblait monter exactement en direction du second puits. Je poussai un ouf de soulagement.

Que s'est-il passé ensuite ? Comment me suis-je réveillé dans une chambre dont l'unique fenêtre était munie de barreaux ? Et bien sûr je n'avais plus d'arme, plus de vidéotransmetteur, plus de générateur infographique, plus de sac à dos... mon premier réflexe fut d'aller jeter un coup d'œil à la fenêtre. Je n'eus aucune peine à reconnaître, dans la lumière du soir qui projetait sur le sol calciné de longues ombres noires, la silhouette à la fois élégante et massive d'un grand aqueduc ruiné : j'étais de retour à Ouardâ. La porte de ma cellule était fermée, et je me mis à taper dessus, d'abord doucement, puis violemment. Un homme masqué, arme au point, vint ouvrir.

« Restez ici, vous êtes prisonnier, dit l'homme d'un ton agressif.

- Je m'en étais aperçu, merci... et de qui suis-je prisonnier ?
- Qui es-tu d'abord toi ? !! Ton identité est fausse, nous avons vérifié.
- Pourquoi m'avez-vous emprisonné ?
- Pour pillage dans la cité antique de Djanaâ.
- C'est faux ! Je n'ai rien volé.
- Tu faisais des repérages ; c'est pareil.

— C'était pour mon travail d'archéologue, je suis assistant de Xen de Rô.

— Tout cela est faux. Et tu ne t'appelles pas Mouled Ahlek...

— Soit. Et qu'allez-vous faire de moi ?

— Te garder ici. Ou te transférer dans une autre prison ; jusqu'à ce qu'on ait éclairci l'affaire.

— Vous voulez obtenir une rançon ? » Pas de réponse. « Connaissez-vous Amir Naïl ? » continuais-je. « Tout le monde connaît Amir Naïl, ici.

— J'ai entendu parler à Orawak de l'enlèvement d'une Antillienne à Djanaâ, il y a une vingtaine de jours ; c'était vous aussi, n'est-ce pas ? » Pas de réponse. « Pour une Antillienne, vous avez dû avoir une grosse rançon... je crains que ce soit plus difficile pour moi...

— Tu n'es pas un simple pilleur d'antiquités ; pourquoi Xen de Rô t'a-t-il amené ici ?

— Xen de Rô se moque bien pas mal de moi ! J'ai inventé une histoire pour qu'il m'aide à aller à Djanaâ. Au fait pourrais-je avoir quelque chose à manger ?

— On verra ça tout à l'heure... Que cherchais-tu à Djanaâ ?

— Je cherchais à entrer en contact avec vous ; et j'ai réussi !...

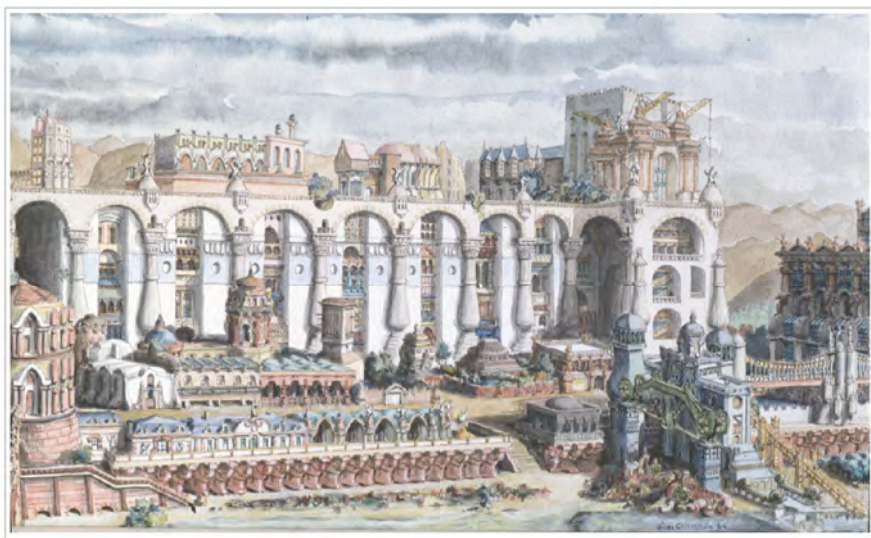
— Tu ne sais même pas qui nous sommes.

— Dites à celui ou ceux qui vous commandent que je viens de la part d'Ulvîn Khobral. »

Je ne savais absolument pas si Ulvîn était impliqué dans l'enlèvement d'Eornie, mais il fallait de toute façon que je tente quelque chose.

« Nous en reparlerons ; je vais te chercher à manger. »

Visiblement, j'avais tapé dans le mille.



Restitution hypothétique de ce qu'avait pu être jadis Djanaâ.

« Arrête de te débattre comme ça ; tu t'épuises pour rien. »

Eornie tapait de toutes ses forces contre la portière de la chenillette, qui roulait déjà depuis quelques heures. Elle ne savait si les quatre hommes qui l'accompagnaient l'emmenaient vers une nouvelle prison, mais elle avait un mauvais pressentiment.

Le vidéotransmetteur de l'engin tous terrains, situé dans la cabine de pilotage séparée par des barreaux, se mit à biper. Le conducteur alluma l'écran. Un homme apparut, mais Eornie ne put voir son visage.

« Ouais... Unggy ? Il y a du nouveau à Ouardâ... A quelle heure serez-vous au point de rencontre ? Nous n'arrivons pas à contacter Khobral.

— Nous devrions y être d'ici une demi-heure. Faut-il transmettre un message ?

— Un terrien non encore identifié a été intercepté hier à Djanaâ. Il prétend être envoyé par Khobral... ça nous paraît plutôt louche... Il faudrait demander aux Iaroliens s'ils sont au courant.

— Ok ; dès qu'on y sera, on vous mettra en contact. »

Eornie se doutait déjà qu'Ulvîn Khobral était responsable de son enlèvement, et elle eut la conviction immédiate que le terrien dont il était question dans la conversation de ses agresseurs était Louis. Comment avait-il pu partir à sa recherche ? Elle était à la fois émue de sa témérité et angoissée à l'idée que la passion amoureuse qui l'avait poussé à son secours risquait maintenant de le perdre et de faire le jeu de Khobral. Elle se mit à hurler, aussi fort qu'elle le pouvait.

« Du calme !... Qu'y a-t-il ? Mais vas-tu te taire ! ? »

Le gardien qui était à côté d'elle la frappa au visage. Elle glissa par terre en hurlant de plus belle. Unggy stoppa la chenillette...

« Elle commence à nous gonfler sacrément, celle-là ! Je vais m'en occuper. Il contourna la chenillette pour accéder au fourgon. »

Eornie écumait comme une épileptique... elle s'étrangla et vomit sur les trois gardes qui s'écartèrent sans plus réfléchir. Unggy

ouvrit à ce moment la portière et reçut un violent coup de poing dans le nez ; mais déjà Eornie détalait à toutes jambes dans le ravin.

« Mais rattrapez-là ! braillait Unggy en tenant un gros mouchoir serré contre ses narines d'où le sang coulait abondamment. »

Au bout de quelques minutes de poursuite, l'un des trois gardes glissa et fit une chute vertigineuse au fond du ravin.

« Merde ! Pauvre Sulk. On ne va tout de même pas tous se tuer pour cette salope ! Remontons. De toute façon, elle n'a aucune chance de s'en sortir, ici.

– Il faut prendre des cordes et venir rechercher le corps de Sulk avant que les fauves ne le découvrent. On arrivera peut-être à la coincer quand même. »

Blottie dans un creux du rocher, Eornie tremblait encore de tous ses membres ; elle voyait en contrebas le cadavre de Sulk, disloqué au milieu d'un éboulis de pierres. Les voix affolées des trois autres marginaux lui parvenaient sans qu'elle pût distinguer ce qu'ils disaient. Un vol de ptérodactyles passa, tournoya, et piqua droit sur l'éboulis ; une demi-douzaine de ces créatures hideuses commencèrent alors à se disputer la dépouille de Sulk. Le sinistre festin fut interrompu par le grésillement d'un rayon-laser qui cloua l'un des sauriens sur le sol. Les autres s'envolèrent, emportant ce qui restait du corps dépecé. Il y eut un instant de silence ; des portes claquèrent, et Eornie entendit la chenillette redémarrer et s'éloigner. Puis plus rien. Seulement, par intermittence, les cris lointains d'animaux hostiles. Elle prit alors peu à peu conscience que sans arme, elle ne survivrait pas longtemps dans ces montagnes infestées de bêtes fauves. A moins que...

J'entendais à travers la porte de ma cellule les brides d'une âpre discussion à propos d'événements qui semblaient contrarier beaucoup mes geôliers :

« Pas possible !... se faire blouser comme ça... et alors, ça change quoi, si elle est morte !... non... il faut y retourner en nombre et la retrouver cette nuit, de préférence avant qu'elle ne se fasse bouffer... on verra bien... quant à toi, Unggy, tu as intérêt à creuser ton imagination pour trouver une excuse... je ne sais pas... ça attendra demain matin... tout dépendra si on l'a retrouvée ou non... J'ai dit en télémobile, et je me fous des interdits !... »

Ils recherchaient une femme qui s'était échappée ; ce ne pouvait être qu'Eornie... et elle était visiblement en grand danger. A nouveau je frappais sur la porte, à faire résonner toute la prison.

« Toi, tu nous fous la paix ! m'entendis-je dire vertement à travers le battant resté fermé.

— Attendez ! Ne partez pas ! Je peux vous aider à retrouver mademoiselle de Phox ! » m'égosillais-je.

La porte s'ouvrit.

« Tu nous caches décidément beaucoup de choses, toi... d'où connais-tu Eornie de Phox ?... et comment comptes-tu faire, pour nous aider à la retrouver ?

— Si elle se terre quelque part, vous ne la verrez pas. Mais si c'est moi qui l'appelle, je vous garantis qu'elle se montrera.

— D'accord. De toute façon on n'a rien à perdre. Mais n'essaie pas de nous fausser compagnie... parce qu'on ne te ratera pas. »

Ils m'assujettirent les mains derrière le dos par une paire de menottes, et me mirent une cagoule. Je les entendis se bousculer pour prendre leurs armes dans les coffres. Puis la cavalcade commença. Nous dévalâmes une série d'escaliers, jusque dans une cave qui résonnait ; là nous prîmes au pas de course un trottoir roulant ; puis un bataillon de chenillettes nous conduisit en dehors de la ville ; nous montâmes enfin dans ce qui devait être des télémobiles. Le vol ne dura pas plus d'un quart d'heure. Lorsqu'ils me retirèrent

ma cagoule, la lumière du soleil couchant embrasait la crête des falaises au-dessus d'un large canyon, déjà plongé dans la pénombre du soir. Je n'avais aucun plan pour sauver Eornie. Seule pour moi comptait l'idée que nous puissions être réunis à nouveau, même si s'était pour mourir.

Gornwïck, le chef de l'expédition – ce grand homme sec et antipathique qui était venu ouvrir la porte de ma cellule – commençait à donner ses ordres à la cinquantaine de marginaux rassemblés près des télémobiles. J'entendais à peine ce qu'il disait, n'ayant moi-même pas de casque récepteur. Quand il eut fini, des groupes de trois se formèrent, et partirent dans chaque direction. Je restai avec Gornwïck et un autre type armé jusqu'aux dents, qui attacha mes menottes à une laisse reliée à sa ceinture.

« Par où penses-tu qu'elle est allée ? Me demanda Uhr Gornwïck avec un sourire provocateur.

— Elle a peut-être cherché à gagner Djanaâ en remontant le canyon... Mais à vrai dire, je n'en sais rien. »

J'étais déchiré entre l'impatience de la revoir, et l'espérance que ses poursuivants ne la rattrapent jamais... Mais je craignais aussi que si nous ne la retrouvions pas rapidement, elle se fasse dévorer par les fauves.

« Nous allons descendre le canyon vers Ouardâ... à l'exact opposé de ce que tu proposes. Allez, appelle-la, maintenant !

— Non... pas question... j'ai changé d'avis...

— Je crains que tu n'aies pas le choix, connard, dit aimablement Gornwïck en m'agrippant l'épaule et en pointant sur ma tempe son pistolet-laser. »

Eornie avait fini par quitter son anfractuosité rocheuse. Elle était descendue lentement, le plus silencieusement possible, s'inquiétant à chaque pas des prédateurs qui risquaient de surgir

autour d'elle. Il lui coûtait de s'approcher de cette mare de sang jonchée encore de quelques restes épars du corps de Sulk. Mais c'était sa seule chance.

Toute tremblante, elle scrutait les lambeaux de vêtements et cherchait les hypothétiques objets qui auraient pu rouler entre les rochers. Elle espérait mettre la main sur l'arme de Sulk, sans laquelle elle serait cette nuit une proie trop facile. Peut-être les énormes mâchoires des ptérodactyles l'avaient-elles broyée dans leur hâte carnassière ; peut-être était-elle tombée beaucoup plus loin, dans un endroit qu'elle n'aurait jamais le temps de découvrir. Eornie descendit encore et se dirigea instinctivement vers le lit de l'oued. Un morceau de ceinturon affleurait à la surface d'une flaque d'eau. Elle le tira prestement : l'étui fermé de l'arme laser y était encore accroché. Fébrilement ses doigts firent sortir le pistolet ; il fallait qu'elle s'assurât au plus vite du bon fonctionnement de l'arme. Elle visa un grand lézard vert qui se dirigeait vers le haut d'un monticule pour profiter des derniers rayons du soleil. Il y eut un crépitement bref et le reptile tomba foudroyé avant d'avoir pu réchauffer ses écailles. Rassurée, Eornie attacha l'étui à sa taille et décida de rejoindre Ouardâ en descendant le cours de l'oued.

Les ombres grandissaient et se faisaient menaçantes. Du lointain venaient des hurlements, des glapissements, des rugissements, qui s'amplifiaient en longs échos entre les parois ténébreuses du canyon. Une angoisse ancestrale envahissait l'esprit d'Eornie. Ses pas devenaient hésitants, et elle trébucha. Il lui fallait se résoudre à chercher un abri pour attendre l'aube. Elle avisa un roc escarpé qui comportait un redent à mi-pente, surplombant la berge de trois ou quatre mètres. Elle s'apprêtait à grimper, lorsqu'elle vit une petite escouade de télémobiles traverser sans bruit le ciel crépusculaire, comme d'antiques ombres chinoises. Les engins semblaient se diriger vers l'endroit où elle avait faussé compagnie à ses gardiens. A n'en pas douter, on venait à sa recherche. La première idée qui lui traversa l'esprit fut de reprendre la fuite à toutes jambes : la perspective de retomber aux mains des marginaux lui était plus odieuse

que tout ; elle préférait encore partager l'inéluctable destin des gazelles qui connaissent un jour ou l'autre une mort sauvage et naturelle entre les mâchoires d'un fauve. Mais elle se ravisa ; l'instinct de conservation finissait toujours par l'emporter chez elle. Dans les moments les plus désespérés, il décuplait son imagination et lui suggérait immanquablement quelque moyen de reprendre l'offensive, et de tourner la situation à son avantage. Il lui vint donc à l'esprit qu'elle pourrait profiter de ses poursuivants en leur subtilisant l'un de leurs télémobiles. Si elle y parvenait, elle pourrait ainsi prendre instantanément la direction d'Orawak et retrouver ses amis plus vite et plus aisément que prévu. La partie à jouer n'était certes pas facile, mais elle avait quelques atouts dans son jeu : elle pouvait sans difficulté repérer les mouvements de ses adversaires parce qu'ils ne se cachaient pas, tandis qu'eux auraient du mal à la découvrir dans cette contrée truffée de rochers lui offrant une succession de bonnes cachettes ; elle pouvait aussi compter sur son agilité et son expérience d'alpiniste, qui lui permettraient de s'approcher discrètement des engins par les parois escarpées où la voie serait certainement libre. Cependant la nuit tombait et elle n'avait que ses yeux de créature diurne, tandis que les marginaux étaient certainement équipés de lunettes à infra-rouge. Si elle voulait réussir, il lui fallait donc profiter des dernières lueurs du jour pour prendre par surprise l'un de ses traqueurs, et récupérer ses lunettes sans attirer l'attention des autres. Elle rebroussa chemin et, tous les sens en alerte, se dirigea furtivement vers ceux qui voulaient s'emparer d'elle. Sa surprise fut totale lorsqu'elle entendit retentir son nom : « Eornie !... nie !... ie !... ». Instinctivement elle se plaqua dos à la paroi rocheuse qu'elle longeait ; ses pupilles dilatées par la peur interrogèrent la pénombre dans la direction d'où semblait venir le cri. A nouveau cette voix qu'elle n'osait reconnaître résonna entre les rives escarpées du canyon. Elle s'accroupit et se mit à pleurer sans bruit.

INTERMÈDE VII

NOTE SUR L'ART ET SON RÔLE DANS LA SOCIÉTÉ, SELON LES MARGINAUX D'ANTILLIA

NOTE 12

Certaines communautés marginales d'Antillia sont moins que les autres sensibles à la musique. Elles donnent plus d'importance aux arts visuels, et ont élaboré à ce sujet une théorie de la fonction de l'art.

Selon elles, l'art, quel qu'il soit, a pour fonction de donner au réel une dimension imaginaire ; de le sortir de sa banalité, de le tirer du prosaïsme du quotidien. L'esthétique d'un phénomène serait, suivant cette théorie, en relation avec son caractère extraordinaire, ou du moins avec le fait qu'il puisse offrir une ouverture vers la rêverie, vers l'évocation. Pour qu'une chose ou qu'un événement soit esthétique, il serait nécessaire qu'il appelle autre chose (passé, avenir, ailleurs, autrement). Cette théorie des marginaux fait tout de même une restriction : ne relèvent de l'art et de l'esthétique, selon eux, que les phénomènes qui, en convoquant l'« ailleurs », provoquent un plaisir ou une jubilation. Il faut donc que cet ailleurs soit sensationnel (au sens littéral), et que la sensation produite, si elle a pour cause un phénomène tragique, soit suffisamment distanciée pour être vécue comme une émotion positive. Car il est bien vrai que l'évocation fictive du tragique, peut-être parce qu'elle donne du pathétique (et donc de l'intensité) au vécu, sans pour autant présenter un quelconque danger véritable pour l'existence, devient très souvent une source de plaisir.

La théorie sur le rôle de l'art défendue par ces groupes marginaux, n'en reste pas à ces constatations sommaires. Elle distingue plusieurs domaines de l'art, et aussi plusieurs stades, et plusieurs degrés dans son expression.

Le premier domaine est celui qui s'applique aux objets : c'est, pour ces groupes marginaux, l'art qui permet aux ustensiles quotidiens d'échapper à leur stricte fonctionnalité – voire de la transgresser – en évoquant par exemple un autre contexte d'utilisation (l'utilisation de couverts en argent ciselés, comme l'utilisation fréquente d'objets anciens par les marginaux, renvoient pour eux à la société terrienne antique). Le moindre ustensile peut ainsi prendre une valeur mythique.

Le deuxième domaine s'applique à la scénographie naturelle, c'est-à-dire au paysage. Mieux encore qu'un objet isolé, un environnement a le pouvoir d'évoquer toutes sortes d'aventures à demi conscientes, qu'elles aient été rêvées dans l'enfance (paysages de contes de fées, dont les enfants des marginaux sont très friands) ou qu'elles prennent racine en deçà, dans les mythes secrétés par les grandes formes archétypales de l'imaginaire social.

Le troisième domaine que leur théorie distingue, s'applique aux individus et à leurs relations sociales elles-mêmes. Ainsi l'esthétique du corps, les divers sports qu'ils pratiquent, mais aussi leurs vêtements et leurs attitudes, relèvent pour eux de ce troisième domaine de l'art. Le paroxysme en est la relation amoureuse, toujours vécue sur le mode de l'évocation et du fantasme. Dans cette catégorie, ils considèrent que l'art se mêle très intimement au non-art, parce que la sensation est à la fois vraie et à la fois imaginaire, sans qu'il soit toujours facile de faire la part de l'une et de l'autre ; c'est là à leur avis le degré zéro de l'art, celui où il rejoint le magique. Ils n'ont pas oublié qu'à l'origine, l'art était magie. L'ailleurs qu'appelait la magie antique par ses opérations était le divin, le surnaturel. Et l'effet recherché n'était pas l'émotion ou le plaisir, mais véritablement l'efficacité tangible. En cela elle n'était pas dissociée du pragmatique ; elle avait un caractère plus grave que l'art que pratiquent les marginaux ou les Antilliens ; elle opérait une terrible fascination sur les hommes d'alors. Les marginaux croient qu'invoquer une puissance surnaturelle pouvait être, dans l'antiquité, un acte très violent et très dan-

gereux. Il fallait faire descendre la puissance, mais également la retenir, la canaliser, l'atténuer. C'est ainsi qu'au cours des temps, l'invocation, fulgurante et effrayante, a dû glisser peu à peu vers l'évocation, par le subtil contrôle des pouvoirs analogiques et sémiologiques des images et des rites.

Au XXIII^e siècle après Neil Armstrong, l'art sans distanciation, analogue aux invocations des anciens, n'est pas vraiment considéré par les marginaux comme un art, mais plutôt comme une magie, blanche ou noire, dans laquelle ni l'esprit critique ni le plaisir esthétique n'ont rien à faire. Pour eux, le plaisir esthétique reste un plaisir de l'esprit, dissocié obligatoirement de tout plaisir dû à une puissance ou à une jouissance relative aux rapports interpersonnels réels. L'imagination y joue un rôle prépondérant, et c'est pourquoi ils ne conçoivent pas l'art en dehors de ses résonances sémantiques. Or, si la fascination d'un art au degré zéro est trop puissante et capte tout l'esprit, il ne peut plus y avoir de mise en perspective sémantique ; on retombe dans la fulgurance quasi animale du magique, où *l'ici-maintenant* absorbe et hypnotise l'individu qui y est soumis.

Mais revenons aux domaines de l'art, et aux stades de son expression, tels que les distingue la théorie des marginaux ; rappelons les trois domaines auxquels l'art peut appartenir selon eux :

– L'art peut être un attribut de l'environnement réel : sa fonction est alors de lui donner une profondeur, une qualité sémantique et mythique : c'est l'art appliqué aux objets utiles (domaine 1) et à l'environnement – art de modeler et de mettre en scène le paysage des activités quotidiennes (domaine 2).

– L'art peut aussi être art de la personnalité (domaine 3), celui en particulier dont chaque marginal agrmente sa véritable identité pour se séduire lui-même et séduire les autres, en faisant bonne figure et en soignant le charme de ses manières dans la vie quotidienne (cet art est particulièrement pratiqué par le sexe féminin chez les

marginaux, comme chez nous autres terriens, alors que les Antilliens s'y adonnent d'une façon beaucoup plus généralisée).

Ce qui caractérise l'expression artistique de ces trois domaines est qu'elle constitue un prolongement et un raffinement du réel quotidien, dont elle n'est pas dissociée ; c'est pourquoi les marginaux les regroupent dans ce qu'ils appellent le premier stade de l'expression artistique.

Il existe pour eux un second stade d'expression artistique, qui peut également s'appliquer aux domaines des objets, des scénographies, ou des personnalités, mais qui se détache de l'espace et du temps réels, pour se situer dans un espace et un temps analogues, ceux de la représentation pure. Spectacle de danse, pièce de théâtre, film ou animation virtuelle ; tableau, sculpture, isolés dans un musée, ou sur les pages d'un livre ; roman ou poésie se déployant progressivement, à travers la médiation des mots, au fil de la lecture. Parfois, il y a interférence entre l'espace de représentation, imaginaire, et l'espace quotidien ; on voit les statues qui prennent part au paysage d'un jardin, les tableaux qui deviennent un ornement de l'espace intérieur des maisons ; le théâtre, les spectacles vidéo, ou le roman, pénètrent aussi parfois la vie quotidienne : beaucoup de marginaux, au moins dans leur jeune âge, jouent avec leurs camarades en s'identifiant aux héros qu'ils ont découverts dans les romans ou en regardant un spectacle.

Pour les marginaux, l'art cantonné à la représentation pure n'est pas plus noble que celui qui s'applique à donner de la profondeur au quotidien. Ils s'accordent pourtant à penser que dans l'espace imaginaire de la représentation pure, l'effet esthétique est plus concentré, plus focalisé, et surtout qu'il sait capter entièrement l'attention, dans un temps suspendu où l'on oublie tout ce qui est resté dans l'espace réel : le noir et le silence d'une salle de spectacle aident bien évidemment à faire ce saut de l'espace réel à l'espace fictif. Mais ils pensent que l'art ne doit pas se confiner dans cet espace qui n'appartient qu'à lui seul. Ce serait pour eux le

signe d'une société répressive et policée, où le rêve et la créativité seraient bannis du quotidien.

En plus des trois domaines de l'art et des deux stades de l'expression artistique répertoriés par leur théorie de l'art, les marginaux distinguent trois degrés de l'expression artistique :

- Le premier, le plus simple, caractérise les œuvres qui évoquent un ailleurs de façon directe, sans ambivalence ;

- Le deuxième est celui des œuvres où les évocations s'enchevêtrent, où l'expression est suffisamment distanciée pour laisser davantage de liberté imaginative et interprétative. Prenons l'exemple de deux pièces de théâtre, ou de deux vidéo-spectacles : l'un va captiver le spectateur par son action rapide et riche en rebondissements et en suspens, action mise en valeur par des décors grandioses et une musique prégnante ; le second, peut-être plus lent, aura un rythme minutieusement ciselé comme celui d'un poème, et il émerveillera sans que l'on sache exactement pourquoi. Tout en le regardant, les spectateurs auront plaisir à savourer son raffinement, tandis que pendant l'autre film leur attention, totalement confisquée par l'action et le pathétique, ne peut se porter sur la qualité intrinsèque de la mise en scène. Tous deux sans doute sont de bons spectacles, mais leur degré d'expression artistique est différent. Le premier s'évertue à donner l'illusion d'une réalité sensationnelle, le second déforme, transpose, stylise, de façon à évoquer et marier ensemble, dans l'espace imaginaire, de multiples facettes du réel. Les marginaux voient la même différence de degré d'expression artistique entre les peintures très réalistes et celles dans lesquelles les résonances symboliques et les évocations poétiques envahissent le « réel figuratif » de l'espace de représentation, et le déforment allégrement. Dans ce second degré de l'expression artistique, la façon même d'évoquer déclenche une cascade sémantique qui fait déferler les évocations ; elles se croisent et se mêlent, troublant, pour le plus grand bonheur des spectateurs, le miroir magique de l'espace pictural.

Les marginaux, comme d'ailleurs les Antilliens, n'accordent pas beaucoup de crédit à ce qu'ils nomment le troisième degré de l'expression artistique :

– Il s'agit, dans leur théorie, du degré d'expression qui a été inventé par l'art terrien vers - 50 avant Neil Armstrong. Ce qui caractérise ce degré d'expression est la volonté des artistes de briser le miroir magique de l'espace de représentation. Cette volonté entraîne généralement un déferlement des symboles ; mais sans le support d'un espace imaginaire identifiable, ces symboles perdent le plus souvent tout leur pouvoir évocateur : ils se changent alors, selon la théorie artistique des marginaux, en une sorte de rébus grimaçant.

Mais néanmoins les marginaux considèrent ce troisième degré comme une forme à part entière de l'expression artistique. Et cette forme les amène d'ailleurs à prendre en compte une seconde fonction de l'art : celle de la communication, ou plutôt de la médiation. Ils constatent que toute forme élaborée – et l'art produit de telles formes – est un message en puissance, et peut être utilisé pour communiquer. Pour m'aider à saisir cette idée, ils m'ont donné l'exemple des « danses » de certains oiseaux, qui leur semblent significatives : elles sont souvent faites d'un comportement ou une suite de comportements ritualisés, qui peuvent s'éloigner peu à peu de leur signification première et, après de nombreuses générations, finir par exprimer un sentiment social nouveau, dont le contenu se rattache bien par quelques éléments à la signification initiale des gestes, mais où ces gestes n'ont plus d'autre efficacité que symbolique, comme signes de communication (peut-être cependant « évoquent-ils » encore de façon tangible, dans le psychisme des animaux, les finalités des comportements originels). Les marginaux suivent ici la théorie des Antilliens, qui pensent que c'est de cette façon que s'est constitué le langage, au cours des premiers millions d'années de l'humanité.

Mais ce qui importe ici, pour les marginaux, est cette prédilection qu'à toute forme esthétique complexe, lorsqu'elle est libérée

d'une trop grande prégnance sémantique ou émotionnelle, à être réinvestie comme signe pouvant véhiculer une nouvelle signification sociale. Ainsi le troisième degré d'expression de l'art (qui comprend pour eux l'art abstrait et toutes ses formes dérivées – toujours plus ou moins conceptuelles et liées à un métalangage artistique), en rompant la chaîne naturelle des évocations et du plaisir esthétique direct, construit des œuvres qui s'offrent comme fragments possibles d'un nouveau langage ou de nouveaux codes.

Quelques théoriciens marginaux pensent que dans ce troisième degré de l'expression artistique, ce n'est plus l'œuvre qui engendre la rêverie et le plaisir du décalage imaginaire qui caractérise toute œuvre d'art, mais la fonction artistique dans sa généralité, en tant que manifestation sociale qualifiante, dont l'œuvre est la trace. La découverte et sa reconnaissance dans l'œuvre de cette fonction artistique, suffiraient alors au spectateur pour s'élever au-dessus du réel banal. Mais pour les marginaux partisans de cette interprétation du troisième degré de l'art, il ne s'agit plus vraiment d'un plaisir esthétique. Ils pensent qu'apprécier tel artiste non pour la qualité émotionnelle de son œuvre, mais pour la pertinence de son travail ou de sa relation à l'art en général, cela revient à admirer un fait social bien réel, et non plus un contenu imaginaire. A leur avis, donc, ce troisième degré de l'expression artistique quitte le domaine de l'esthétique proprement dite, pour entrer dans celui des médias, dont la valeur esthétique n'est pas obligatoirement exclue, mais dont elle n'est plus qu'un épiphénomène, pas du tout indispensable. Le plaisir de l'information, de son accumulation, de son décryptage, de sa manipulation, et de sa transmission (plaisir que certains Antilliens qualifient d'art médiatique) s'apparente davantage à une praxis autogratifiante incluse dans la stratégie sociale globale qui régit les rapports banals et quotidiens entre les individus, plutôt qu'à cette fonction artistique bien spécifique dont les marginaux pensent qu'elle est une finalité sans fin pratique, un

écart vers l'« ailleurs », appliqué au réel pour le rendre plus doux, plus fou, plus irrationnel et, en un mot, plus humain.

Selon les marginaux, l'art peut être impliqué dans un processus de communication, mais il ne doit jamais entrer dans une stratégie de communication. Ils tiennent absolument à ce que le pouvoir sentimental communicatif de l'art soit une conséquence et non une finalité de l'acte artistique. Ils disent d'ailleurs qu'un beau paysage naturel n'a jamais eu pour finalité d'être séduisant, mais il est séduisant parce qu'il témoigne de la profondeur imaginaire que recèle la nature. Bien sûr, un paysage naturel ne relève pas à proprement parler de l'art, puisqu'il est pour l'essentiel œuvre de nature et non de culture humaine ; mais il entre dans le domaine de l'esthétique, et travaille notre esprit de la même façon qu'une création artistique.

De même, selon eux, l'art ne doit pas être assimilé à un jeu. Ils définissent le jeu comme une expérimentation personnelle et/ou sociale, inscrite à l'intérieur d'un contexte imaginaire. A première vue, on pourrait faire un parallèle avec l'art, puisqu'il y a bien dans le jeu rêverie et résonance imaginative, comme dans l'art. Mais l'imaginaire n'y est que le vêtement qui habille une activité par laquelle se mettent en place toutes les armes du combat social réel. Ce qui est sérieux dans un jeu, ce n'est pas le domaine qui sert de référence à sa fiction, ce n'est pas non plus sa finalité affichée, mais plutôt celle qui se cache derrière l'exercice en lui-même, l'apprentissage de la stratégie. Ce qui est sérieux par contre dans l'art, c'est la spontanéité et la profondeur imaginaire de son expression. Le joueur calcule et prémédite, tandis que l'artiste tâtonne et cherche à suivre l'invisible. Pour le joueur, le cadre imaginaire est donné à l'avance, il est un préalable ; pour l'artiste il est une quête, le terme de ses efforts.

Les marginaux en concluent que, sous une apparence pouvant se prêter à des rapprochements, l'activité ludique et l'activité artistique s'opposent au contraire assez radicalement. Et pour eux, bien sûr, cela confirme l'existence d'un véritable fossé entre le

troisième degré de l'expression artistique, qui produit des œuvres avides de jeu et d'expérimentations, et les deux premiers degrés de l'expression artistique, qui engendrent des œuvres avides de rêve, parce que justement elles reconnaissent le sérieux de la rêverie. Les médecins et les biologistes antilliens ont d'ailleurs démontré à quel point le rêve était indispensable non seulement à l'équilibre psychique des humains en général, mais encore à la survie même de chaque individu en particulier.

CHAPITRE VIII

LES PIRATES

Nous avançons à grandes enjambées sur le sable et les cailloux qui bordaient le cours de l'oued. j'étais sommé d'appeler Eornie toutes les trente secondes.

« Stop ! dit soudain Uhr Gornwïck en levant le bras... »

Il y avait quelque chose par terre à quelques mètres devant nous, comme un vêtement déchiré. Gornwïck s'approcha et s'accroupit pour observer le morceau d'étoffe. Un bref éclair bleu vint alors frapper le visage de celui qui me tenait en laisse, et aussitôt un second atteint Gornwïck à la nuque avant même qu'il n'ait pu se relever. Les deux hommes gisaient maintenant à terre.

« C'est toi, Eornie ? murmurai-je à voix basse...

— Chuut ! fit une ombre qui se déplia et sortit silencieusement de derrière un rocher à peine plus gros qu'un tonneau. »

Sans dire un mot, Eornie me serra dans ses bras. Mes mains attachées derrière le dos, je ne pouvais répondre à son étreinte pleine d'émotion qu'en appuyant mon visage dans le creux de son cou, où je respirais délicieusement la tiède senteur de sa peau mordorée.

« Comment est-il possible que tu sois ici ? Ils t'ont enlevé à Orawak ?

— Non, je suis venu te chercher dans les souterrains de Dja-naâ ; c'est là qu'ils m'ont pris moi aussi.

— Tu es fou !

— Non... puisque je t'ai retrouvée.

— Il faut vite nous sortir d'ici avant que les autres s'aperçoivent de quelque chose. »

Eornie trouva sur l'un des cadavres la clef des menottes. une fois libéré, je l'aidai à cacher les corps dans une brèche entre deux énormes pierres ; nous avions chaussé leurs lunettes à infrarouge et

récupéré leurs armes ainsi que le casque émetteur/récepteur de Gornwick.

« Écoute, il faut que nous nous emparions d'un télémobile... c'est assez risqué, mais c'est le seul moyen pour leur fausser définitivement compagnie.

— Je crois qu'ils ont laissé un seul type pour surveiller les télémobiles.

— Bon. Le plus dur sera alors d'arriver rapidement et sans se faire remarquer jusqu'à l'endroit où ils ont atterri. Je pensais escalader la paroi là où elle est très raide parce qu'on est sûr de ne rencontrer personne le long de cet escarpement... mais sais-tu grimper ?

— Tu es folle ! en pleine nuit, on va se rompre le cou... de toute façon on aura du mal à ne pas faire tomber de pierres et ils nous repéreront !

— Je vois, tu n'es pas expert en escalade... »

Le casque de Gornswick émit un bip... « Allô Uhr ?... c'est Chilp... on a toujours pas trouvé la trace de l'Antillienne ; et vous... vous avez une piste ? On entend plus l'autre andouille brailler... »

Eornie me passa le casque et me fit signe de répondre ; une cinquante décharge d'adrénaline envahit tout mon corps... je ne savais quoi dire... la voie nasillarda s'impatientait : « eh ! Uhry ! tu m'entends ! ?... »

J'approchai les lèvres du micro et je bredouillai à mots couverts, en essayant de transformer ma voix :

« Oui... je t'entends mal... rien de nouveau ici... on continue les recherches... rappelle-moi dans une demi-heure... »

— Qu'est-ce qui t'arrive Uhry ? T'es pas comme d'habitude...

— Non... ça va, j'ai simplement liquidé cet enfoiré qui ne voulait plus brailler... Allez, ouvre l'œil.

— Ok ; je reprends contact tout à l'heure... » A nouveau un bip signala l'arrêt de la communication.

— Je crois qu'il se doute de quelque chose, dis-je à Eornie.

— Alors il faut nous dépêcher. Suis-moi ! »

Nous longeâmes au plus près la face rocheuse du canyon. La foulée d'Eornie s'était accélérée mais elle gardait toute sa légèreté silencieuse. Je me sentais très balourd derrière elle, manquant à chaque pas de trébucher sur les pierres aiguës tombées de la paroi de plus en plus à pic. Soudain elle s'arrêta :

« C'est là ! Les télémobiles doivent être juste au-dessus. Il faut monter, maintenant. »

Elle me regarda en souriant tristement...

« Écoute, je crois que je vais monter seule... pendant ce temps, envoie quelques petites pierres là-bas en amont, pour attirer l'attention de leur sentinelle loin de moi. Si je réussis, je pense pouvoir manœuvrer le télémobile dans le canyon et venir te récupérer sur le gros rocher, là-bas. Sinon, essaie de t'en tirer comme tu pourras. »

Nous nous embrassâmes violemment, dans cette obscurité où nous ne pouvions témoigner notre affection et notre angoisse que par la contiguïté de nos visages, l'échange de nos souffles et le mélange de nos odeurs.

Eornie avançait lentement mais régulièrement contre cette paroi qui me semblait démesurément haute. J'avais envie de hurler tellement je craignais qu'elle se fracasse les os. Mon ventre était noué de douleur, et je me mordais les lèvres jusqu'au sang. Mais j'étais totalement impuissant, assis sur mon rocher et frissonnant de terreur, tout juste bon à prier et supplier un dieu auquel je ne croyais pas pour qu'il la préserve d'une chute mortelle et l'aide à triompher de cette folle escalade. Après quelques dizaines de minutes qui me parurent des heures, j'aperçus sa frêle silhouette qui passait le sommet de l'escarpement. Un grand soulagement réchauffa alors mon corps et apaisa mes muscles dont la tension ne s'était pas relâchée pendant toute la durée de l'escalade d'Eornie. Comme si ma crispation avait pu l'aider, comme si l'énergie que je rassemblais en moi-même pouvait seconder ses forces par une sorte de transmission télépathique. Mais une autre anxiété ne tarda pas à remplacer l'angoisse que j'avais eue de la voir tomber.

J'avais beau scruter la crête rocheuse avec mes lunettes infrarouges, rien ne semblait plus bouger. Je prêtais désespérément l'oreille, à l'affût du moindre bruit qui aurait pu m'informer sur son avance vers les télémobiles, ou sur son altercation avec la sentinelle. J'avais à nouveau une peur panique de ne plus jamais la revoir vivante... et toute cette aventure me semblait tellement absurde. Terrassé par la peur, je m'allongeai dos sur le roc, ôtai mes lunettes, et observai les milliards d'étoiles qui brillaient d'un terrible éclat de glace. J'étais hébété et je pleurais comme un enfant. Mais le casque d'Uhr Gornwîck bipa à nouveau et j'entendis ce qui devait être la voix de Chilp : « Qu'est-ce qui se passe ? Enyx vient de transmettre un cri d'alerte mais je n'arrive plus à l'avoir... Tu es toujours là Uhry ?... Uhry ! répond !... »

Le dénouement de cette aventure était maintenant très proche. Je ne voulais même plus essayer de tromper à nouveau Chilp ; je restai muet.

« Ici Chilp, alerte générale à toutes les équipes ! il est arrivé quelque chose... Nims, Kérdaïn, Lorichs, et Flüdth, vous retournez le plus vite possible aux télémobiles... les autres avec moi, vers le canyon... il est arrivé une merde à Uhry... ».

Je restai là, étendu sur mon rocher, grelottant de tous mes membres, attendant le feu des armes qui me renverraient dans le néant dont m'avaient si malencontreusement tiré Horôn de Yorg et Eornie. Une bouche d'ombre allait s'ouvrir dans ce ciel étoilé et m'aspirer vers un sommeil infini, que déjà je souhaitais. Je tressaillis lorsque je vis effectivement les étoiles disparaître progressivement devant mes yeux. Un souffle puissant me cingla le visage et me fit reprendre mes esprits : la masse noire qui s'immobilisait au-dessus de moi n'était autre qu'un télémobile ; je remis les lunettes infrarouges et vis qu'une échelle souple se balançait à quelques mètres de moi. Eornie avait réussi.

Le télémobile était poursuivi, mais Eornie craignait surtout que nous soyons stoppés par des tirs venant du sol. Elle dirigeait la machine aussi vite que possible vers le nord, vers la mer, la direction ouest vers Orawak ayant été très certainement bloquée par des rideaux magnétiques.

« Si nous réussissons à atteindre la côte, nous pourrons alors obliquer vers l'ouest sans danger. »

Mais Eornie n'avait pas prévu le manque de carburant ; à peine survolions-nous le flot noir depuis quelques minutes, que le télémobile hoqueta et perdit rapidement de l'altitude.

« C'est fichu ! Prends les bouées... je préfère que le télémobile disparaisse au fond de l'eau ; ils nous retrouveront moins facilement. »

Après avoir brisé à grand peine les vitres synthétiques et ouvert la trappe basse pour que l'engin se remplisse et soit plus vite englouti, nous livrâmes nos corps épuisés à la houle froide. Il fallait maintenant trouver encore la force de nager jusqu'au rivage, et l'atteindre avant que le jour ne se lève. Je nageais et ne pensais plus à rien d'autre qu'à l'effort répété et lancinant que j'imposais à mes muscles. L'eau devenait de plus en plus épaisse, rendant mes mouvements lents et épuisants. Bientôt j'eus la sensation de nager dans de la boue pesante. Mes oreilles sifflaient, et je perdis connaissance.

Je rêvais : mon corps était emmailloté comme une momie égyptienne, et une dizaine de personnages étranges étaient penchés autour de moi. Ils avaient tous le visage d'Eornie, mais leurs corps étaient monstrueux, pareils à ceux des caméléons. Ils enfonçaient de grandes aiguilles à travers les bandelettes, à l'endroit de mon sexe. Je ressentais une impression bizarre, chaleur et fourmillement, comme si la partie de mon corps transpercée devenait peu à peu autonome. Je fixais le ciel rouge au-delà des créatures qui m'entouraient ; à mieux regarder, ce n'était pas le ciel, mais des millions de torches tournoyant et s'entrechoquant. Des braises tombaient en pluie serrée et leur contact me mordait le visage. Un

vent violent se levait et les ombres qui s'affairaient autour de moi furent balayées ; les torches disparurent aussi, et laissèrent place à une spirale béante dans laquelle je fus aspiré. Je tombai en tournant sur moi-même de plus en plus vite, et la force centrifuge devint telle que les bandelettes qui maintenaient mon corps immobile furent aspirées et se disloquèrent. Pour autant mes membres ne furent pas libérés : toute ma chair restait collée ensemble et molle, comme si mon squelette avait été dissout. La rotation qui m'entraînait était si violente que je dus fermer les yeux. J'atterris finalement sur une surface douce, crissant comme de la soie. Le vent était calmé, plus rien ne bougeait ; j'ouvris les paupières. J'étais maintenant étendu sur un brancard, dans une pièce sombre qui ne recevait aucun bruit extérieur excepté le faible souffle de la climatisation. J'étais attaché, et Eornie ne semblait pas être ici. Pendant plus d'une heure, je gesticulais sur place pour tenter de me libérer, sans succès. Il y eut une légère secousse et la soufflerie s'arrêta. Trois étranges personnages aux visages entièrement recouverts de tatouages entrèrent.

« Notre naufragé s'est réveillé... On est arrivé mon vieux. Tu as bu beaucoup d'eau.

— Et la femme qui était avec moi ?

— Désolé, on a trouvé que toi ; tu as eu plus de chance qu'elle... il y a beaucoup de requins, dans le secteur où on t'a repêché.

— Elle a peut-être réussi à atteindre la côte...

— Si c'est le cas, elle a dû être récupérée par les Ouabris, on les a vus sillonner la plage, hier soir.

— Qui sont les Ouabris ?

— Eh ! D'où viens-tu donc, pour ne pas connaître les Ouabris ? Ce sont des bandes de rebelles qui narguent le pouvoir antilien et font la loi dans toutes les montagnes, à l'est d'Orawak.

— Et nous sommes revenus à Orawak ?

— Non, vieux. Tu es maintenant de l'autre côté de la Mer du Milieu. Et même pour te faire plaisir, il n'est pas question qu'on retourne vers le sud.

— Nous n'aimons pas trop les Ouabris, mais nous n'apprécions pas non plus les Antilliens, précisa la voix fluette du plus gracieux et du plus féminin des trois personnages.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Selon nos coutumes, c'est nous qui t'avons repêché, et c'est à nous que tu appartiens dorénavant.

— A nous trois, confirma celui qui n'avait encore rien dit. Moi, c'est Joudhar ; mes deux camarades sont Orgel et Roblow. Et toi ?

— Mouled (je préférais donner mon nom d'emprunt, car ils pouvaient avoir entendu parler de Louis et des événements récents du Conseil Intermondial). »

Ils m'avaient libéré de mes liens et nous nous dirigeons vers l'extérieur de leur vaisseau. J'eus un pincement au cœur car je crus reconnaître le petit site portuaire très délabré, où mouillaient deux autres engins semblables au nôtre.

« On dirait Porto Santo Stefano, ou du moins ce qu'il en reste... je crois que je suis venu en vacances ici il y a bien longtemps.

— Tu confonds ; personne ne vient en vacances sur la Roche d'Argent, c'est plutôt mal famé.

— D'où es-tu donc ? demanda Orgel de sa voix frêle.

— Des environs d'Orawak, dis-je, car je ne connaissais guère que ce nom de lieu.

— Et que sais-tu faire ? interrogea sèchement Roblow.

— Euh... je sais parler Antillien et me servir de certains de leurs trucs... la machine à coiffer, par exemple...

— C'est pas vrai !!! » Ils s'esclaffèrent violemment, et Roblow me tapa dans le dos. « Non de non ! Tu te moques de nous ?

— Non... ah oui, je sais aussi dessiner... et je connais par cœur l'histoire antique d'Antillia, avant Neil Armstrong.

— Bon. Tu sais faire la cuisine ?

— Ça dépend ; sans doute pas celle que vous êtes habitués à

manger, mais je peux vous faire des plats de l'ancien temps.

— Il est distrayant, conclut Joudhar, comme nous arrivions devant chez eux. »

Ils habitaient ensemble tous les trois, et formaient une sorte d'union affective, sexuelle, et professionnelle. Leur foyer s'ouvrait au milieu des ruines amoncelées qui dominaient le port, sur le flan est de la Roche d'Argent. On passait sous une voûte basse recouverte de buissons de myrte, au bout de laquelle était une porte blindée. Derrière, une série de pièces grossièrement creusées dans le rocher et passées à la chaux, éclairées artificiellement par des fresques de peinture électrique, très voyantes. La décoration était d'inspiration aquatique : table de cristal bleu portée par deux dauphins en métal argenté, sièges palpeurs en forme d'anémones, rideaux d'algues vertes synthétiques, et dans leur chambre à coucher, grand lit baleine à baldaquin imitation méduse.

Ils possédaient déjà deux autres serviteurs : une jeune femme à la peau noire, et un homme maigre, sans âge, manchot du bras gauche. Comme moi, ils avaient été sauvés des eaux et avaient par là même perdu leur liberté. J'appris qu'Armon, l'homme maigre, avait été récupéré in extremis alors qu'un requin venait de lui arracher le bras. Ignis, la jeune noire, prétendait qu'elle avait été enlevée : on l'avait soi-disant secourue alors qu'elle ne faisait que se baigner. Mais quand elle racontait cette version, Joudhar démentait formellement et lui assénait une bonne paire de gifles pour lui prouver qu'il avait raison ; la jeune fille retournait alors dans la cuisine en maugréant.

Peu à peu, au fil des semaines, puis des mois, je trouvais mes marques dans cet environnement un peu spécial. Je travaillais à la cuisine avec Ignis, qui était une personne fort gentille, bien qu'un peu éteinte pour son jeune âge. Nous ne pouvions sortir ni l'un ni l'autre ; seul Amon était autorisé à passer les portes blindées ; ils avaient davantage confiance en lui, sans doute parce qu'il n'aurait eu aucune chance de survie s'il avait tenté de s'échapper. Je logeais dans une sorte de cellule éclairée par une grande baie au vi-

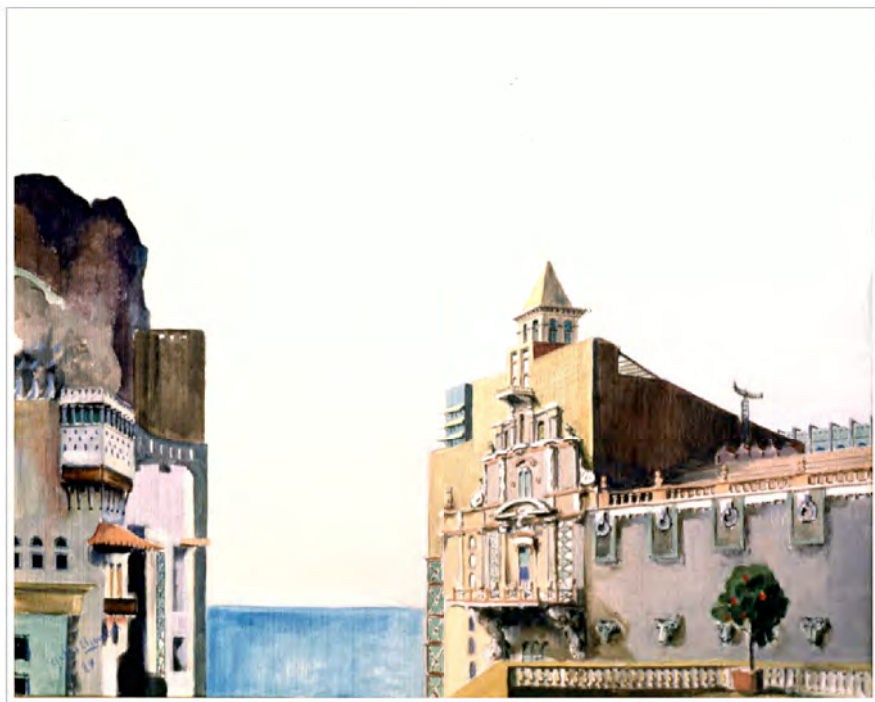
trage également blindé ; de là je voyais le port et pouvais suivre les allées et venues de la dizaine de vaisseaux appartenant aux pirates qui avaient élu résidence sur la Roche d'Argent. Je n'avais pas à me plaindre de mauvais traitements, et la compagnie de Roblow, Orgel, et Joudhar était plutôt distrayante. Je ne tenais cependant pas à terminer les jours de ma seconde existence dans ce terrier, sans autre horizon que celui de mitonner des petits plats pour trois individus assez vulgaires, avec qui je ne lierai jamais amitié. Je pensais souvent à Eornie et au Pr. de Yorg. Avaient-ils pu regagner Iarou ? Certainement me croyaient-ils mort, et avaient-ils abandonné toute recherche à mon égard... un trait était tiré sur Louis. Horôn de Yorg avait dû perdre tous ses crédits et sa notoriété s'en était sans doute trouvée très affaiblie. Vu son grand âge, il ne s'en était peut-être pas remis. Et Eornie ? Je ne pouvais me résoudre à la croire morte. J'étais intimement persuadé qu'une femme de sa trempe avait su trouver en elle les ressources pour échapper au naufrage. Mais où était-elle maintenant ? Captive, aux mains des Ouabris, ou libre, retournée auprès du Pr. de Yorg?...

Ma seule préoccupation était donc d'imaginer un moyen de m'échapper pour retrouver ceux que mon cœur aimait. J'attendais avec impatience le jour où mes trois pirates reprendraient la mer. Il serait alors certainement plus facile de subtiliser la clef des portes blindées et de s'éclipser. Mais une fois sorti de leur repaire, comment regagner les cités antilliennes ? J'essayais d'échafauder des plans, mais aucun ne me convainquait vraiment. Je pensais aussi à Ignis et m'interrogeais sur l'opportunité de l'emmener avec moi, pour la sauver de ce morne destin qu'elle n'arriverait pas à surmonter, et qui la consumerait peu à peu, supprimant une à une en elle toutes les qualités de corps et d'esprit dont la nature l'avait dotée. Un matin d'automne, où la rade prenait une allure fantomatique, s'évanouissant peu à peu sous une fine brume blanche qui captait et rediffusait en lumière pâle toute l'ardeur du soleil matinal, Roblow vint m'annoncer ce moment tant attendu de leur

prochain départ. Le hic, que je n'avais absolument pas prévu, c'est que je faisais partie moi aussi du voyage. Ils comptaient m'emmener, estimant qu'Amon et Ignis suffisaient à garder leur tanière, et ayant aussi certainement pressenti mes intentions d'évasion.

Passée la première déconvenue, je me dis finalement qu'il serait peut-être plus aisé de rejoindre la civilisation antillienne si je parvenais à leur fausser compagnie alors qu'ils étaient loin de chez eux. J'eus quelque commisération pour cette pauvre Ignis qui resterait prisonnière, mais tout compte fait, égoïstement, il m'apparaissait évident que mes chances de réussite auraient été sérieusement diminuées si j'avais dû associer à ma fuite cette jeune personne si peu énergique.

Bien entendu, malgré mes questions, les trois pirates ne me dirent rien de notre destination ni de l'objectif de leur sortie. J'étais relégué dans la cuisine qui se trouvait au centre de leur curieux navire à trois coques, qui ressemblait à une grosse soucoupe volante montée sur patins. J'étais dans le patin du milieu, et je n'apercevais l'extérieur que latéralement, par de petits hublots : la perspective était sérieusement limitée par les patins latéraux, légèrement en retrait. D'après le peu que je voyais, j'avais le sentiment que nous allions bon train : cinquante ou soixante nœuds. Nous faisions cap sur l'ouest et passâmes sans escale un détroit où je crus reconnaître le rocher de Gibraltar. Impression vite confirmée car notre route s'infléchit ensuite peu à peu vers le nord.



La Roche d'argent.

J'étudiais méthodiquement mon nouvel environnement carcéral, cherchant à trouver la faille qui me permettrait de quitter le navire. Mon quartier se limitait à une cabine avec couchette crasseuse et sanitaire douteux, dont la seule issue donnait dans la cuisine, elle-même commandée par une solide portière en métal, sans poignée, et qui ne s'ouvrait que pour les brèves visites que me rendait parfois Orgel, plus bavarde que ses deux compagnons. Les hublots étaient pourvus de verres incassables, et de toute façon trop petits pour laisser passer un corps d'homme ; le circuit de climatisation n'offrait pas davantage de possibilités. Il faudrait donc quitter ce lieu par la porte, et la seule solution était de profiter d'une des visites d'Orgel ; mais il fallait que ce soit pendant une escale, car la pleine mer était mon plus sûr geôlier. Cependant il paraissait évident que lors des escales, Orgel cesserait ses incursions aux cuisines (il y avait un système d'interphones et de monte-plats qui rendait inutile le contact direct entre eux et moi).

Une nuit le bateau stoppa. Je regardai par le hublot et vis que nous étions devant la masse noire d'une côte rocheuse, où la lune traçait d'amples sillons cendrés. Une petite lumière clignotait au creux des rochers, et, au bout de quelques instants, j'aperçus que c'était un canot qui se dirigeait vers notre embarcation. Je le perdis vite des yeux, car il était maintenant masqué par la quille latérale du vaisseau. J'entendis vaguement par la suite le bruit du moteur, puis Joudhar qui hélait quelqu'un. J'aurais bien sûr aimé savoir qui était ce visiteur nocturne et le but de la rencontre ; mais il fallait encore attendre. Je tournais en rond dans ma cuisine, désespérant d'un événement qui me permettrait de fuir. Enfi n l'interphone émit le grésillement qui précédait toute communication ; la voix forte de Roblow m'interpella :

« Mouled ! Prépare un dîner pour cinq personnes ; nous avons de la visite... Je te laisse le choix du menu... mais tu te dépêches et tu nous l'envoies d'ici une heure... Ok ? »

Comme je ne répondais pas, Roblow hurla :

« Mouled ! Qu'est-ce que tu fiches ? Il y a un problème ?..

— Euh... non... je prépare ça tout de suite, répondis-je enfi n d'une voix atone. »

Il fallait absolument que je me décide à tenter quelque chose. L'occasion de m'échapper ne se représenterait peut-être plus de façon si favorable ; c'était cette nuit ou jamais. Je me mis cependant aux fourneaux, tout en essayant fébrilement d'élaborer un plan. Si je ne donnais pas signe de vie dans une heure, l'un d'eux finirait par descendre... je me cacherais derrière la porte, et il me faudrait sans hésiter assommer celui qui franchirait le seuil ; je cherchais des yeux la lourde poêle à frire qui me servirait de matraque. Mais si c'était Roblow et non Orgel qui descendait, mes chances de réussite seraient bien minces, car le gaillard était rapide, fort, et très aguerri ; et s'ils venaient à deux, j'étais de toute façon fichu. Je savais qu'alors ils ne me feraient pas de quartier.

J'avais de plus en plus peur et mes mains tremblaient. Je m'énervais sur une lourde queue d'espadon qui glissait et que je n'arrivais pas à sortir de l'armoire frigorifique... Quand elle fut enfin sur la table à découper, j'étais dans un tel état d'agacement que je hachais lamentablement la première tranche, malgré un couteau parfaitement affûté. J'eus pour la deuxième un geste un peu trop violent et la lame fit nit sa course sur l'index de ma main gauche. L'entaille n'était pas très profonde, mais le sang coulait abondamment, sans doute parce qu'il s'agissait de l'un des doigts qui m'avaient été greffés jadis par Horôn ; je mis ma main au-dessus de l'évier et regardai le sang goutter. J'eus alors brusquement une idée. Je saisis un grand verre et me mis en devoir de recueillir le liquide vermillon qui s'écoulait de ma blessure. Au bout de cinq minutes, le verre n'était pas encore plein, mais je commençais à vaciller sur ma chaise. Il aurait été stupide que je m'évanouisse à ce moment. Les jambes flageolantes, j'allai donc jusqu'à l'armoire à pharmacie et me fis un rapide pansement. Il n'y avait pas tout à fait assez de sang pour l'exécution de mon

plan, mais je m'avisais que dilué avec une quantité égale d'eau tiède, le liquide garderait son apparence hématique, et conviendrait à la mise en scène que j'avais l'intention de préparer.

Je rangeai le morceau d'espadaon, mais je gardai néanmoins en guise de maquillage deux ou trois caillots noirâtres formés près de la colonne osseuse centrale du gros téléostéen. Après avoir fendu ma chemise à l'endroit du ventre, j'y étalais le sang coagulé, et humectais abondamment le linge, ainsi que le grand couteau de cuisine, avec mon propre sang dilué. Il ne me restait plus qu'à m'allonger par terre, le couteau à la main, et à renverser sur le sol le reste du liquide hématique contenu dans le verre.

Lorsqu'Orgel entra dans la cuisine, elle resta un moment sans bouger, les bras ballants ;

« C'est pas possible ! Qu'est-ce qui lui a pris ?... et qu'est-ce qu'on va dîner, maintenant... »

Comme je l'avais espéré, elle sortit de la pièce sans refermer la porte. Il me fallait m'écclipser avant qu'elle ne revienne avec ses compagnons. Aussi dès qu'elle fut assez loin pour ne plus m'entendre, je m'élançais dans le couloir étroit, non sans avoir pris soin de refermer la lourde portière blindée que je coinçai tant bien que mal en entrant à force un petit bout de métal dans l'étroite feuillure ; cela les retarderait toujours un peu.

Je ne connaissais pas le plan du navire, et devais me fier à mon instinct, priant pour ne pas me retrouver dans un cul-de-sac, ou pire, nez à nez avec mes ravisseurs.

Cette nuit-là la chance fut de mon côté : avant que les pirates découvrent la supercherie et se mettent à ma poursuite, j'avais gagné une passerelle extérieure et repéré le canot des trafiquants amarré contre l'une des coques. Je m'y glissai silencieusement, mis le moteur en route sans trop de difficulté, et quittai pour toujours mes trois hôtes, qui maintenant vociféraient sur le pont. Ils tentèrent bien de me rattraper avec leur petite chaloupe

d'embarquement, leur gros vaisseau ne pouvant se risquer parmi les récifs de la côte. Mais le moteur de mon canot était beaucoup plus puissant et je fus très vite hors de leur atteinte. Je longeai le rivage vers le nord jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Il ne fallait pas que quiconque puisse apercevoir mon embarcation, et je me mis en devoir de trouver un creux de rocher suffisamment large pour y cacher le canot. Après quoi je dus me jeter à l'eau et nager quelques brasses pour rejoindre la terre ferme. Je me hâtais alors vers un abri sûr où m'allonger, et enfin prendre quelques heures de repos.

Le jour, silencieusement, avait extrait les roches et les arbres de leur gangue d'ombre. Le concert des oiseaux faisait maintenant résonner le flanc escarpé des montagnes. Derrière l'échine bombée de la plage, presque aussi blanche que de la neige, s'étendait un bois d'eucalyptus déguenillés, qui répandait une généreuse odeur médicinale. Je disposais quelques brassées de bois mort contre l'un des troncs, et me tapis par en dessous, heureux comme jamais je ne l'avais été de me sentir seul au monde.

Je fus réveillé par le soleil qui, perçant de ses rayons bas les feuillages clairsemés du sous-bois, avait trouvé un passage jusqu'à mon visage. J'avais dormi presque toute la journée.

INTERMÈDE VIII

NOTE SUR LA CONSCIENCE, LA MÉMOIRE, ET LA RÉINCARNATION, D'APRÈS LES SCIENTIFIQUES DU C. I. R. I. DE IAROU

NOTE 13

Selon la théorie officielle en usage sur Iarou, la mémoire n'est pas stockée passivement, mais liée à la réactivation toujours partielle, et forcément transformée, de certains réseaux neuronaux connectés lors du vécu réel d'un événement. Chaque réactivation modifie le souvenir, et certaines aberrations par rapport à l'événement original peuvent, par une réactivation itérative stabilisante, finir par caractériser un souvenir, qui s'avère en réalité infidèle, bien que son impression de vérité soit très forte dans notre esprit, en raison des nombreuses réactivations.

Cependant la théorie antillienne distingue plusieurs formes de souvenirs, ou plutôt de réminiscences :

- Certaines sont conceptuelles,
- D'autres sont de l'ordre du récit figuratif (un film d'images),
- D'autres encore sont d'ordre émotionnel, et touchent l'affect, souvent par l'intermédiaire des sens habituellement les moins investis par l'activité conceptuelle, c'est-à-dire le toucher, le goût, l'odorat.

Les réminiscences d'ordre émotionnel sont les moins souvent réactivées, car elles ne resurgissent que par une réactivation de type analogique, non par réactivation cognitive comme la plupart des autres souvenirs ; c'est-à-dire qu'il faut, pour les faire revenir dans la mémoire, être confronté à des événements ou sensations analogues à ceux qui ont provoqué la première impression. Tandis

que les souvenirs d'ordre conceptuel ou les « films d'images » peuvent à tout moment être rappelés à l'esprit par un simple effort de la mémoire cognitive. C'est d'ailleurs pour cette raison que, selon les observations des psychologues du C.I.R.I., ces deux derniers types de souvenirs sont moins fiables que les réminiscences émotionnelles : ils sont réactivés plus souvent, et plus ils sont réactivés, plus ils se transforment et se figent en un stéréotype, résultat des multiples itérations mnémoniques de l'événement, plus que de l'événement lui-même.

A l'inverse, les souvenirs émotionnels sont particulièrement intenses, et de fait souvent agréables, du fait qu'ils restituent en profondeur le vécu d'événements anciens parfois oubliés (parce que non réactivés par l'action cognitive volontaire), et que cette restitution est empreinte d'une véritable fraîcheur. Bien sûr le déclat émotionnel peut ensuite donner naissance à un enchaînement d'ordre conceptuel ou à un film d'image, et ainsi provoquer la remémoration d'un épisode oublié de la vie passée, qui dès lors va pouvoir être réactivé plus souvent, et se sédimenter peu à peu dans une forme conventionnelle de moins en moins porteuse d'émotion.

D'après les savants antilliens, plus un individu avance en âge, plus, dans l'ensemble de ses souvenirs, le versant conceptuel est dominant en regard du versant émotionnel. Inversement chez le nourrisson, il n'existe selon eux que des réminiscences émotionnelles, qui sont sans cesse réactivées de façon analogique. Cette première mémoire émotionnelle (ou sensuelle, si l'on préfère) constituerait plus tard le fond affectif sur lequel se développeront et se ramifieront les prégnances conceptuelles, au fur et à mesure de l'acquisition du langage. Dans la mesure où ces sensations-émotions premières n'ont pas pu être associées à un travail cognitif (l'organisation conceptuelle n'apparaissant qu'avec le langage) elles ne pourront jamais être réactivées comme des souvenirs événementiels. Mais c'est peut-être elles qui seront à l'origine

d'intuitions, de sympathies, ou de tout autre forme de sentiments ressentis comme spontanés, et qui justement dépendent, à ce qu'enseignent les Antilliens, de notre background affectif.

Ils disent encore que le moi, ou plutôt la conscience du moi, se distingue de la conscience première, conscience à l'état brut, que l'on peut dénommer conscience de l'instant. Contrairement à celle-ci, la conscience du moi serait une conscience épaisse, qui mettrait en résonance plusieurs domaines mentaux :

- D'abord ce qu'ils appellent la mémoire de soi – connaissance de notre passé, de notre environnement, c'est-à-dire capacité à y découvrir à tout moment une trame logique satisfaisant la raison ;

- Ensuite le fond émotionnel/sensitif, qui constitue selon eux la personnalité affective du moi ;

- Enfin la capacité physique et cérébrale, qui n'est autre que la connaissance spontanée – non réfléchie – de la fonctionnalité immédiate de l'individu.

Il est évident pour tous les psychologues antilliens que ces trois domaines varient considérablement au cours d'une existence, et sont sujets à transformations brusques ou progressives.

Chez l'homme, le premier domaine, c'est-à-dire celui de la mémoire cognitive de soi, est considéré par les savants de l'arou comme le plus important dans la conscience active du moi. Or, ils remarquent que c'est précisément celui qui est le plus aisément falsifiable. Ils ont réussi, sous hypnose, ou dans d'autres circonstances spécifiques, à modifier des souvenirs ou à en ajouter de nouveaux, totalement artificiels. Ils estiment d'ailleurs qu'il s'agit d'un phénomène analogue à la tendance que nous avons à nous identifier à certains personnages de cinéma, voire parfois à intégrer à notre propre bagage de souvenirs des événements qui en réalité ont été vus dans un film. Même la lecture peut, d'après eux, produire ce type d'autosuggestion, et aboutir dans certains cas à la pseudo-conscience d'une vie antérieure, vécue à l'époque où se

déroule l'intrigue du roman qui a passionné tel ou tel individu. Ces phénomènes, si naïfs qu'ils puissent paraître, ne sont pas rares chez les Antilliens.

Évidemment, dans la civilisation antillienne comme dans la nôtre, le grand souhait implicite de toute conscience du moi est l'immortalité, désirée et espérée, même si elle devait intervenir après une période d'oubli total. Les psychologues de Iarou en donnent pour preuve l'attirance qu'exercent sur beaucoup de groupes marginaux, mais aussi dans une frange importante de la population antillienne, les religions anciennes dont les dogmes intègrent la métempsychose. Ces psychologues affirment qu'au plus profond de soi-même, chacun souhaite que ce qui constitue sa conscience du moi ne disparaisse pas.

Ils prétendent que cette volonté peut induire deux croyances :

- Soit on considère que le moi est immatériel, indépendant – et donc séparable – du support corporel (ce que les chrétiens appelaient « âme »). Ce moi objectif, pour se pérenniser, n'a pas besoin de la préservation des trois domaines de la conscience de soi, précédemment définis, qui sont liés au support vital de l'expérience psychique et corporelle, c'est-à-dire à l'individu fait de chair et de neurones ;

- Soit on considère que le moi est l'émanation du substrat biologique (neurocorporel), et alors sa pérennisation suppose la conservation (ou la résurgence) d'une partie plus ou moins grande des éléments relatifs aux trois domaines de la conscience de soi (l'intégralité ne veut rien dire, puisque ces trois domaines se transforment de façon assez importante au cours de la vie humaine). Dans ce cas, l'immortalité du moi, comme son évolution pendant la vie, passerait obligatoirement par une altération, et peut-être aussi par une altérité, le support biologique corporel qui constitue la frontière objective du moi étant de toute façon détruit (bien que le codage génétique ait permis aux chercheurs du C.I.R.I. d'opérer

une renaissance très semblable du corps recomposé à partir du phénotype individuel).

Ils se sont d'abord posé la question de savoir si la conscience du corps pourrait renaître analogiquement dans un corps identique reproduit grâce au codage génétique. À vrai dire, l'idée, pour un individu, de voir renaître un corps identique au sien – et donc capable de la même conscience corporelle – ne satisfait que rarement son fantasme d'immortalité. Un clone, pas plus qu'un jumeau, ne constitue un prolongement acceptable de son moi. Par contre l'idée de voir renaître sa mémoire de soi, et son background émotionnel dans un autre corps, s'il le faut tout à fait différent, convient parfaitement au désir d'immortalité de la plupart des individus examinés par les savants du C.I.R.I. (ils ont observé que l'hypothèse d'un corps différent peut même présenter un certain piquant pour l'imagination).

Toutefois il n'a pas été facile pour eux de découvrir par quel moyen une partie de la mémoire de soi et du background émotionnel pourrait se transmettre à un autre corps. Ils ont d'abord imaginé qu'à l'instar de la fusion des corps au cours de l'acte sexuel – qui engendre une forme d'immortalité corporelle par production d'un nouvel individu possédant un fragment de mémoire génétique de chacun de ses parents –, une fusion serait possible entre deux « consciences du moi » capables de fertiliser un nouveau corps par transmission substantielle de fragments mnémoniques et d'affects. Certains firent même l'hypothèse que cette fusion pourrait se faire par la rencontre (dans un mystérieux espace dont ils ne veulent pas divulguer la nature) de deux individus non contemporains, l'un cherchant à se prolonger dans l'avenir – découvrir ses futures réincarnations – et l'autre souhaitant s'enraciner dans le passé – se rappeler ses vies antérieures.

Pour tous les sujets sur lesquels ils travaillaient, ils furent inmanquablement amenés à se poser les questions suivantes :

- De qui celui-ci est-il la (ou une) réincarnation ?
- De quelle personne à naître celui-là est-il la (ou une) vie antérieure ?

En d'autres termes, les savants du C.I.R.I. se demandaient quels indices et quels éléments de chaque individu ils devraient laisser (enterrer) pour qu'un jour quelqu'un puisse se les approprier intimement au point d'avoir conscience d'être un prolongement – une réincarnation – de l'individu en question. Ou encore, que fallait-il pour que la vie antérieure qu'un individu s'inventait, ou qu'il s'autosuggérait, au point de la ressentir comme une expérience vécue, que fallait-il pour qu'elle corresponde, de façon assez poussée, à la vie réelle d'un individu ayant existé à une autre époque ?

Mais, même s'il paraît que certains chercheurs ont trouvé les réponses à ces questions, un problème demeurerait toutefois. En effet, il s'est avéré probable que plusieurs individus des générations futures, sans rapport entre eux, auraient été amenés à s'approprier intimement les souvenirs d'un individu suivi par le C.I.R.I. ; alors son moi, par nature un et indivisible, pourrait se trouver réincarné en deux êtres séparés. Et symétriquement, lui-même pourrait se trouver deux (ou plus) vies antérieures, dans deux personnages qui se seraient totalement ignorés, bien que pouvant avoir été contemporains.

Les chercheurs les plus audacieux en ont déduit que le *moi* peut se ramifier pour se condenser ensuite. Ainsi tout homme pourrait se percevoir comme le fragment d'un moi plus vaste, qui se rappellera un jour avoir été cet homme, mais aussi d'autres individus.

D'autres psychologues, peu convaincus par ces hypothèses, répliquèrent qu'on peut sans doute, grâce aux multiples méthodes psychologiques pratiquées par le C.I.R.I., donner assez facilement à quelqu'un la capacité mentale de s'approprier la personnalité et l'histoire d'un personnage dont la vie est connue par les livres et

les documents de toute nature (visuels, entre autres). Mais qu'il est beaucoup plus difficile de lui faire ressentir vraiment l'émotion qui caractérise un souvenir antérieur réellement vécu, de lui faire partager une souvenance émotionnelle-sensitive appartenant à un personnage qui n'est pas son *moi*, mais qui est candidat à devenir un de ses *moi* antérieurs. Seule pourtant cette émotion, qui donne l'impression de l'authenticité du vécu, pourrait valider une expérience de ce type.

À cela les premiers rétorquent que la plupart du temps, on ne sait de toute façon plus ressentir une telle émotion pour nos souvenirs vrais. Par contre un simple objet ayant appartenu à une personne disparue, à condition qu'il soit chargé affectivement, peut permettre dans certains cas une appropriation mentale importante, et donc une forme d'immortalisation. Des voyantes engagées par le C.I.R.I. parvinrent ainsi, au contact d'objets remplis d'émotion, à s'identifier momentanément de façon troublante avec les personnes pour qui ces objets avaient eu de l'importance.

De même qu'une prégnance conceptuelle se transmet par des sons (mots et phrases), les savants les plus audacieux du Centre de Recherche sur l'Immortalité pensent qu'une prégnance émotionnelle peut rayonner par des objets et tisser un réseau de communication / résonance assez troublant au regard des préjugés qu'on a dans notre science terrienne sur la nature de l'espace-temps.

Pour ma part, je pense cependant que si cette théorie est vraie, la majorité des gens ne sont cependant la réincarnation de personne, puisqu'ils ne se souviennent d'aucune vie antérieure. Les psychologues de Iarou connaissent ce problème. Et c'est pourquoi ils incitent les Antilliens à s'en préoccuper : la première chose à faire selon eux est de chercher à nouer un fil conducteur avec le passé, à trouver dans l'histoire – ou ce que nous en connaissons – une anticipation de nous-mêmes ; la seconde chose à faire, pour chaque individu, est de laisser suffisamment de traces pour qu'à nouveau il puisse être chaîné avec le futur.

Cette continuité du moi dans le temps est une chose troublante. Lorsque je pense aujourd'hui à l'enfant que j'étais, il me paraît si loin maintenant. Il est comme une vie antérieure, dont il ne me reste que quelques bribes ; et selon les théories antilliennes, je peux considérer, si j'oublie la continuité corporelle qui m'unit à lui, que j'en suis en quelque sorte la réincarnation. Je peux aussi retrouver dans les archives familiales des épisodes de mon enfance que j'ai totalement oubliés, et qui peut-être provoqueront une résonance, une réminiscence... Et souvent, il s'avère que certains des éléments qui provoquent cette réminiscence ont en fait trait à mon frère, et non à moi... On voit par là la justesse du point de vue des psychologues de Iarou, et combien les réminiscences sont peu liées à l'intégrité physique de l'individu.

Ils professent d'ailleurs que l'on peut être la réincarnation d'un être tel qu'il a été à un moment donné de sa vie, sans pour autant être la réincarnation de son ego à d'autres périodes de son existence. Certains épisodes de notre vie sont mortels, et d'autres peuvent devenir immortels.

Ne nous leurrions pas cependant : on ne peut pas devenir la réincarnation de n'importe quel personnage sur lequel on aurait réuni une forte documentation. Il faut qu'il existe suffisamment de résonance pour avoir, à la lecture des événements de la vie d'un être disparu, cette intime impression de déjà vécu. Il faut une grande sympathie et une grande ressemblance mentale. Les savants du C.I.R.I. disent qu'on ne doit par ailleurs pas exclure que l'on puisse être la réincarnation d'une personne dont nous avons été un moment le contemporain ; simplement le souvenir de dualité et d'altérité risque de l'emporter sur le sentiment d'unicité.

D'après l'enseignement du Centre de Recherche de Iarou, les rites religieux d'enterrement et de conservation des objets quotidiens n'ont toujours servi en réalité qu'à permettre aux hommes futurs de se réapproprier la mémoire des morts, et donc de les faire revivre, de les pérenniser en se les accaparant.

Pour les savants antilliens, notre quête de l'immortalité prend un sens différent quand on sait qu'il importe de donner à celui ou celle qui nous prolongera le maximum de souvenirs et d'émotions à faire revivre.

Une autre opinion, chez certains psychologues antilliens, consiste à penser que l'esprit individuel est « piloté » par une essence immortelle, qui quitte le corps à la mort, et qui un jour ira piloter un autre corps. Ils ont été poussés à cette croyance par les expériences qu'ils ont menées sur l'éloignement momentané de l'esprit et du corps, expériences dont nous-mêmes terriens avons eu à connaître, dans de nombreux cas d'anesthésies à l'éther ou sous l'effet d'autres drogues.

Mais quelle serait la nature exacte de cette « essence » ? Se différencierait-elle de notre conscience existentielle du *moi* ? Et de quelle façon serait-elle modifiée par une existence corporelle ? Pour les Antilliens qui défendent cette thèse, il faut forcément que cette sorte d'« âme » garde les souvenirs antérieurs. Cependant, lors des états d'éloignement de l'enveloppe corporelle, la conscience du moi se confond avec une partie de cette entité, puisqu'elle se dissocie du corps. Quels rapports, alors, entre la conscience du moi liée à l'existence d'une incarnation particulière, et la conscience de l'âme ? Les Antilliens disent que la conscience du moi est à la fois un fragment de la conscience de l'âme, et à la fois un fragment mémoriel d'une conscience ultérieure beaucoup plus vaste (mon *moi* actuel n'est-il pas un fragment du moi qui se manifestera dans mon corps d'ici une dizaine d'années ? qu'en aura-t-il retenu et qu'en aura-t-il rejeté aux oubliettes ?).

Ainsi, selon les psychologues de l'arou qui défendent la séparation du corps et de la conscience, l'âme peut se présenter comme un totem, c'est-à-dire l'être intemporel dont toute la lignée de *moi(s)* individuels et temporels sont les fragments, les consciences réalisées dans différents contextes, les épiphanies.

CHAPITRE IX

LA FERME

Mes vêtements étaient poisseux, ma coupure à la main me brûlait un peu, et surtout j'avais faim et soif. Je m'enfonçais à l'intérieur du bois d'eucalyptus, pensant au moins trouver de l'eau douce. Il y avait en effet un ruisseau qui alimentait le marigot ; mais l'eau n'en était pas vraiment engageante. Aussi je remontai son cours, espérant trouver en amont une onde plus cristalline. Je marchais deux bonnes heures, d'abord en longeant le lit du ruisseau, puis en grimpant dans les rochers pour suivre un petit torrent qui dévalait des pentes raides. Ma peine fut récompensée : je tombai, au détour d'un gros bloc granitique contre lequel se tordaient quelques pins Laricio, sur une source qui me parut irréaliste. Elle sortait en gros bouillons de sous un rocher moussu, parmi un amas foisonnant de fougères, et un énorme figuier aux branches grises, chargé de fruits mûrs, se penchait pour lui donner ombrage. J'adore les figues : celles-ci étaient moelleuses et sucrées à souhait, et je m'en empiffrais jusqu'à l'écœurement. Les doigts collants, j'allai m'asseoir en haut du rocher et scrutai le paysage lointain. Le soleil commençait à décliner et la mer prenait des allures d'argent en fusion. La brume de chaleur adoucissait l'éclat rubescent des falaises de granit. Sur l'horizon, quelques îlots rocheux découpaient leur profil sombre ; l'un d'eux, vers le sud, semblait être surmonté d'un phare ou d'une tour. Hormis ce signe d'une présence humaine peut-être aujourd'hui disparue, la beauté du lieu était sauvage et vierge : nul chemin, nul village ne se laissaient deviner sur les parois majestueuses de la montagne. Cela me rassura d'abord, mais je repensais aux bêtes fauves rencontrées quelques mois auparavant dans les montagnes de l'Aurès, et à nouveau l'angoisse commença à gagner mon esprit. La nuit n'allait pas tarder à venir. Plutôt que de chercher à m'enfoncer dans

l'intérieur des terres, je préfèrai redescendre vers la plage, et peut-être même retourner m'abriter dans le canot. Je dévalais donc aussi vite que je le pus les pentes rocheuses, sautant de pierre en pierre au risque de me fouler les chevilles. Lorsque j'arrivais dans le bois d'eucalyptus, j'étais couvert de sueur et mon cœur tambourinait. Derrière les frondaisons, le ciel s'était embrasé et le disque solaire plongeait lentement sous la ligne d'horizon, jetant ses derniers feux avec une douceur infinie. Deux enfants, assis sur le sable, contemplaient le spectacle, et leurs gracieuses silhouettes se détachaient en bleu noir sur l'or du couchant. Cette présence juvénile acheva de me rasséréner. J'allais vers eux en sifflotant, pour qu'ils m'entendent de loin et ne soient pas effrayés.

« Salut, les enfants ! Vous parlez Antillien ?... Ne vous sauvez pas, je ne vous veux aucun mal !... Nom d'une pipe ! Je vais vous rattraper... »

Ils couraient côte à côte et je n'eus pas trop de mal à les saisir tous deux par les poignets.

« Ne nous emmenez pas, Msiieur, pas chez le Fermier !

— Quel fermier ?

— Vous n'êtes pas un homme du Fermier ?

— Je ne suis un homme de personne. Je suis simplement naufragé et échoué ici. Et j'aurais aimé que vous me meniez chez vous... Peut-être vos parents pourront-ils m'offrir l'hospitalité pour une nuit ou deux ? »

En même temps que je disais ces mots, je me rendais compte du danger qu'il y avait à vouloir rencontrer sans précaution des gens qui peut-être étaient liés aux contrebandiers dont j'avais volé le canot. Mais les enfants coupèrent court à mon appréhension en m'affirmant qu'ils n'avaient pas de parents.

« Mais alors, où vivez-vous, et qui s'occupe de vous ?

— Nous habitons à la ferme, tiens !

— Et nous savons nous débrouiller tous seuls, dit le garçon.

— Ça, c'est toi qui le dis ! Commenta d'un air moqueur sa jeune amie.

— Vous êtes frère et sœur ?

— Ça va pas ! Vous voyez bien qu'on ne se ressemble pas.

— Pardon. Vous êtes peut-être cousins ? »

Ils s'esclaffèrent.

« Mais alors, pourquoi vous trouvez-vous tous les deux ensemble dans une ferme, sans parents ?

— On n'est pas que tous les deux, on est à peu près trois cent cinquante.

— Hein ? ! Fichtre, une vraie colonie de vacances. Mais vous n'êtes quand même pas tous des enfants de dix ans...

— J'ai onze ans ! rectifia le garçon, un peu vexé. Bien sûr que nous n'avons pas tous le même âge, ce serait idiot !

— Le plus vieux, en ce moment, c'est Ramho, précisa la fillette, il va bientôt avoir vingt-quatre ans. Mais il ne va sans doute plus rester longtemps. Moi, je m'appelle Erdy et j'ai aussi onze ans, lui c'est Sodhar, et toi ? »

En parlant, nous avancions dans la direction vers laquelle ils avaient fui tout à l'heure : nous longions la côte vers le sud. Dix minutes plus tard, nous entendîmes des cris joyeux et de la musique, puis nous aperçûmes des lumières colorées qui dansaient par-dessus la falaise plongée dans l'ombre du soir. Elles décrivaient, jusqu'aux cimes une forme molle et ramifiée, comme les tentacules d'un poulpe géant.

« C'est la ferme, dit Sodhar, on la voit mal parce qu'il fait presque nuit ; mais elle est très grande et superbe. »

Une guirlande d'enfants hilares vint s'accrocher à mes nippes en poussant des cris d'étonnement, mais des cris surtout pour le plaisir de pousser des cris. Ils me traînèrent vers un ring éclairé, sur lequel je fus invité à monter avec mon escorte. Puis le plateau s'éleva lentement dans les airs, guidé par des rails que je ne pouvais apercevoir. Nous arrê tâmes devant l'entrée d'une pièce très longue et voûtée en forme de parabole. L'intérieur était phosphorescent, selon la mode en vogue dans les appartements antilliens. Il y avait là des jeunes gens plus âgés, à demi allongés sur de grands sofas, en train de dîner à la manière antique. Sodhar et quelques-

uns de ses camarades me précédèrent vers l'un des groupes d'adolescents.

« On a trouvé un étranger.

— Bon ; qu'il vienne avec nous ; vous autres vous pouvez retourner ; il dormira ici. » Sodhar s'inclina, me lança un regard amical, et disparu avec les autres enfants.

« Je ne sais si vous avez eu raison de venir par ici, mais nous nous efforcerons de vous rendre la vie agréable, me dit un beau jeune homme au visage bleuté, un peu hermaphrodite. Je m'appelle Ramho, voici Jerde, Goël, et Pensée. Et vous-même ? Vous n'avez pas l'air d'un Antillien... Mais allongez-vous ; mettez-vous à l'aise. »

Le sofa n'avait pas une forme bien définie : il moutonnait de-ci de-là pour former de courts dossiers, et s'échancrait largement en plusieurs endroits pour permettre l'installation de petits plateaux ; du côté du mur, il s'élevait en deux gradins et se prolongeait à l'intérieur d'une alcôve où l'on devinait, malgré la pénombre, de grands bouquets de fleurs.

« Je suis Antillien d'adoption ; et j'ai plusieurs noms... ces derniers temps, on m'appelait Mouled.

— C'est un nom du Sud ; de la région d'Orawak. Vous êtes de là-bas ?

— À vrai dire, je ne sais pas d'où je suis. Mon histoire est un peu compliquée... et je n'ai pas très envie de la raconter ce soir.

— Mange, cela te détendra », me dit Pensée, qui était une ravissante jeune fille pâle, aux cheveux argentés qui tombaient en bouclettes serrées sur ses épaules.

J'avais faim et ne me fis pas prier, d'autant que les mets disposés sur les plateaux sentaient vraiment très bon. Et ils l'étaient en effet ; je n'avais jamais rien goûté de semblable, et n'avais aucune idée des ingrédients qui entraient dans ces recettes raffinées.

« Vous faites cela avec les produits de la ferme ? » Questionnais-je pour renouer la conversation.

Mes hôtes sourirent.

« Non, dit Jerde, la ferme ne fournit pas ce genre de choses. On est livré chaque jour par un portage télémobile. Je ne sais d'ailleurs pas avec quoi ils font ça, mais c'est toujours très bon.

— Vous ne faites jamais la cuisine ?

— Nous avons d'autres distractions plus agréables ! s'esclaffa Goël.

— Lesquelles ?

— Tu auras tout le temps de le découvrir.

— Moi, avant de venir ici, j'ai dû faire la cuisine pendant des mois et j'y ai pris goût ; cela peut aussi être une distraction... si vous voulez, je vous montrerai.

— Non ! Coupa Ramho ; ce sont là des distractions de subalternes. À la ferme, nous n'avons pas à nous livrer à ce genre d'activité. »

Il semblait froissé, agacé par ma proposition. Son visage fermé me dissuada de lui adresser de nouveau la parole. Le silence régnait maintenant, et tout le monde gardait le nez dans son assiette, sans oser affronter la subite mauvaise humeur de Ramho. Aussi au bout de quelques minutes de cette ambiance tendue, je demandais l'autorisation de me retirer pour aller dormir.

« Pensée va te montrer où dormir, dit simplement Ramho. Il ne leva pas la tête et ne répondit rien à mon bonsoir. »

Pensée me conduisit à travers un dédale de couloirs aux parois vaguement dorées, jusqu'à une chambre parfumée et toute tendue de tapis d'un style remarquable que je n'avais encore jamais vu. Des scènes érotiques y étaient représentées avec une sorte de sauvagerie désordonnée, mais dans une expression juste et raffinée, qui n'était pas sans évoquer certains aspects des grandes peintures rupestres du paléolithique. Le tissage était si serré qu'on eut vraiment dit des peintures.

« C'est joli, n'est-ce pas ? me dit Pensée avec son sourire charmant.

— Oui ; mais je suppose que tu ne sais pas non plus d'où ça vient.

— Si ; je le sais. Et je sais aussi d'où viennent les plats que nous avons mangés ce soir, et avec quoi ils sont fabriqués ; et Ramho le sait aussi... Mais il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas évoquer ici. Ramho est très susceptible depuis quelques mois ; il faut le comprendre : il n'a plus beaucoup de temps à passer à la ferme.

— Écoute, Pensée... Je ne comprends pas très bien quels sont vos problèmes, ni ce qu'est au juste cette ferme... il faudrait que tu m'expliques, ou je risque de commettre encore beaucoup d'impairs.

— Bien sûr, mais il est tard et tu es fatigué ; nous reparlerons de tout cela demain matin... bonne nuit... et pour que tu dormes mieux, je vais te dire où sont fabriquées ces belles tapisseries : elles viennent d'Amarana, et sont très rares sur Antillia. Mais la ferme contient d'incalculables trésors... »

Elle me donna un baiser voluptueux, s'éloigna, et disparut dans la lumière tamisée des longs corridors. J'aurais aimé la retenir près de moi, mais son extrême jeunesse me paraissait établir entre elle et moi une distance qu'il n'était pas raisonnable d'ignorer.

Le lendemain je fus réveillé par des cris joyeux. Cela venait du dehors. Curieux, je m'approchais de la petite fenêtre qui projetait contre la voûte de ma chambre la pâle lueur du soleil matinal. Une cinquantaine de mètres en contrebas, enfants et adolescents jouaient sur la plage, ou se baignaient. La mer était d'un calme absolu, délivrant seulement un anémique clapot à la lisière du sable. Un groupe était en train de gonfler un énorme ballon ; les enfants s'accrochaient à la nacelle qui allait bientôt les élever au-dessus de l'eau, d'où sans doute ils plongeraient. Mais le plus étrange était ces trois silhouettes qui fendaient le flot et se rapprochaient de la

plage à grande vitesse. Il s'agissait en fait d'une course entre trois adolescents chevauchant des dauphins, dûment sellés et curieusement harnachés par des brides qui semblaient collées à leur peau, juste en arrière de la tête. J'étais absorbé par ce spectacle, lorsque je fus rappelé à l'intérieur de ma cellule par une voix venant de nulle part et qui me commandait d'aller ouvrir la porte, pour laisser entrer le service de restauration. Bien qu'un peu interloqué, j'obéis à l'ordre. Deux enfants souriantes portaient chacune un plateau chargé de grands flacons, de victuailles et de sucreries ; je crus reconnaître en l'une d'elles Pensée, mais il s'agissait sans doute de sa sœur cadette. La ressemblance était en tout cas frappante.

« Merci, Mesdemoiselles ; je suis comblé. »

Et m'adressant à la fillette aux boucles argentées :

« Tu es la sœur de Pensée ? »

— Je suis sa première suivante, me répondit-elle d'un ton docte ; et il y en a encore deux autres après moi... Et Pensée a déjà eu deux précédentes, mais elles ont quitté la ferme. »

Après m'avoir délivré ce message pour le moins étrange, les fillettes me saluèrent et s'éclipsèrent à toutes jambes en riant. Je ne comprenais décidément pas grand-chose à cette curieuse ferme où je n'avais encore pas vu l'ombre d'un animal, et où d'ailleurs personne ne semblait se soucier de travailler. Peut-être des robots s'en chargeaient-ils ? Quoi qu'il en soit, je fis s'honneur au copieux petit-déjeuner qui m'avait si aimablement été apporté, puis je me rendis dans la salle d'ablutions attenante à ma chambre. Je ne sais par quel miracle un bain chaud juste à température m'y attendait déjà, et une vapeur subtile, chargée d'odeurs de lavande et d'encens, se répandit alentour dès que j'eus pénétré dans la massive baignoire argentée. De plus en plus, cette ferme m'évoquait une sorte de paradis terrestre, exempt de tout vice et de toute contrainte. La vie ne paraissait avoir d'autre raison et d'autre finalité ici que l'épanouissement des sens et la recherche des plaisirs offerts par une nature généreuse, ou quelque mystérieuse divi-

nité bienfaitrice, pourvoyant sans compter à tous les besoins des enfants et des adolescents. Mais j'étais pourtant convaincu que ce lieu idyllique cachait un drame secret, cause du mutisme et de la mauvaise humeur de Ramho. Et j'avais hâte d'en savoir plus.

Pour cela, il me fallait retrouver Pensée qui, contrairement à ses camarades, avait l'air disposée à aborder avec moi les sujets considérés ici comme tabous.

De nouveaux vêtements avaient été mis à ma disposition : culotte mi-longue en toile bleue rayée de fines bandes brillantes de satin, alternativement mauves, dorées, et écarlates, ample chemise brune aux reflets verts, en soie légère, et gilet de gabardine serrée, sans manche, fait d'un patchwork de petits carrés des mêmes couleurs que la culotte, avec en sus quelques pièces plus claires, blanches ou vert pâle. Cela n'était pas très discret, mais assez seyant, et dans la mode locale. Les chaussures, que l'on avait je ne sais par quel miracle adaptées exactement à ma taille, étaient de confortables sandales dont les lanières transparentes étaient d'une matière qui, au touché, ressemblait exactement à du cuir.

Je n'étais pas vraiment à l'aise quand je franchis le seuil de ma chambre, mais les jeunes gens que je croisais avaient des vêtements largement aussi voyants que les miens, et ils ne prêtaient pas particulièrement attention à moi. Je demandais aux uns et aux autres s'ils savaient où je pouvais trouver Pensée. On m'envoya vers une galerie ouverte qui dominait, à la manière d'un temple, les nombreuses et pittoresques constructions de la ferme, bizarrement entremêlées sur les pentes de la montagne. En compagnie d'autres jeunes filles du même âge, Pensée, placée sur un échiquier géant, jouait à un jeu de société dont j'ignorais les règles, mais qui semblait beaucoup les amuser. Elle m'aperçut et vint vers moi.

« As-tu passé une nuit agréable ?.. Me demanda-t-elle avec son sourire toujours aussi charmeur.

— Oui, merci ; je te sais gré de toutes tes attentions. J'ai vu ta petite sœur, ce matin.

— C'est Oïka, ma suivante.

— C'est ce qu'elle m'a dit ; mais pourquoi employez-vous ces mots de « suivantes » et « précédentes » ?

— Écoute, Mouled ; il vaut peut-être mieux que tu restes en dehors de tout cela... sois notre hôte pour quelques jours, profite des nombreux charmes de cet endroit, sans te gêner, mais sans poser de questions. Toi-même, hier soir, n'as-tu pas refusé de parler de ton passé ? Après, quand tu seras retourné dans ton pays, ton esprit gardera de nous un souvenir dont tu ne sauras plus bien s'il est attaché à un rêve ou à une expérience réelle. Et d'ailleurs, sommes-nous vraiment réels ?

— Tu ne peux pas savoir combien de fois je me suis moi-même interrogé sur ma propre réalité, et avec quel désespoir. Je n'ai pas de réponse ; et aujourd'hui, je ne sais plus ce qu'est la réalité ni ce qu'est le rêve. Je crois d'ailleurs qu'il n'y a pas vraiment de différence. Simplement j'ai l'impression que votre insouciance, votre application à vous distraire et à goûter toutes les voluptés de cette ferme extraordinaire, cache une profonde angoisse, et j'ai envie de vous aider.

— C'est gentil, mais tu ne peux rien pour nous.

— Hier, tu semblais disposée à me parler. Pourquoi ce revirement ? »

Son sourire s'éteignit et son regard se troubla du mince cristal des larmes qui affleurent. Elle me prit par la main et m'entraîna hors de la ferme, sur un sentier qui montait vers les sommets. Nous nous assîmes parmi les buissons de myrte, surplombant la baie, face à la mer toujours calme qui léchait de sa surface laiteuse le pied des rochers.

« Nous ne sommes pas de vraies personnes, vois-tu. Nous ne pouvons pas avoir une famille, une histoire, des projets, comme cela est le cas pour les gens comme toi. Ici, la ferme est notre seul horizon. Nous sommes prisonniers ; prisonniers gardés par des fermiers sans état d'âme, et prisonniers de notre propre vacuité.

— Si cette ferme est une prison, je n'ai pas vu ses murs ; et ses gardiens m'ont l'air bien discrets. Quant à ce soi-disant manque de réalité, je crois qu'il ne doit pas vous empêcher de vivre et de faire des projets, de vous construire un avenir, au lieu de vous dissoudre

perpétuellement dans des distractions, sans autre but que de passer le temps de la plus agréable manière.

— Tu parles de choses que tu ne connais pas et que tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends que vous n'osez pas vous évader. Si par exemple nous partons tous les deux, maintenant, qui te retiendra ? Qui empêchera que nous passions ces montagnes et que nous nous mêlions aux Antilliens dans n'importe laquelle de leurs villes ? Crois-tu vraiment que quelqu'un viendra pour te ramener dans cette ferme ?

— Tu ne sais pas de quoi ils sont capables...

— Enfin, tu ne vas pas me faire croire que tu es si importante pour le fonctionnement de la ferme. Ni toi, ni les autres enfants ne me semblent d'ailleurs avoir un quelconque rôle pour faire tourner cette prétendue ferme dont je me demande d'ailleurs si elle produit quelque chose.

— Pauvre idiot ! N'as-tu donc pas compris que nous sommes nous-mêmes les produits de la ferme ? Nous sommes comme des animaux domestiques... nous n'avons d'autre finalité que d'épanouir ces corps... nous sommes de simples marchandises, mais assez précieuses pour que les fermiers prennent soin de ne laisser perdre aucun d'entre nous.

— Et qui vous achète lorsque vous quittez la ferme ? Vous ne savez rien faire d'autre que vous amuser... J'ai moi-même été esclave, et je sais qu'on demande aux esclaves de travailler... à moins que... c'est cela, n'est-ce pas ? vous êtes destinés à la prostitution...

— Tu n'y es pas du tout ; c'est bien pire ! Personne ne nous achète et nul ne sait ce que nous devenons lorsque, comme Ramho, nous atteignons l'âge fatidique et que nous ne servons plus à rien.

— Mais à quoi servez-vous ! ?

— Nous sommes des corps de rechange. C'est le laboratoire de la ferme, là-bas, sur ce gros rocher au milieu de la baie, qui nous a tous fabriqués. Nous sommes les clones de riches Antilliens que nous ne connaissons même pas. Lorsqu'ils se trouvent trop vieux, ou s'ils ont une maladie ou un accident qui altère leur physique, ils peuvent décider de se transférer dans un corps plus jeune, identique au leur.

— Comment cela est-il possible ? Je connais bien les savants qui sur Iarou travaillent à comprendre l’immortalité, et ils ne m’ont jamais parlé d’une telle chose.

— Je crois que tout se fait dans le plus grand secret. La ferme appartient à une sorte de secte très fermée, et ses expériences, à ce que j’ai pu apprendre par les rumeurs qui circulent ici, se font dans l’illégalité et ne sont pas divulguées.

— Mais comment font-ils ? Ils vous remplacent le cerveau ?

— Non ! Simplement le contenu. Nous avons tous à demeure, quelque part dans notre crâne, un petit implant bionique qui leur sert à effacer s’ils le veulent notre mémoire et à la remplacer par celle des individus dont nous devons être les corps de substitution. Eux-mêmes se sont fait poser un micro-implant capable d’enregistrer en continu tous les détails de leur activité cérébrale. Et comme la plupart de ces gens souhaitent retrouver leur corps de vingt ans, ils s’assurent qu’il y en aura toujours un de disponible au bon moment ; c’est pourquoi nous avons tous des suivants et des précédents de nous-mêmes, ou plutôt de cet autre dont nous ne sommes que la réplique.

— C’est monstrueux ! Et que font-ils de vous quand ils n’ont pas utilisé vos corps ?

— Rien de bien agréable... nous ne savons pas vraiment ; ce qui est sûr, c’est qu’ils ne nous laissent pas partir dans la nature. Certains croient que les plus chanceux sont employés comme fermiers. Mais Goël pense que la plupart sont congelés et servent de banque d’organes... Tu comprends pourquoi Ramho n’est pas très gai ; lui et les plus âgés devront retourner au laboratoire lorsque le prochain bateau apportera une nouvelle fournée de jeunes clones âgés de trois ou quatre ans. Nous ne les reverrons plus. Moi, j’ai encore quelques années à rester à la ferme ; à moins que les fermiers débarquent à l’improviste pour m’emporter, si mon corps est requis... et je sais ce que cela signifie.

— Moi qui croyais ma destinée peu enviable... mais comment pouvez-vous supporter ? Pourquoi ne tentez-vous pas de vous échapper, ou de vous révolter contre vos gardiens ?

— Avec l’implant que nous avons dans le cerveau, ils peuvent nous détruire n’importe quand ; il leur suffit d’appuyer sur un bou-

ton ou de donner un ordre à leurs computers, sans même se lever de leur chaise !

— Il doit y avoir moyen de désactiver ces implants, ou de détruire leurs machines. Aucun d’entre vous n’a-t-il jamais rien tenté ?

— À quoi cela servirait-il ? nous aurions quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d’être détruits... autant profiter des plaisirs que nous avons ici. La vie que nous menons à la ferme est sans doute beaucoup plus agréable que celle que nous pourrions avoir n’importe où ailleurs ; et ici, ça ne nous dérange pas d’être plusieurs à avoir des corps identiques ; nous sommes tous logés à la même enseigne ; et je crois même qu’il y a quelque chose d’agréable à cela. Alors pourquoi ne pas se résigner et profiter au mieux de l’instant qui passe... »

J’étais atterré. Pendant ces vingt-deux siècles écoulés depuis ma précédente vie terrestre, rien n’avait empêché l’avidité égoïste de certains humains de continuer à organiser la froide destruction de leurs prochains, pourvu que cela serve leurs intérêts personnels. Et cela n’était pas plus admissible aujourd’hui qu’il y a deux mille ans, même si tout semblait se passer sans violence, et dans un cadre plutôt voluptueux.

Nous redescendîmes à la ferme, sans plus échanger un seul mot. Pensée avait l’air bouleversée, et son visage m’émut jusqu’aux larmes. J’aurais fait n’importe quoi pour la sauver. Mais que pouvais-je tenter, moi dont la situation n’était après tout pas si brillante ?

Ma première idée fut de chercher un plan pour m’introduire sur l’île rocheuse où se trouvaient les fermiers, leur laboratoire, et leurs machines, et de mettre tout cela hors d’usage. Mais j’avais beau retourner les scénarios dans ma tête, rien de tout ce à quoi je pensais n’avait la moindre chance de réussir. Ma seconde idée, sans doute plus réaliste, mais nettement moins héroïque, fut de m’échapper et de révéler au monde antillien l’existence scandaleuse de cette ferme élevant de la chair humaine. Mais à y bien réfléchir, je finis par soupçonner les autorités antilliennes d’être au courant, et de ne rien faire. Peut-être même certains membres

du Conseil des Planètes ont leurs clones qui grandissent ici, au su de tout le monde mais sans que personne n'affecte d'être au courant.

J'étais plongé dans cette perplexité lorsqu'une grande rumeur s'éleva de la plage :

« Ils arrivent ! le bateau vient de quitter l'île des Fermiers ! Ils seront là dans une demi-heure ! »

Pensée, qui était allée déjeuner, vînt me retrouver :

« Il faut que tu te caches... S'ils te trouvent ici, tu es perdu ! Ramho s'est enfui ; mais avec l'implant, ils n'auront pas de mal à le localiser... pauvre Ramho.

— Tu as une idée d'où il est ?

— Oui ; je pense qu'il est retourné dans une grotte marine le long de la côte, à deux kilomètres d'ici ; c'était son refuge lorsqu'il était enfant.

— Écoute, je crois que je viens d'avoir une idée : regroupe tes suivantes et les suivants de Ramho, et rendons-nous à la grotte. Goël dira aux fermiers que je vous tiens en otages, et que je demande une rançon et un bateau. Ils ne peuvent se permettre de détruire deux lignées de clones...

— Tu es fou. Où cela nous mènera-t-il ? Tu oublies les implants que nous avons tous ; jamais nous ne pourrions être libres !

— Je connais quelqu'un qui saura vous retirer ces implants.

— Non ! Tu ne dois pas faire ça. Va t'en !

— Mène-moi au moins à la grotte où tu crois que Ramho s'est caché ; et vite je te prie, nous n'avons pas beaucoup de temps ! »

Nous courûmes à perdre haleine le long de la plage, puis dans les rochers, tout en observant à l'horizon le bateau qui grossissait peu à peu. Dix minutes plus tard, de l'eau jusqu'aux cuisses, nous entrions par un étroit passage dans la grotte où résonnait le ressac. Nous découvrîmes Ramho assis sur une roche plate, tout recroquevillé sur lui-même.

« Tuez-moi tout de suite, dit-il croyant s'adresser aux fermiers, je refuse de vous suivre...

— C'est moi, Ramho ; c'est Pensée.

— Pensée ? Que viens-tu faire... ne reste pas ici, laisse-les me massacrer. Et l'étranger... pourquoi est-il là ? Il travaille pour les fermiers, je parie !... Qu'il approche, ce salaud...

— Calme-toi ! Mouled veut t'aider ; c'est pour ça qu'il est là.

— Comment pourrait-il m'aider ? »

J'exposais brièvement mon plan à Ramho, sans véritable espoir de le convaincre. Il m'écouta cependant attentivement, et j'eus l'impression qu'un vague espoir renaissait dans son esprit ; il resta interdit quelques instants.

« Non, dit-il finalement.

— Tu es sûr ?

— Je veux dire, non, il ne faut pas leur demander un bateau et une rançon, ça ne marchera jamais. Mais par contre, nous pouvons nous enfuir sur les dauphins ; et ton idée de menacer de supprimer la lignée entière des clones est très astucieuse ; ça réussira peut-être. Si nos suivants sont d'accord, je veux bien tenter le coup.

— Alors moi aussi ! » S'exclama Pensée dont les yeux brillaient d'un éclat d'espérance qu'ils n'avaient probablement jamais eu auparavant.

Je m'apprêtais à retourner à la ferme ventre à terre, car le bateau des fermiers était maintenant proche.

« Non, me dit Ramho, reste ici, nous n'irons pas à la course ; il y a plusieurs dauphins dans les parages. »

Il siffla doucement, et très vite quelques ailerons luisants apparurent et convergèrent vers l'entrée de la grotte. Ramho fouilla une anfractuosité du rocher et sortit des selles et des brides.

« Je n'y arriverai jamais, dis-je avec regret, je vais courir ; je vous rejoindrai là-bas. »

Mais Ramho m'arrêta et me dit en souriant :

« Si nous devons nous enfuir sur ces animaux, tu dois tout de suite essayer ; tu verras, c'est très facile ! »

En effet, je réussis à me maintenir cramponné sur le dos de l'animal marin, qui à ma grande surprise arrivait à nager malgré le

fardeau encombrant que je représentais. Nous avions dix bonnes minutes d'avance sur le bateau lorsque nous arrivâmes sur la plage devant la ferme. Ramho appela Goël et Jerde, pendant que Pensée demandait à Oïka de regrouper les suivants. Jerde et Goël, écoutant les propos de Ramho, me lançaient des regards étonnés ; mais ils opinèrent du chef, et Jerde courut avec quelques amis préparer les dauphins qui jouaient dans le petit port près de la plage. L'étrave gris-bleue du bateau des fermiers n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de la côte quand nous enfourchâmes nos montures aquatiques. Pensée et Ramho, les plus âgés des deux lignées, avaient pris dans leurs sacs à dos les plus jeunes, encore incapables de tenir en selle.

Nous longions la côte vers le nord. Ramho, en tête du petit groupe, imposait une cadence rapide, que j'avais du mal à suivre. Soudain il fit un signe de la main et stoppa son dauphin. Il se retourna vers moi et me demanda :

« Où allons-nous ? Nous ne sommes jamais sortis de la ferme...

— Euh... fis-je d'un air embêté... je ne connais pas très bien la région.

— Mais c'est toi qui nous as incités à fuir, dit Pensée, pourquoi l'as-tu fait si tu ne sais pas où aller ? !

— Excuse-moi, mais dans l'urgence, je n'ai pas pensé à tout !

— Calmez-vous, dit Ramho. D'après ce que j'ai pu comprendre en regardant les atlas virtuels de la ferme, il devrait y avoir une rivière, mais je ne sais à combien de kilomètres ; et je crois que si nous remontons cette rivière, nous tomberons sur la ville de Iagor, qui est une grande cité antillienne où viennent beaucoup de marginaux. Il paraît que c'est pour eux une sorte de ville sainte... nous arriverons peut-être à nous y cacher un moment. »

INTERMÈDE IX

NOTE SUR LES LABYRINTHES

NOTE 14

Il existe encore, sur toutes les planètes et lunes du système solaire occupées par les Antilliens, quelques églises ou temples consacrés aux anciennes religions terrestres. Mais ils attirent très peu de fidèles et s'apparentent davantage à des persistances folkloriques qu'à de véritables lieux de culte. Pour autant, les Antilliens n'ont pas abandonné toute forme de vie spirituelle collective, et ils se retrouvent régulièrement à l'intérieur des Labyrinthes pour exprimer leurs convictions profondes sur le sens de l'univers et du divin.

Pour bien comprendre ce que sont ces lieux sacrés propres à la civilisation antillienne, et pour bien saisir pourquoi ils sont si différents de nos édifices religieux terriens, il est nécessaire de rappeler que les Antilliens ont une conception de l'être et de sa conscience individuelle plus complexe que la nôtre. Ils considèrent en particulier que l'esprit, tout en gardant son individualité, s'apparente à une entité plurielle qui peut se ramifier dans le temps et dans l'espace, un peu à la manière dont certains végétaux sont reliés entre eux par leurs racines (j'ai déjà abordé ces conceptions dans la note 13).

Ils ont depuis très longtemps abandonné les idées trop simples qui caractérisaient les dogmes de nos religions anciennes. Ils ne considèrent plus l'immortalité de l'être comme un don de Dieu. À leur sens, ce n'est ni une grâce ni une récompense, mais plutôt une conquête personnelle. L'immortalité est pour eux une chose qui doit se construire, s'élaborer peu à peu, et qui n'est jamais vraiment complète. Ils participent à cette construction progressive selon deux voies parallèles. D'un côté les scientifiques, particuliè-

rement ceux de Iarou, travaillent à la compréhension des mécanismes psycho-physiologiques qui sous-tendent la conscience de soi, et qui peuvent être pérennisés après la mort par quelque artifice matériel (biologique ou technologique). D'un autre côté, il existe partout dans les planètes antilliennes des guides spirituels, organisés en confréries médiumniques, dont le rôle est d'aider tout individu qui le souhaite à tisser des liens mentaux avec l'au-delà, qui est conçu comme un ensemble d'entités psychiques situées dans le passé ou l'avenir, mais pouvant interférer avec le présent. Ces médiums aident aussi chacun à prendre conscience de l'altérité potentielle contenue au cœur même de son ego.

Depuis plusieurs siècles, les confréries médiumniques creusent le flan des montagnes et le sous-sol des planètes pour réaliser ce qu'ils nomment eux-mêmes les Labyrinthes. Comme ce nom le laisse supposer, ce sont des lieux extrêmement complexes, et non exempts de danger pour qui y pénétrerait sans précaution et tenterait de s'y déplacer sans l'aide d'un médium. Personne ne connaît l'ampleur réelle de la surface qu'ils occupent au sein de chaque cité. On sait cependant que d'une ville à l'autre, ils sont reliés entre eux par des réseaux de galeries dont seuls les guides connaissent les passages. Bien plus : les chambres des Labyrinthes communiquent également les unes avec les autres par des espaces virtuels, sans véritable continuité physique ; mais les limites entre espace matériel et espace virtuel sont si habilement estompées que l'un et l'autre s'intriquent de façon indissociable. Les galeries virtuelles permettent d'unir dans un même continuum spatial les Labyrinthes situés sur des planètes différentes. Les Antilliens supposent d'ailleurs que ce pan virtuel des Labyrinthes donne également accès à d'autres espaces inconnus, beaucoup plus lointains que ceux des quelques planètes habitées du système solaire. Le bruit circule même que les guides les plus avancés sont en contact avec des entités extragalactiques, dont la nature est inconcevable pour la plupart des esprits antilliens.

Les Labyrinthes sont de véritables sanctuaires : comme nos monastères, ils servent de lieu de résidence aux confréries médiumniques. Ils sont aussi lieux d'enseignement et d'apprentissage, recelant d'énormes bibliothèques et virtuotheques de l'imaginaire. Régulièrement, dans des salles prévues à cet effet, des cérémonies diverses destinées à tous les Antilliens s'y déroulent ; enfin, comme nos cimetières sont dépositaires de nos dépouilles mortelles, les Labyrinthes gardent les dépouilles virtuelles des Antilliens qui le désirent.

Examinons de plus près ce dernier aspect : j'ai déjà indiqué dans le fil de mon récit que les Antilliens pratiquent la congélation des corps, avec l'espoir de pouvoir faciliter un jour une hypothétique renaissance de l'individu. Ces corps congelés ont été depuis des siècles expédiés sur la surface glacée de Iarou, qu'ils encombrement sur plusieurs mètres d'épaisseur. J'ai parlé aussi d'une forme illicite d'hypothèque sur l'avenir post mortem des individus, réprouvée par les lois antilliennes, et donc moins répandue : il s'agit de l'élevage de clones, dont il a été question dans le chapitre précédent. Mais ce sont là, somme toute, des tentatives assez naïves, et restées jusqu'à présent stériles. Menées dans un esprit strictement matérialiste, elles visent à abolir des limites que la biologie assignera pourtant toujours à l'individu.

Ainsi, curieusement, les Antilliens ont été amenés par l'expérience à inverser, dans beaucoup de domaines (dont celui de la recherche de l'immortalité) le rapport qui s'est instauré chez nous, au XX^e siècle, entre science et spiritualité. Je m'explique : notre société « moderne », dont les avancées scientifiques ont engendré une immense déflagration (au sens propre et au sens figuré) qui ne cesse de se répercuter sur tous les aspects de notre vie quotidienne de terriens, cette société moderne, dis-je, tend à reléguer de plus en plus le spirituel et le métaphysique au rang des fantaisies personnelles ou des élucubrations de l'esprit préscientifique. C'est la Science qui semble désormais être la grande dispensatrice de vérité et de bienfaits, c'est elle qui paraît détenir les clefs

de l'avenir de l'humanité, parce que c'est elle qui aujourd'hui trouve les solutions les plus satisfaisantes aux problèmes qui se posent à la communauté humaine (santé, démultiplication de la mémoire et de l'intelligence, puissance d'action dans la plupart des domaines qui touchent l'activité humaine...). Les Antilliens connaissent encore mieux que nous la puissance de la science. Mais ils ont aussi appris à en fixer les limites : la science reste chez eux toute puissante pour investiguer la face rationnelle de la réalité (c'est-à-dire sa face mesurable), mais ils ont découvert que plus on étend cette face rationnelle et quantifiable de la réalité, plus on en exclut la part non quantifiable, qui se trouve occultée et refoulée, bien qu'elle existe vraiment. Les Antilliens se sont aperçus en effet que le non quantifiable, l'irrationnel, est une composante clef de l'évolution, et que son contrôle ne peut, par nature, relever d'aucune démarche scientifique. Ils ont donc pris conscience qu'il était naïf, et en quelque sorte archaïque, de vouloir tout réduire au discours et à la logique scientifique. Ils se sont rendus compte que l'évolution de l'humanité antillienne passe aussi par le développement d'une culture liée à la perception et à la compréhension spirituelles de la réalité (culture qui n'a, je dois le préciser, rien à voir avec nos parasciences). La compréhension de la face irrationnelle de l'univers ne s'acquiert pas par une construction logique, qui resterait du domaine de la science, mais par une construction imaginaire. Si la pensée scientifique peut étendre indéfiniment les domaines d'action de l'homme, seule la pensée imaginaire peut les élever.

L'acceptation de ce dualisme non contradictoire de la réalité, a amené les Antilliens à se faire une représentation du réel beaucoup plus complexe et moins linéaire que la nôtre. Chaque phénomène a pour eux un radical imaginaire qu'il est important de comprendre et de maîtriser. Et ils savent que le type de compréhension et de maîtrise que l'on peut en avoir n'a rien de commun avec celui qui procure l'analyse scientifique. Ce sont les confréries de guides qui

enseignent dans les Labyrinthes cette maîtrise de l'imaginaire et cette compréhension de la part irrationnelle du réel.

Il y a ainsi, pour les Antilliens, deux sortes de cimetières : celui qui recèle la dépouille matérielle, physique, « rationnelle » de l'individu décédé – dans ce sens le grand cimetière antillien est la planète Iarou ; il y a aussi celui qui recèle la dépouille imaginaire et « irrationnelle » de l'être décédé, et celui-là trouve sa place dans les Labyrinthes. Chacun est libre d'y déposer tous les objets, enregistrements, créations, etc., dont il pense qu'ils enferment une part de son être imaginaire. Donc, contrairement à la dépouille charnelle circonscrite au corps physique congelé, la dépouille imaginaire est polymorphe et plurielle. C'est pourquoi les galeries matérielles et virtuelles des Labyrinthes sont à la fois cimetière et archives, grand champ de ruines, grand bric-à-brac de choses banales ou étranges, d'objets anodins ou précieux. Pas de fichier ou de plan pour s'y déplacer facilement, comme on le fait dans nos bibliothèques ou dans nos cimetières, où chaque livre et chaque mort est à sa place ; la bibliothèque et le cimetière sont un produit de la pensée rationnelle. les Labyrinthes antilliens ne peuvent être explorés par les voies rationnelles : ils ressemblent en cela davantage au « pays des merveilles » de sir Lewis Carroll ou à la « caverne d'Ali Baba » des contes des mille et une nuits, qu'aux mornes allées sans fin bordées de tombes, ou de rayonnages, de nos cimetières et de nos archives.

L'entrée des Labyrinthes est libre. Chacun peut venir s'y recueillir, en commençant à explorer les monceaux d'antiquités et d'enregistrements vidéo ou hologrammiques, et les espaces ou hyperespaces virtuels qui y sont conservés. Mais chacun sait aussi qu'il peut s'y perdre et être absorbé par ce monde imaginaire, jusqu'à n'en être plus que l'une de ses figurines. C'est pourquoi on ne s'y aventure que progressivement, et avec l'aide d'un guide médiumnique. Le rôle de ce dernier est en particulier d'aider celui qui se place sous sa protection à nouer des liens avec d'autres entités,

dont l'être imaginaire est contenu dans les objets déposés depuis des siècles dans le Labyrinthe. Seul le guide peut sentir les affinités profondes qui vont permettre un tel rapprochement, et peut-être à terme l'avènement d'une conscience multitemporelle et multicorporelle, dont celui qui effectue la quête ne sera plus qu'une occurrence, une épiphanie particulière.

Les guides ont aussi pour tâche de recevoir et de placer dans le labyrinthe les dépouilles imaginaires qui leur sont confiées soit à la mort corporelle de l'individu, soit lors d'un de ses « passages », c'est-à-dire à un moment particulier de son existence, un seuil où il a l'impression de changer, de passer à une nouvelle période de sa vie.

Il n'est pas aisé de décrire l'aspect intérieur des Labyrintes, car ils sont précisément indescritibles. Ainsi le mélange entre espace virtuel et espace matériel est si habilement réalisé qu'il est souvent difficile d'en repérer les limites respectives. Lorsqu'on s'avance dans une galerie et qu'on souhaite faire demi-tour pour en ressortir, on se heurte à un problème imprévu : la configuration de l'espace est complètement modifiée, et il est impossible de retrouver les lieux que l'on vient d'arpenter. Pour accéder à l'extérieur, il ne faut donc pas revenir sur ses pas, mais attendre qu'une sortie apparaisse d'elle-même, ou, ce qui est mieux, avoir suffisamment d'intuition pour découvrir où elle se trouve.

Par contre les entrées des Labyrintes sont très visibles dans l'espace urbain. Elles offrent même un aspect monumental et splendide qui témoigne de leur rôle important pour la société antillienne. Elles livrent passage vers les mondes extraordinaires de l'intérieur, par une sorte d'orifice, non moins extraordinaire, dont les dimensions se règlent comme celles d'un diaphragme, passant en quelques secondes de l'étroitesse d'un trou de souris à la béance d'un gouffre. Les entrées des Labyrintes se situent généralement à l'intérieur des mondes souterrains des cités antilliennes, mais il arrive aussi qu'elles soient directement édifiées sur la surface es-

carpée des montagnes où ont proliféré de vastes mégalofoles. On les reconnaît toujours à trois éléments qui les caractérisent :

– D’abord l’emploi du cristal comme matériau de construction ; cela les fait ressembler à des géodes hors d’échelle, dans lesquelles l’agencement naturellement régulier des cristaux aurait été doublé par une bizarre organisation, poursuivant on ne sait quel rêve incompréhensible ;

– Ensuite par le signal que constitue un gros globe mou et rougeoyant, en suspension dans l’air, réalisé soit par projection hologrammique, soit par matérialisation plasmatique. Il flotte toujours au-dessus des entrées, presque immobile, à une hauteur qui peut varier, selon le contexte, de quelques mètres à plusieurs kilomètres. On dirait une sorte de soleil couchant, et on retrouve sans doute là le symbolisme antique attaché au passage de l’astre du jour dans les mondes souterrains : les anciens Égyptiens, par exemple, pensaient que pendant les douze heures de la nuit, Rê, leur dieu solaire, parcourait dans sa barque les douze régions inférieures du monde. Et dans ce périple nocturne, si l’on en croit l’Am-douat (Livre de celui qui est dans le monde inférieur), le soleil traversait de curieuses cavernes où il rencontrait les corps ensevelis d’Atoum, de Rê, et de Khepri, qui ne sont en réalité que des formes différentes de lui-même ; et il finissait, à la dixième heure, par rencontrer un scarabée et pénétrer avec lui dans le corps géant d’un serpent long de 1 300 coudées ; à la fin de la douzième heure, il en ressortait enfin changé en Khepri, dieu scarabée symbolisant le soleil du matin, son ancien corps restant étendu dans l’autre monde. Ainsi le soleil rouge des anciens plongeait-il dans un monde nocturne fait de dédoublements, de métamorphoses irrationnelles, et de contacts imaginaires avec les disparus. Un monde très semblable à celui que les Antilliens ont créé dans leurs Labyrinthes, plus de six mille ans après.

– Le troisième aspect par lequel on reconnaît sans hésiter une entrée de Labyrinthe, a trait à la fonction de rassemblement, de cérémonie collective qu’a ce dernier : pour annoncer chaque cérémonie, une sorte d’orgue géant, dont les gerbes de tubes translucides peuvent monter à plus de cent mètres de hauteur, est intégré dans le cristal scintillant de la façade d’entrée. La sonorité de ces instruments monumentaux a quelque chose de profond et de grave, comme les sirènes de grands paquebots, mais aussi des notes plus légères et enjouées, évoquant les flûtes de roseau de nos bergers. Aux heures des grands rassemblements dédiés à la glorification de l’imaginaire, elles font résonner montagnes et cavernes de leur claire mélodie aux accents intemporels, majestueux, et sereins.

Les cérémonies qui se déroulent dans les Labyrinthes se font dans des salles que l’on adapte au nombre des participants, grâce à des parois coulissantes, dont certaines peuvent se dérober totalement. La règle est toujours que l’espace de la salle doit être beaucoup plus vaste que le lieu proprement occupé par le public. Ce dernier espace est constitué de sièges fixés sur une sorte de ponton mobile, à l’architecture compliquée faite de poutrelles sculptées et enchevêtrées, et se développant sur plusieurs niveaux de gradins. L’ensemble est entouré de petites balustrades, et paraît mystérieusement flotter entre un plafond, haut comme la voûte d’une cathédrale, et un plancher, rejeté au fond d’un puits vertigineux. Des passerelles – réelles ou virtuelles – permettent aux guides médiumniques d’évoluer entre le ponton et une série d’alcôves creusées dans les murs latéraux, d’où ils peuvent régler le déroulement de la cérémonie.

Ces manifestations publiques ont lieu soit de façon occasionnelle, par exemple lors du dépôt d’une dépouille imaginaire, soit de façon régulière pour sensibiliser les Antilliens à tel ou tel aspect du monde de l’imaginaire, et montrer comment il s’enracine toujours dans l’espace et le temps réels. Les guides prennent grand soin de ces cérémonies didactiques, et aiment leur donner une dimension

de spectacle total, alliant images, musique, odeurs, chaleur, et même sensations kinesthésiques. L'espace de la salle, en effet, se meut et se transforme au gré des évocations, chaque participant étant encouragé à intégrer ses propres projections mentales à la grande mise en scène qu'orchestrent les médiums. Ceux-ci sont capables de rendre perceptible à l'ensemble de l'auditoire les pensées émanant de chacun, créant alors une grande communion entre les individus. Il arrive d'ailleurs fréquemment que celui qui dévoile son imaginaire soit ovationné par l'assemblée. On ressort généralement de ces cérémonies avec un remarquable sentiment d'apaisement et de complétude, et une incontestable admiration pour les prouesses des médiums.

Les guides des Labyrinthes ont encore un dernier rôle essentiel auprès des Antilliens : ce sont eux qui recueillent, dans le secret d'un huis clos et parfois sous hypnose, les confidences muettes des individus en détresse. Ils savent comprendre les plus terribles angoisses et les plus troubles fantasmes, et aider les déprimés à faire profit de leurs pensées morbides, et à les réintégrer dans un imaginaire positif.

On voit par là que les guides médiumniques et leurs labyrinthes occupent une fonction de premier ordre dans la société antillienne, un peu semblable à celle qu'occupaient jadis les prêtres et leurs temples dans nos civilisations terriennes. Ils savent aider la communauté à accepter la mort individuelle, et à élaborer une représentation transcendante collective du réel.

CHAPITRE X

AU DELÀ DE L'ESPACE-TEMPS

Lorsque nous arrivâmes en vue de Iagor, le soir tombait. Une forêt de curieuses tours rondes commençait à s'illuminer, et des milliers de télémobiles se faufilaient silencieusement entre elles en tous sens, créant un bizarre ballet brownien. Au sol, l'agitation était encore plus intense : les files de chenillettes des marginaux formaient en contre-jour de longs rubans phosphorescents qui convergeaient vers les entrées de la cité. Nous avions faim et froid. Nos vêtements, humides et poisseux, collaient à la peau. Plitso et Goïla, les deux plus jeunes suivants de Ramho et de Pensée, étaient en pleurs. Les dauphins avaient été renvoyés vers la haute mer, et nous nous hâtions sur des sentiers incertains, trébuchant sans cesse dans la pénombre et blessant nos chevilles sur les touffes épineuses.

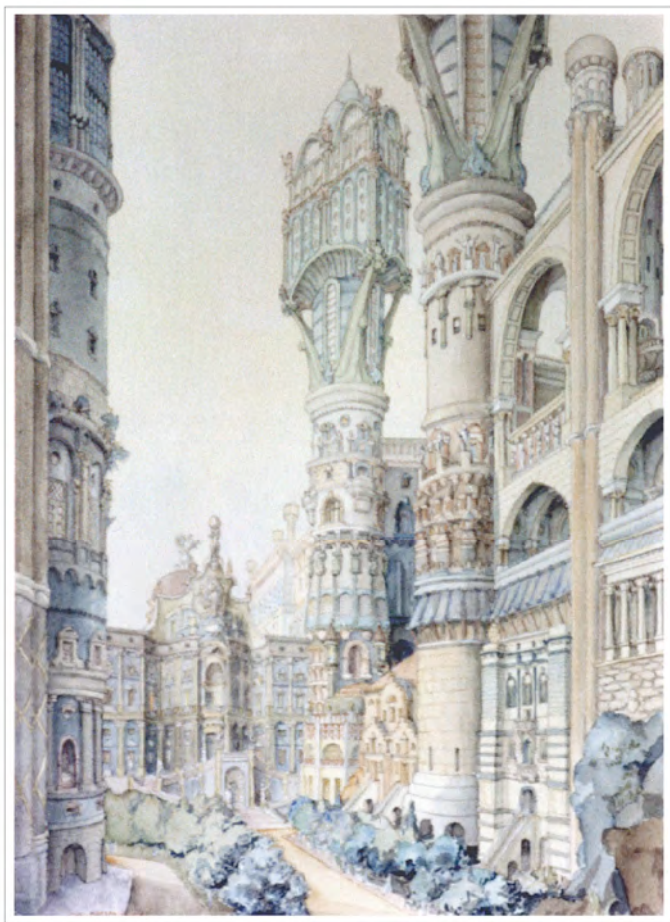
« Allons-nous trouver à manger ? Demanda Oïka.

— Si cette ville est très fréquentée par les marginaux, il existe peut-être une organisation charitable qui offre le gîte et le couvert aux plus démunis ; je vais essayer de me renseigner.

— Fait attention, Mouled ; j'ai peur que les fermiers aient déjà donné notre signalement à la police urbaine... Ils savent que nous sommes là.

— Tu as raison d'être prudent, Ramho. D'ailleurs il vaut mieux que nous n'entrions pas en ville par les grands chemins... il doit y avoir partout des robots de télésurveillance.

— Mais comment veux-tu que nous fassions, alors ? Me demanda Pensée d'un air inquiet. Regarde ces rayons lumineux ; je suis sûre que toute la ville est entourée d'une barrière protectrice immatérielle, comme sur l'île des fermiers.



Les tours de lagor.

— Il suffit de passer au-dessus. Observe bien les télémobiles, ils ne sont pas arrêtés.

— Mais nous, nous n'avons pas de télémobile...

— Alors je vais m'en procurer un. Attendez-moi ici. Si je ne suis pas de retour d'ici deux heures, il faudra essayer de vous en sortir sans moi. »

Je savais que les fermiers, qui ne m'avaient jamais vu et qui ne connaissaient pas mon identité, ne pouvaient avoir donné mon signalement. Il me serait donc facile de pénétrer seul dans l'enceinte de Iagor. Je courus vers la voie de chenillettes la plus proche, et me mis en devoir de stopper l'une d'elles.

« Eh ! Arrêtez-vous ! criais-je en faisant de grands gestes. Ma chenillette est en panne ! » Un terrien plus généreux – ou moins méfiant – que les autres finit par s'arrêter. « Bonsoir... Ma chenillette est en panne et je n'ai pas mon vidéophone... Pourriez-vous me déposer en ville ?

— Vous allez aussi à la fête du Champ de l'Étoile ?

— Euh... Oui, c'est ça... mais je dois avant prévenir un réparateur...

— Allez, montez, vous descendrez où vous voulez. »

Nous avançons assez lentement, et plus nous approchions de l'entrée de la ville, plus le trafic devenait dense.

« Vous n'êtes pas d'ici ? me demanda mon voiturier.

— En effet, je suis de la région d'Orawak.

— Ils n'aiment pas beaucoup les Terriens, par là-bas, n'est-ce pas ? Vous verrez, ici, c'est différent : les Antilliens sont beaucoup plus ouverts. Il y a même des familles mixtes, à ce qu'il paraît. Moi, je suis cent pour cent Terrien ! On habite depuis au moins trente générations à Jadar ; c'est une jolie communauté à une cinquantaine de kilomètres d'ici. Vous n'êtes jamais venu à la fête du Champ de l'Étoile ? C'est superbe. Les guides médiumniques organisent une reconstitution virtuelle de l'histoire ancienne de la cité... C'est comme si les quelques ruines qui restent de la cathédrale antique se relevaient peu à peu. Et les combats entre musulmans et chrétiens sont drôlement impressionnants... Vous êtes de quelle confession ?

– Excusez-moi, je crois que je vais descendre ici. Merci encore... Et passez une bonne fête ! »

J'étais dans un quartier calme. On apercevait au loin, entre les fûts scintillants des grandes tours, flottant dans l'air du soir comme une planète molle, le globe rougeoyant qui marquait l'entrée du Labyrinthe. C'est là, sans doute, que se déroulait le grand spectacle de la fête, et des clameurs atténuées, en provenance de cette direction, arrivaient par moments jusqu'à moi. Mais mon regard s'arrêta bientôt sur une tour d'où allaient et venaient en permanence des télémobiles antilliens. Je résolus de m'en approcher. Pour passer inaperçu, il valait mieux que je trouve d'abord d'autres vêtements. Il y avait bien un distributeur de tuniques à proximité, mais je n'avais pas de microclef pour payer. Ne sachant comment faire, j'errais de terrasse en terrasse, en proie à une perplexité grandissante.

« Vous cherchez quelque chose ? » Fit une voix derrière mon dos.

Je me retournai et me trouvai nez à nez avec un grand type dont le sourire ambigu n'annonçait rien de bon.

« C'est dangereux, vous savez, de se promener la nuit dans un quartier désert... »

Il sortit de sa poche une petite arme à laser.

« Allez ; donne-moi tes microclefs, ton vidéophone... allez, vite... et pas de bêtise !

— Fouillez-moi, je n'ai rien... mais faites attention : mon frère travaille à la sécurité urbaine, et cette caméra, là-bas, est en train de nous filmer...

— Où ça ?

— Ils les ont installées dans les lampadaires...

— Tu te paies ma tête ? »

Les choses allaient visiblement mal tourner pour moi, mais in extremis, alors qu'il braquait son arme contre ma gorge, une sirène résonna et un télémobile de la sécurité apparut entre deux tours voisines. Mon agresseur dut croire à l'histoire que j'avais racontée

sur les caméras de surveillance et, jugeant sans doute que je ne valais pas le risque d'une altercation avec les policiers, il rengaina son pistolet laser et disparut entre les immeubles. Pour ma part, je hurlais de toutes mes forces, craignant que le télémobile ne s'éloigne trop vite et que le malfaiteur ne se ravise. Je dus faire suffisamment de vacarme pour que les passagers du télémobile me repèrent. L'engin se rapprocha, dans un silence entrecoupé par les brèves clameurs de sa sirène. Il stoppa au-dessus de ma tête. Une voix m'interpella, sortant du haut-parleur placé sous la carlingue :

« Qui êtes-vous ?... Que faites-vous ici et pourquoi criez-vous ?

— Je suis venu pour la fête du Champ de l'Etoile ; mais je viens de me faire détrousser par un voleur... Il était armé d'un pistolet-laser !

— Montez ! »

L'échelle télescopique venait de se déployer et toucha le sol à quelques mètres de moi. Sans savoir si je n'allais pas au-devant d'ennuis encore plus graves, je grimpai dans le télémobile. À vrai dire, je n'avais pas d'alternative. Il y avait trois policiers à l'intérieur ; ils me firent asseoir et commencèrent un interrogatoire en règle, au cours duquel je m'efforçais de donner le change.

« Mon nom est Louis... euh... Louis Escubar... et j'habite Jadar... le type qui m'a agressé m'a tout pris ; c'était un grand gailard aux yeux clairs, avec une tunique verte et noire.

— Et où logez-vous à Iagor ?

— C'est-à-dire... c'est le premier soir que je suis ici et je m'apprêtais à chercher une chambre... Mais maintenant, je n'ai plus de quoi...

— Nous allons vous réexpédier à Jadar par le premier transport terrestre, après vérification de votre identité ; à moins que vous ne souhaitiez louer un télémobile, les frais seront directement prélevés sur votre compte... Mais je crois savoir que votre religion vous interdit toute forme de déplacement aérien.

— À vrai dire, je ne suis pas très pratiquant, et j'ai été élevé avec des Antilliens ; alors ça ne me fait rien de voyager en télémobile, j'aime même plutôt ça.

— C'est drôle, je ne vois pas votre nom sur le registre de Jadar, me dis d'un air soupçonneux la personne plutôt féminine qui devait être le chef de l'équipe, et qui consultait un petit vidéocarnet.

— Faîtes voir, dis-je sans perdre contenance, vous devez vous tromper d'orthographe. » Sans plus réfléchir, le (la) policier(ère) me passa le vidéocarnet. « Voilà ! Exbara... regardez, ici...

— Mais vous aviez dit « Escubar »...

— Non ! vous avez du mal comprendre à cause de mon accent ; et puis nous ne prononçons pas vraiment comme vous. » Elle regarda son carnet à nouveau.

« Voyons ; il y a huit Exbara à Jadar, mais aucun ne se prénomme Louis. » J'avais eu le temps de voir à la dérobée quelques-uns des prénoms.

« Louis, c'est le diminutif de Ligour ; fis-je avec un air que je m'efforçais de rendre désinvolte et péremptoire.

— Exbara... Ligour, voilà ; dites donc, l'hologramme ne date pas d'hier, vous devez le renouveler, sinon vous aurez des ennuis avec nous. Mais vous en avez déjà eu assez pour ce soir, n'est-ce pas ?

— Je vais faire le nécessaire dès demain, chers. Merci beaucoup. »

Les choses avaient l'air de tourner miraculeusement à mon avantage. Visiblement ces policiers n'étaient pas d'un naturel trop soupçonneux, et ils paraissaient attacher peu d'importance à ma personne. Peut-être les fermiers n'avaient-ils pas osé prévenir les autorités d'Iagor. Nous survolâmes plusieurs quartiers de la cité. Dans ce qui me parut être le centre, les tours étaient plus espacées. Entre elles, serpentait un large canyon creusé dans la roche, où semblait se concentrer toute l'activité joyeuse de la population. Autant les autres secteurs étaient déserts, autant ici, c'était un grouillement bruyant, un flot ininterrompu et chaotique de passants qui suivaient les centaines de rampes rejoignant les terrasses étagées, et contournaient tant bien que mal les magnifiques édifices placés au hasard, et dont quelques-uns, à moitié en ruine, da-

taient certainement de la plus haute Antiquité. Accrochés aux falaises qui bordaient le canyon, de gigantesques portiques, donnant accès à la cité souterraine, aspiraient et vomissaient sans cesse des kyrielles d'Antilliens. Les uns étaient en vadrouille et cherchaient à se distraire, les autres avançaient d'un pas rapide et décidé, semblant vaquer à des affaires importantes malgré l'heure tardive. De loin en loin, de grandes esplanades restaient dégagées : c'est sans doute là qu'allaient se dérouler les jeux de cette nuit. Nous nous éloignâmes à nouveau du cœur de la ville, et atteignîmes quelques minutes après une grande salle couverte où étaient stationnés une centaine de télémobiles.

« Voilà le parc de location de télémobiles, me dit le (la) chef ; ils vous en ont préparé un. Vous savez piloter ?

— Pas de problème ! »

En fait, j'avais vu plusieurs personnes, dont Eornie de Phox, conduire ces engins, mais je n'avais jamais tenu les commandes. L'essentiel était que j'arrive à démarrer et à sortir de la salle. Sur-tout que les policiers, visiblement, ne souhaitent pas repartir avant que j'aie moi-même quitté le parking. Le bouton de contact... voilà ; les gaz... ça y est ; mais le plus dur reste à faire... en fait tout le pilotage se fait avec une seule main : un manche articulé muni d'une poignée avec gâchette à l'index pour l'accélération et bouton commandé par le pouce pour le retro-freinage. Normalement, des stabilisateurs automatiques sont prévus pour compenser les erreurs de pilotage. Ça ne fait rien, je n'osais tout de même pas me mettre en route.

C'est avec une certaine surprise mais un grand réconfort que j'entendis la voix du loueur de télémobiles me dire à travers le haut-parleur du tableau de bord :

« Ne vous embêtez pas ; branchez le pilotage automatique... il vous suffit d'effleurer le palpeur du tableau ; il vous donnera tous les choix de destinations. Pour le retour, avant de quitter l'habitacle, vous enclencherez « retour automatique au parking ». Bon voyage. »



Le canyon de Iagor.

En effet, dès que j'eus effleuré du doigt le palpeur, une carte virtuelle en trois dimensions apparut, où les bâtiments eux-mêmes étaient représentés de façon très réaliste, l'échelle se réglant avec une simple pression vers le haut ou vers le bas. J'eus vite fait de repérer à peu près l'endroit où m'attendaient Pensée, Ramho, et leurs jeunes suivants ; j'indiquais cette destination, et l'appareil s'éleva en douceur, puis sortit sans difficulté par la modeste ouverture de la salle. J'observais du coin de l'œil le télémobile de l'équipe de sécurité, qui était sorti juste après moi. Ouf ! ils ne me suivaient pas.

Le télémobile se stabilisa au point que j'avais indiqué, à environ quatre mètres au-dessus du sol. Je dépliai l'échelle et ouvris la trappe inférieure. J'avais laissé allumé les projecteurs de façon à être facilement visible. A peine étais-je à la moitié de l'échelle que j'entendis la voix de Pensée qui me hélait avec des accents euphoriques.

« Tu as réussi ! Vraiment je n'y croyais pas ; tu es formidable !

— J'ai eu beaucoup de chance, c'est tout.

— les petits n'arrêtent pas de brailler, dit Ramho. Il faut absolument trouver à manger.

— Montez. Et priez pour que la chance ne nous quitte pas. »

Sans doute prièrent-ils, mais leurs prières ne furent pas exaucées. Il n'y avait pas de soupe populaire à Iagor, et sans microclef, il était impossible de se procurer quoi que ce soit. Ramho et moi, nous fûmes réduits à chaparder quelques galettes d'algues, profitant de la cohue et des bousculades de la fête. Pour dormir, nous dûmes nous tasser dans le télémobile, que j'avais garé dans un coin sombre. La nuit fût courte et épuisante, entrecoupée par les gémissements des deux plus petits enfants et par d'anxieux sursauts qui prolongeaient nos cauchemars. Pensée se leva la première ; elle sortit du télémobile en quête d'un point d'eau pour se débarbouiller. A peine avait-elle fait quelques dizaines de mètres, qu'elle poussa un terrible hurlement :

« Fuyez !!! Ils sont là !... »

Oïka s'était dressée sur ses jambes et lança un regard affolé vers le dehors.

« Ce sont les fermiers ! Ils ont attrapé Pensée... au secours !

— Trop tard pour elle ! Démarre vite ! m'ordonna Ramho affolé. »

J'étais médusé. Je ne pouvais me résoudre à voir Pensée capturée par ces sinistres individus. J'avais envie de descendre et de les affronter, mais mon corps était paralysé ; comme dans ces affreux rêves où l'on se sauve en courant, mais où l'effroi vous prend en constatant que vos jambes restent immobiles. Le télémobile décolla cependant : Ramho avait pris les commandes. Nous nous élevâmes assez vite à hauteur des grandes tours. L'engin prenait de la vitesse, mais un tir laser atteignit l'un des organes de propulsion magnétique.

« Attend, Ramho ; redonne-moi les manettes. Il faut trouver un coin pour se poser. Sinon on va s'écraser contre une de ces tours...

— Alors c'est fini ; ils vont nous reprendre tous.

— Si on arrive à gagner le Labyrinthe, je crois qu'ils hésiteront à nous suivre à l'intérieur. »

On voyait distinctement, à environ un kilomètre vers l'ouest, la grosse masse rougeâtre du globe en suspension dans l'air, qui indiquait l'entrée principale du Labyrinthe. Heureusement, c'était la direction opposée à celle des tirs laser qui continuaient à zébrer le ciel autour de nous. Le télémobile avait pris beaucoup de gîte et une épaisse fumée s'en échappait à l'arrière. Nous perdions progressivement de l'altitude, et le slalom entre les terrasses devenait très périlleux. Mais c'est probablement ce qui nous sauva : en nous prenant pour cible, nos poursuivants risquaient de provoquer de fâcheux dégâts sur les nombreux bâtiments que nous frôlions. Lorsque le télémobile arriva près de la terrasse que dominait la gigantesque façade de cristal du Labyrinthe, il était si bas que les quelques passants matinaux qui se trouvaient là se jetaient à plat

ventre en hurlant de peur. L'atterrissage faillit tourner au désastre : l'habitable se coucha sur le fl an et glissa sur une cinquantaine de mètres, dans un grincement aigu de ferrailles, avant de s'immobiliser contre un parapet. Quelques coudées de plus et c'était la chute mortelle sur la terrasse inférieure. Nous nous extirpâmes tant bien que mal de la carlingue tordue et, ralentis par les jeunes enfants, nous nous élançâmes en claudiquant vers le sanctuaire énigmatique où nous espérions trouver asile. Les cristaux de la façade formaient une hallucinante marqueterie, dont les assemblages précis, jouant sur les trompe-l'œil, les reflets, et les transparences, rendaient multiple et incompréhensible cette savante architecture. À chaque pas en avant, tout semblait se modifier, comme si le regard plongeait dans un immense kaléidoscope. Nous ne vîmes qu'au dernier moment l'orifice d'entrée apparaître et se dilater à la jonction de deux faisceaux de cristaux. Nous nous y engouffrâmes. Il régnait à l'intérieur une pâle clarté d'aube vaporeuse. On ne savait si la lumière pénétrait à travers la façade translucide ou si les parois elles-mêmes étaient phosphorescentes. Le chemin, fait d'une mosaïque de petits pavés d'argent, longeait une haute paroi tapissée de livres fossilisés : sans doute une énorme somme de connaissances accumulée au cours des siècles et des millénaires passés, et fixée définitivement dans la pierre, de sorte que seuls les médiums pouvaient maintenant y avoir accès. Bizarrement, notre peur se dissipait au fur et à mesure que nous progressions dans les profondeurs du Labyrinthe, comme si ce lieu sacré avait eu le pouvoir d'effacer le monde extérieur et ses agressions potentielles. Nous marchions maintenant dans un jardin mystérieux rempli de chants d'oiseaux, sans que nous sachions exactement comment nous y étions parvenus. Un homme était assis là au bord d'un bassin ; il semblait perdu dans ses méditations. Il tourna lentement son visage vers nous, et je crus reconnaître le Professeur Horôn de Yorg.

« Vous êtes le Pr. de Yorg? Fis-je d'un air étonné.

Non, je suis Ak Tetrakt, et j'appartiens à la confrérie des guides médiumniques de ce Labyrinthe. Il se peut que je vous rappelle quelqu'un, car je suis précisément là pour ça : pour vous aider à reconstituer les chaînes qui vous relient au passé et au futur.

Mes jeunes amis et moi-même étions poursuivis, et nous nous sommes réfugiés ici.

Vous êtes à l'abri. Personne ici ne peut trouver d'autres êtres que ceux qu'il aime ou qu'il a aimés...

Sans doute, interrompit Ramho, mais nous sommes des êtres... euh... un peu particuliers ; nous avons dans le cerveau un implant bionique qui donne à ceux qui nous recherchent pouvoir de vie ou de mort sur nous.

Tant que vous êtes dans cette enceinte, jeunes gens, toutes les ondes de communication électromagnétiques sont perturbées ; vos poursuivants ne peuvent donc ni vous trouver, ni agir sur vous. Mais approchez... penchez-vous et regardez bien l'eau de ce bassin... »

C'était une eau sombre et épaisse qui reflétait à peine nos visages malgré la luminosité du jardin.

« Ce bassin est ma boule de cristal. Mais pour que votre esprit s'y reflète plus clairement, il faut que vous en buviez quelques gorgées... allez-y ! N'ayez pas peur ! »

L'eau avait un goût prononcé de limon et de matières organiques décomposées. Le plus petit suivant de Ramho ne voulait pas en prendre et se rebiffait en brailant.

« Ça ne fait rien, dit Ak, laissez-le ; à cet âge-là, son esprit est un livre ouvert !

— Oh ! Regardez ! s'exclama Oïka ; il y a dans l'eau le visage de Pensée. Comme elle a l'air vieille !

— Et là, dit Ramho, je vois un drôle de type étendu au fond du bassin... On dirait toi, Mouled.

— Ces jeunes personnes ont de vrais talents de médium, me dit Ak à l'oreille ; je ne sais si cela tient à leur implant, mais je crois qu'ils devraient tous rester ici, et entrer dans la confrérie. Quant à

vous, je vous vois, moi aussi : vous êtes étendu au fond du bassin, comme dans la neige... et vous êtes blessé à la main gauche. Mais c'est très étrange, j'ai l'impression que votre fantôme est plus réel que vous-même... Qui êtes-vous donc ? »

Ak plongeait son regard fluide dans le mien, et il me pénétra le corps, comme un grand souffle de vent frais. Il me prit la main :

« Tout est là, dit-il, dans cette main blessée... tout vient de vos doigts. »

Une chaleur intense pénétrait ma main et me brûlait, mais je ne pouvais la retirer. La chaleur diffusait en moi et des gouttes de transpiration descendaient le long de mes sourcils. Il y en avait tant qu'en un instant mes yeux furent envahis par cette liqueur légèrement acide. Ma vue se troublait ; j'avais beau cligner des paupières, le monde autour de moi flottait maintenant dans un brouillard incertain. Ma main était devenue un volcan d'où déferlait à travers moi une lave incandescente. Sur son passage, tout se dissolvait en une étrange alchimie, comme se dissolvent les organes des chenilles lorsqu'elles deviennent chrysalides. J'entendais la voix de Ak qui dialoguait avec Éornie ;

« Tu vois, Éornie, il est en train de retourner vers son existence antérieure... ce sont ces doigts que tu as greffés ; ils le rappellent.

— Oui, je sais. Louis est né de trois doigts enfouis dans la glace du pôle, trois pauvres doigts perdus là depuis plus de deux mille ans.

— Mon frère Horôn a voulu recoudre avec de la matière les chaînes qui unissent les esprits par-delà leurs limites temporelles. Quelle folie ! Mais il a enfin compris et erre maintenant lui aussi dans le Labyrinthe, à la recherche de ses amis disparus ; et si Louis est venu à moi, nous savons à présent que c'est pour que ses doigts restent dans notre grand sanctuaire de l'imaginaire. C'est ici, et non greffés sur ce corps artificiel, qu'ils ouvriront vos esprits sur celui de Louis. Tu vois, Éornie, lorsque tu veux embrasser une personne éloignée, tu ne te coupes pas les lèvres pour les lui envoyer ! Il te faut recourir à un support plus fluide : ta parole et des mots d'amour, si

celui pour qui bat ton cœur est encore à portée de ta voix. S'il est beaucoup plus loin, toi sur Iarou et lui sur Antillia, tu dois alors poser tes paroles sur une onde plus fluide que l'air, qui seule pourra les porter où tu le souhaites, à la vitesse de la lumière. Mais si ton amour est éloigné de toi par le gouffre des millénaires, l'onde électromagnétique ne pourra jamais l'atteindre. Il te faudra recourir à un support infiniment fluide, immatériel ; celui par lequel communiquent les imaginaires, et que nous autres médiums savons utiliser. Si tu veux vraiment aimer Louis, il te faut le faire non aujourd'hui ou demain, mais il y a deux mille ans, parce que Louis n'est aujourd'hui qu'un fantôme.

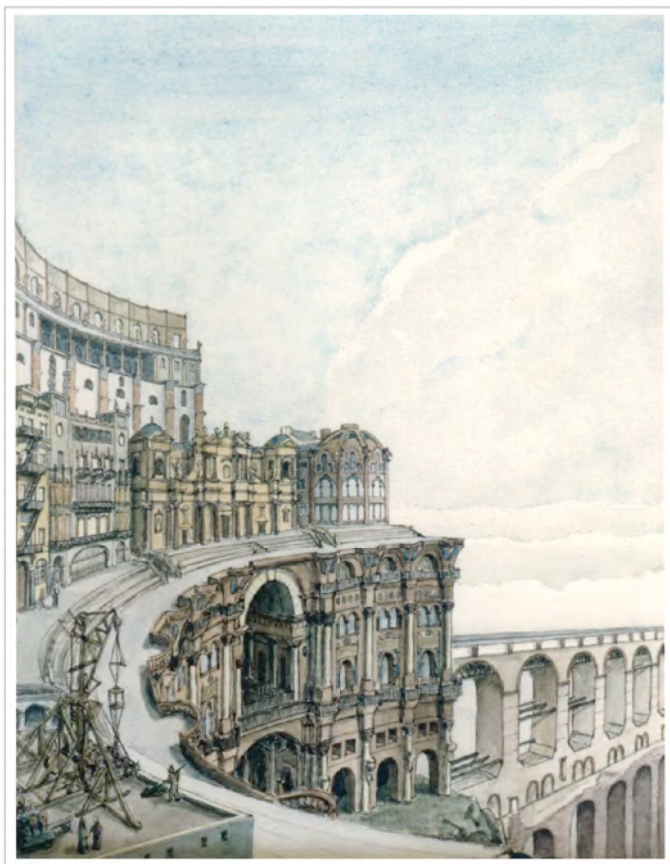
— Alors, je suis prête, Ak ; mets-moi sur la piste.

— Bien ; je vais voir si tu peux être celle qui l'a aimé au temps jadis.

— C'est Sylvia... C'est Sylvia ! » Ces mots résonnaient dans mes oreilles, et la voix d'Éornie avait des accents désespérés.

« Mais réveille-toi... C'est Sylvia. »

J'ouvris les yeux. Assise près de moi, Sylvia tenait ma main, et caressait tristement mon bandage. Dans la lumière fade et morne de la chambre d'hôpital, sa peau paraissait étrangement dorée.



Dernier souvenir d'Antillia.

ANNEXE I

NOTE SUR LA ROUE DES ÉTOILES

NOTE 15

J'ai souvent interrogé mes amis Antilliens sur l'origine d'une étrange coutume, qui apparaît comme l'un des piliers essentiels sur lesquels repose la grande stabilité sociale et politique qu'a connue, lorsque j'y ai séjourné, la mystérieuse civilisation d'Antillia. Il s'agit d'un grand jeu qui a lieu tous les huit ans, et qui implique près des trois quarts de la population de l'ensemble des planètes. Les participants sont de deux catégories : les volontaires et les tirés au sort ; le nombre des tirés au sort est établi, une fois le décompte des volontaires terminé, de façon à ce qu'exactement soixante-douze pour cent de la population âgée de plus de trente ans participe au jeu. Ils nomment ce jeu « La Roue des Étoiles », ou encore « la Voie Lactée ». C'est tous les huit ans l'occasion de grandes réjouissances et de nombreuses fêtes dont celle du « Champ de l'Étoile », à Iagor, est une des plus importantes sur Antillia.

Ce jeu a une fonction d'équilibre social et politique de première importance. C'est à la fois un jeu de hasard, un jeu de stratégie, et un jeu de divination. Il repose sur cinq « fondamentaux » que chaque joueur remet en jeu lors des cinq parties qui l'opposent chaque fois à cinq autres joueurs inconnus de lui. Les cinq fondamentaux sont :

- La fortune
- Le temps
- Le pouvoir
- Le corps
- La volupté

Dans une partie, chaque joueur représente, pour les autres, l'un des fondamentaux (pas le même pour chacun). Si le joueur X gagne, il ne remet en jeu aucune de ses possessions dans chacun des domaines fondamentaux. S'il perd, il doit remettre en jeu son capital dans le domaine que représente pour lui le joueur Y qui est vainqueur. Ainsi par exemple, si le joueur Y, qui vient de gagner, représente pour X la fortune, X doit mettre en jeu sa fortune. C'est-à-dire qu'il doit introduire sa carte personnelle de fortune – sur laquelle est inscrit très précisément tout ce qu'il possède – dans le terminal d'un gigantesque computer psychosensible. Lorsque sa carte ressortira, ses possessions auront changé : elles pourront s'être accrues de façon fantastique, comme elles pourront avoir énormément diminué, avec toutefois un seuil de diminution fixé à vingt-huit pour cent des possessions de départ. Ce sont les savants algorithmes du computer qui effectuent au hasard cette nouvelle répartition des biens, de façon à ce que la totalité des valeurs mises en jeu sur l'ensemble des planètes reste constante. Les Antilliens ont cependant la possibilité d'influer télépathiquement sur la machine, capable de capter les ondes cérébrales, mais sans que personne puisse savoir de quelle manière exacte les influences psychiques joueront dans la modification des redistributions effectuées par le puissant ordinateur. La stratégie des joueurs au cours d'une partie peut donc aller de la recherche de la victoire qui, pour les moins téméraires, met à l'abri de toute redistribution hasardeuse, à la volonté de faire triompher le joueur qui représente pour soi le domaine fondamental où l'on espère accroître son crédit, au risque aussi de le voir sérieusement diminuer.

Ainsi s'effectue, tous les huit ans, une vaste redistribution des fortunes, qui permet aux Antilliens d'éviter la grande routine de la majorité de nos destinées terrestres. D'autant que la fortune n'est que l'un des cinq domaines où s'effectue la redistribution. C'est pour nous le plus simple à comprendre, mais les autres ne manquent pas d'intérêt, comme je vais essayer de le montrer.

Le temps est reconnu par les Antilliens comme l'une des formes de la richesse. Il s'agit évidemment du temps libre rémunéré, comme celui de nos congés payés. En moyenne, les Antilliens ont un sixième de leur temps consacré au travail (contre un cinquième environ pour nous – 1650 heures sur les 8767 heures que compte l'année terrestre). La redistribution consécutive à « la Roue des Étoiles » peut permettre à certains de se retrouver en congés payés pendant plusieurs mois ou même plusieurs années, mais elle peut aussi conduire le perdant à travailler jusqu'à deux mille heures par an pendant huit ans.

Le troisième fondamental est le pouvoir : il s'agit à la fois du pouvoir politique des individus et de leur pouvoir au sein des structures de production ou de services dans lesquelles ils travaillent. Avant d'expliquer comment le grand jeu redistribue ces pouvoirs, il est nécessaire de préciser que dans la société antillienne, tout individu doit appartenir obligatoirement à un parti politique ; cela peut nous paraître une atteinte à la liberté individuelle, mais il faut savoir que chacun, sur Antillia, peut fonder son propre parti, même s'il en est le seul membre. Il ne peut toutefois pas empêcher d'autres personnes d'adhérer au parti qu'il a créé, et dont les grandes lignes de doctrine et les statuts doivent être évidemment déposés et diffusés sur tous les microdisques individuels du système social. Tous les huit ans, quarante pour cent des personnes régulièrement élues dans les différents conseils qui gèrent la société antillienne sont renouvelés par le jeu de la « Voie Lactée », avec un vote où les joueurs peuvent voir leur poids électoral considérablement accru ou diminué selon leur chance dans la redistribution (par exemple un individu pourra voir son vote équivaloir à 1000 voix, ou même plus ; il pourra bien sûr aussi le voir diminuer, c'est-à-dire compter en négatif. Par exemple, celui qui a son pouvoir électoral diminué, lorsqu'il votera, retirera des voix à son candidat au lieu de lui en apporter ; cela implique évidemment qu'il ne le sache pas : c'est pourquoi le poids électoral inscrit sur chaque carte reste connu exclusivement de la machine). Cette formule permet aux

partis minoritaires d'avoir l'occasion de s'exprimer, sans pour autant risquer de mettre en péril le fonctionnement global de la société. Pour ce qui est du pouvoir dans les entreprises, la redistribution liée au jeu est beaucoup plus simple : les tâches que chacun effectue durant une année sont évaluées électroniquement, et un indice de responsabilité est inscrit sur chaque micro-disque individuel ; cet indice peut être fortement modifié tous les huit ans par le jeu, et donner automatiquement lieu à une redistribution partielle des tâches, exigeant parfois d'importantes remises à niveau pour les individus qui voient leurs responsabilités augmenter ; l'entreprise doit bien évidemment financer ses remises à niveau.

Le quatrième fondamental est le corps, entendu par les Antilliens comme ensemble physique intégrant le cerveau. J'ai déjà expliqué (voir chapitre III) que la science antillienne permet jusqu'à un certain point aux individus de modeler leur corps selon leur désir, et en particulier de modifier leurs composantes sexuelles, la couleur de leur peau, ou la nature de leur système pileux ; mais la science ne s'arrête pas là et travaille aussi à certaines possibilités de rajeunissement partiel des corps, ou d'augmentation de la capacité cérébrale. Évidemment les opérations et traitements médicaux qui permettent de jouer avec son corps sont excessivement onéreux. C'est pourquoi, le grand jeu introduit une certaine équité dans les possibilités qu'a chacun de modifier son corps. Ainsi il peut, pour l'un, ouvrir droit à une modification gratuite de plus ou moins grande envergure de son corps, pour l'autre interdire, même s'il en a les moyens, toute forme de modification plastique ou intellectuelle.

Le dernier domaine fondamental mis en jeu par la « Roue des Étoiles » est la volupté, ou si l'on préfère, le divertissement amoureux. Il peut nous sembler étrange et incongru de mettre en jeu un « capital » de divertissement amoureux. Voici comment les choses se déroulent : il existe dans toutes les cités de chacune des planètes habitées par les Antilliens des quartiers réservés aux plaisirs ; mais contrairement aux quartiers réservés que nous connais-

sons dans certaines de nos villes terrestres, et qui sont des lieux de débauche et de prostitution, les quartiers réservés antilliens ne sont pas soumis aux lois de l'argent et du proxénétisme. Ils sont exclusivement ouverts aux joueurs de la Roue des Étoiles. Ceux-ci, selon qu'ils sont plus ou moins chanceux, se voient tous les huit ans attribuer un certain nombre de jours à passer obligatoirement dans un quartier réservé. Là, ils ont un peu de temps pour se rencontrer, apprendre à se connaître, et pour se répartir par couples ou par groupes ; mais une fois cette distribution établie pour un jour ou deux, personne ne doit se refuser au plaisir du ou des autres. Une police particulière surveille que tous les ébats se déroulent sans heurt et sans atteinte à l'intégrité physique de chacun. Évidemment, certains joueurs sont avides d'accroître leur capital de volupté, et donc le nombre de jours qu'ils passeront dans ces quartiers spéciaux, quand d'autres au contraire redoutent d'avoir à se rendre dans les lieux aux activités desquels ils ne pourront se soustraire.

Les parties qui, comme je l'ai dit, confrontent six adversaires, se jouent avec des pièces et selon des règles qui ressemblent énormément à celles de notre jeu d'échec, dont elles dérivent très certainement. L'échiquier est une sorte d'étoile hexagonale, constituée d'un damier de cases triangulaires, dont je donne en annexe II le modèle (ainsi d'ailleurs que les règles du jeu, telles que me les a expliquées Olvidar Kaïdérâne). Les parties sont beaucoup plus complexes que les fades duels que se livrent nos champions d'échec : le hasard vient chambouler les stratégies, et les alliances occasionnelles entre certains joueurs sont imprévisibles. Les tournois sont évidemment publics et se déroulent sur de grands échiquiers tracés au sol dans les lieux les plus prestigieux, en plein air ou au fin fond des cavernes. Des pièces virtuelles hologrammiques, qui, par leurs mouvements et leurs attitudes, ressemblent à des êtres réels aux formes parfois monstrueuses, se déplacent et combattent sur ces damiers géants. Les joueurs qui s'affrontent peuvent se trouver dans des cités, voire des planètes différentes sans

que cela ne gêne le jeu : le même tapis hologrammique est étalé devant chacun des joueurs et les coups sont retransmis simultanément dans les six villes où sont les joueurs. Chaque partie dure de quelques heures à quelques jours, mais c'est toujours un spectacle remarquable, tant par les passions que le jeu déchaîne parmi les spectateurs et les amis des joueurs, que par les grandioses scénographies des combats entre les pièces virtuelles.

Olvidar Kaïdérâne m'avait parlé jadis, de l'extrême importance sociale qu'avait ce grand jeu universel, alors que je ne n'en avais pas encore vu le déroulement. Il m'avait expliqué pourquoi, dès l'aube de l'histoire antillienne, la nécessité s'en était fait sentir. Voici ce qu'il pensait :

– la civilisation terrienne, selon ses propres termes, « avait exagérément installé les individus dans une torpeur confortable, d'où devait être exclu dans la mesure du possible tout risque inutile, toute violence directe, et d'une façon générale tout comportement intempestif lié à quelque désir inassouvi ou à quelque pulsion trouble. La violence n'était pas pour autant éradiquée, mais elle se devait d'être une violence de masse, une violence anonyme, comme l'accident d'un avion ou une bombe tombée sans intention de tuer tel ou tel individu précis. Les pulsions trop agressives, les conflits sociaux ou ethniques, et toutes les souffrances incontournables liées à la nature humaine se devaient d'être régulés, voire si possible étouffés par la généralisation du recours aux palliatifs ; c'était l'avènement du « dernier homme » qu'avait d'ailleurs prophétisé un siècle avant, l'ancien philosophe terrien Friedrich Nietzsche.

Ainsi par exemple à ceux qui souffraient ou qui allaient mourir, on prodiguait une sorte de mise en sommeil que l'on nommait d'ailleurs « soins palliatifs ». Ou encore, dans toutes les luttes déclarées, que ce soit des luttes entre individus, entre groupes sociaux, ou même entre nations, on nommait des individus ou des commissions, appelés respectivement médiateurs et conférences

de paix, dont le rôle était d'éteindre les passions et de calmer les hommes, par l'offre de compensations palliatives.

On s'efforçait donc d'opérer une sorte de castration sous calmant, pour juguler les forces jugées maléfiques, forces qui étaient en réalité contenues dans la logique de tous les processus naturels.

Mais le recours aux palliatifs ne se limitait pas à la gestion des drames de l'existence humaine. Il se généralisait également pour canaliser et contrôler les désirs et les plaisirs de la vie. Ce que l'on appelait alors la société de consommation était une organisation de la production dont le but inavoué était d'offrir des objets-substituts pour assouvir la plupart des désirs, qui autrement risquaient de déstabiliser les comportements individuels par ailleurs très normalisés. Au cours du premier siècle après Armstrong, le développement considérable de l'informatique substitua progressivement aux relations humaines directes des relations, certes plus étendues et plus nombreuses, mais toujours relayées par les computers et leurs réseaux internationaux. Si bien que peu à peu, au plaisir de la relation humaine, se substitua le plaisir de la relation à la machine, toujours plus docile, plus performante, et plus magique. »

Pour expliquer cette édulcoration généralisée des passions, cette conversion « soft » des drames existentiels, Olvidar incriminait un grand courant de pensée né avec le judaïsme puis le christianisme et sa morale évangélique non violente, et finalement relayée par la morale laïque des droits de l'Homme. Selon lui (elle) :

« À la *violence* de la « loi de la jungle », qui était une métaphore pour désigner la loi naturelle du plus fort et les drames qu'elle engendre, ce courant moral universel cherchait à substituer la *douceur* d'une « loi humaniste » artificielle, dont l'objectif était une éradication systématique du mal, assimilé à tous les comportements de type agressif. Ainsi la « pacification démocratique » engendra chez la plupart individus la peur de la guerre, et de la souffrance en général. Comme le disaient les médecins : « la souff-

france n'est pas une fatalité ». Il était devenu indécent de souffrir. Mais parallèlement, trop de bonheur, trop de plaisir devenait également indécent : en éliminant le mal, les Terriens ne risquaient-ils pas d'affaiblir le bien ?

Cependant le plaisir extrême, comme la violence extrême, n'étaient pas vraiment évacués de la société. Au contraire, ils devenaient pour l'imaginaire de chacun, à travers les films du cinéma et de la télévision, les seuls modèles possibles de réalisation et de réussite humaine individuelle. Les hommes rêvaient des aventures violentes et passionnées de super-héros, appelés James Bond ou Indiana Jones, les femmes s'imaginaient pareilles aux superbes créatures pleines de tendresse et de sang-froid, dont le charme torride et dénudé s'affichait sur tous les écrans. Pour être pleinement, il fallait ressembler à ces personnages mythiques, ou du moins aux comédiens et aux stars immensément riches qui les incarnaient. Mais face à ces modèles uniques imposés au peuple par les médias, et tellement parfaits et remarquables qu'ils restaient des idéaux impossibles à atteindre pour le commun des mortels, la plupart des gens se jetaient sur les palliatifs mis à leur disposition par la société de consommation. Ils reportaient leurs désirs sur des objets ou des produits substitutifs, évocateurs des êtres ou des situations convoitées à l'écran. Il y avait donc en quelque sorte *fétichisation* du désir. Et l'espoir de se hisser réellement au niveau des stars était entretenu et géré par les loteries et autres grands jeux auxquels tous participaient, croyant au miracle toujours possible, bien que statistiquement très improbable, d'un renversement de la destinée par un gain de fortune considérable. Les sommets de courage, de force, de beauté, et de richesse imposés comme modèles incontournables aux plus démunis ne pouvant rationnellement être atteint par eux, les choses pouvaient donc se résumer, pour le plus grand nombre, à une double démission devant la vie :

démission, d'abord, par le renoncement à toute véritable aventure, en raison des dangers qu'elle représente pour des individus élevés dans le cocon d'une société où la violence individuelle est

prohibée, et remplacement des émotions qu'elle procure par le palliatif de l'imagination, relayée et soutenue par des objets-fétiches ; démission, ensuite, par le renoncement à toute action véritable pouvant contribuer à modifier le statu quo de la vie quotidienne : le fossé séparant la réalité banale, du modèle offert à la convoitise de chacun étant tellement infranchissable, il en résultait, curieusement, l'espoir d'un changement miraculeux par le cantonnement dans des actions infinitésimales, comme le pointage aléatoire des chiffres d'un billet de loterie, ou le dépôt d'un bulletin de vote anonyme dans une urne.

« Le péril des démocraties terriennes résidait donc bien dans cette démission généralisée consécutive au sentiment d'impuissance, créé à la fois par la peur irrationnelle généralisée des moindres souffrances, par la surprotection sociale amoindrisant peu à peu les défenses individuelles, et par la barrière insurmontable placée entre les stars (que la société imposait comme modèles par le matraquage médiatique) et les gens ordinaires. Quelques exemples encore : lorsqu'un parent ou un ami se trouvait atteint d'une maladie incurable, ou tout simplement lorsqu'il devenait trop vieux, les institutions médicales le prenaient automatiquement en charge, dégageant ainsi ses proches d'une situation jugée trop violente et trop angoissante. La mort même était totalement accaparée et gérée par les institutions médicales, et elle devait avoir lieu sans que celui ou celle qui passait de vie à trépas en ait conscience, et sans que son entourage y soit associé. Quant aux guerres, qui continuaient à faire de nombreuses victimes, elles étaient faites par des armées professionnelles ou la vie de chaque soldat revêtait une importance symbolique extrême, et où l'objectif était de n'en sacrifier aucune. Lorsque la mort frappait de nombreux civils, elle était toujours qualifiée d'accidentelle, c'était une violence qui, même massive, ne semblait pas dirigée contre ceux qu'elle frappait, et donc paraissait davantage liée aux forces du hasard qu'aux forces du mal. Il y avait eu là, en moins d'un siècle, un renversement considérable : la première guerre mondiale, cinquante ans avant Armstrong, avait été, de l'avis de

tous les historiens, une boucherie sanglante où les États n'hésitaient pas à envoyer tous les hommes valides se massacrer au corps à corps sous les pluies d'obus, touchant ainsi au paroxysme de la violence physique individuelle. Cent cinquante ans après, les guerres menées par les démocraties occidentales contre les soulèvements ethniques soutenus par le Parti Islamique du Salut (voir chapitre III) firent moins de vingt victimes parmi les militaires occidentaux. Quant aux milliards de morts consécutifs à ces guerres, ils résultèrent non d'agressions caractérisées, mais de famines, de maladies, ou d'action terroristes aveugles, anonymes, incontrôlables, et imprévisibles.

Selon Olvidar Kaïdérâne, l'inhibition et la démission grandissante des terriens appartenant aux démocraties occidentales devant toute forme de violence, de risque, ou d'engagement individuel, était un processus inévitable, dès lors que déclinaient les imaginaires religieux traditionnels. Dans ces imaginaires, le bonheur terrestre se devait d'être modeste, car sa modestie garantissait la plénitude du bonheur qui viendrait après la mort. Les plaisirs terrestres n'étaient pas trop recherchés, et les souffrances n'étaient pas non plus redoutées, dans la mesure où chaque renoncement et chaque épreuve donnaient un quitus pour l'accès aux plaisirs indicibles promis dans le paradis. Ainsi les modèles offerts par ces imaginaires pour l'accomplissement de la vie terrestre s'accommodaient de la souffrance, de la monotonie, et de l'austérité propres à la condition humaine banale. Le prestige social des sacrements et l'espoir individuel du paradis suffisaient pour procurer au fidèle le sentiment d'un accomplissement et d'une réussite de sa vie terrestre. C'est que tous les imaginaires religieux situaient les enjeux de la vie terrestre dans l'au-delà. Il y avait un équilibre entre les frustrations de la vie réelle et l'espoir des compensations attendues au paradis, qui produisait par anticipation un véritable bonheur. Lorsque disparurent peu à peu les croyances aux mythes religieux, chassées par la toute puissante et pragmatique rationalité scientifique, le rôle de régulation imaginaire que jouait

l'autre monde par rapport aux drames et aux passions humaines terrestres, dut être très vite remplacé par des palliatifs : surprotection de l'existence terrestre, et tentative de mise à l'écart des manifestations de la mort ; survalorisation de la réussite matérielle, et quasi-divinisation des individus (les stars) proposés comme modèles.

« Les Antilliens de la Lune, de Sram et d'Amarana, qui, dans les années quatorze cents de notre ère, avaient réussi à stabiliser leur nouvelle organisation sociale et politique sous la forme d'une grande démocratie fédérale et laïque, voulurent éviter de retomber dans les travers qui avaient contribué à la perte de la civilisation terrienne. En effet, les citoyens des villes-montagnes de la Terre, au premier millénaire, recroquevillés dans leurs tunnels, totalement pris en charge et surprotégés par les commandements politiques et militaires néo-chrétiens et néo-musulmans qu'ils avaient élus pour se défaire de l'angoisse de leur avenir, furent incapables d'éviter le cataclysme guerrier vers lequel les conduisaient leurs chefs, et périrent tous, comme les moutons de Panurges imaginés par ce merveilleux poète antique... Rabelais, je crois. Aussi, les premiers Antilliens des planètes circumterrestres s'avisèrent que la paix sociale, laïque et démocratique, ne devait pas entraîner, comme cela avait été le cas sur la terre, l'uniformisation des destinées individuelles moyennes et la démission de la plupart des citoyens devant les véritables responsabilités, en raison de leur sentiment d'impuissance. Ils inventèrent donc « la Roue des Étoiles », comme moyen de garantir à chacun une véritable chance d'aventure, de puissance, de richesse, même temporaire, afin que tous restent avides de réussite, sans pour autant porter ombrage aux autres. La redistribution effectuée tous les huit ans, concentre dans le temps d'une seule vie ce que les anciens brahmanes avaient imaginé pour l'âme immortelle au cours de ses multiples réincarnations. »

ANNEXE II

RÈGLE DU JEU DE « LA VOIE LACTÉE »

La Voie Lactée, ou Roue des Étoiles, est un lointain avatar du traditionnel jeu d'échecs. Chaque joueur utilise des pièces qui sont une transposition directe de celles de notre jeu terrestre, et l'échiquier, même s'il est de forme différente, est conçu sur le principe d'un réseau de cases alternativement sombres et claires.

LA PARTIE

BUT DE LA PARTIE

Une partie de Roue des Étoiles se déroule avec des règles qui ressemblent à celles d'une partie d'échecs traditionnelle, mais elle se dispute entre six joueurs, et ces buts sont beaucoup plus troubles. Chaque joueur peut ou non vouloir gagner. Les objectifs personnels de chacun peuvent en effet diverger. Un joueur peut avoir intérêt à faire gagner un de ses adversaires, ou peut plutôt s'attacher à en faire perdre un autre en particulier. Pourquoi cela ?

S'il est le vainqueur, il ne gagne rien ; il ne fait que préserver sa mise, c'est-à-dire sa condition actuelle ; ce n'est pas forcément le choix de tout le monde ; le joueur souvent préfère le risque. Comme chacun des autres joueurs représente pour lui un domaine particulier de sa mise (ces domaines sont la fortune, le temps, le pouvoir, le corps, et la volupté), celui qui gagne modifie par là même la mise des autres joueurs dans le domaine de mise qu'il représente respectivement pour chacun d'entre eux.

En clair, si mon voisin de gauche représente pour moi le pouvoir, par exemple, et qu'il gagne, cela signifie que mon rang de pouvoir va être modifié, et dans un sens plus ou moins aléatoire, positif ou négatif. Si j'ai peu de pouvoir, je ne risque pas grand-chose et je peux donc souhaiter voir mon domaine de pouvoir se modifier, ce qui arrivera si je me débrouille justement pour faire gagner mon voisin de gauche. Par contre si mon voisin de droite représente pour moi la fortune, et que je sois déjà très riche, je vais sans doute tout faire pour qu'il perde, de façon à ne pas avoir à remettre en jeu ma fortune, qui risque statistiquement de se voir diminuer plutôt qu'augmenter.

Les joueurs disposent chacun de seize pièces qui se déplacent sur un échiquier constitué de cases triangulaires. Le vainqueur est celui qui a su préserver sa pièce maîtresse, celles des autres joueurs ayant été successivement neutralisées.

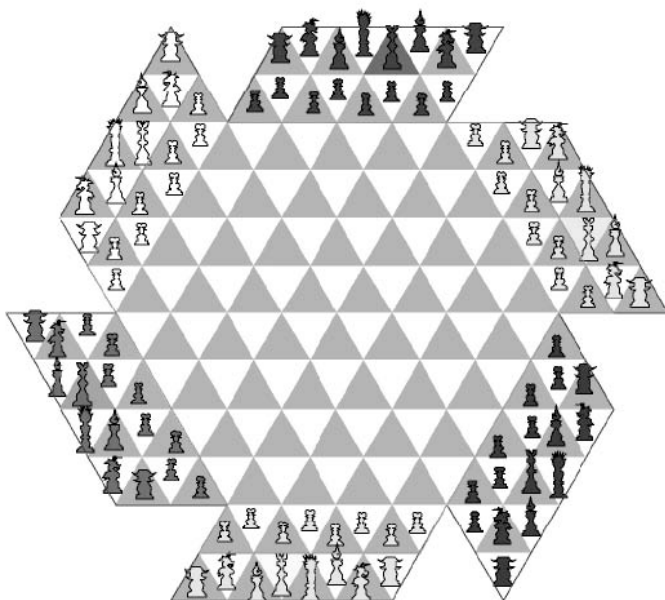
LES PIÈCES

Les pièces dont dispose chaque joueur sont huit Figures (un Archange – qui correspond au Roi de notre jeu d'échecs –, une Prêtresse – qui correspond à la Dame, deux Mercenaires – qui correspondent aux Fous –, deux Dragons – qui correspondent aux Cavaliers –, deux Vaisseaux – qui correspondent à nos Tours), et huit Robots – qui correspondent aux Pions.

Les pièces de chaque joueur sont de l'une des six couleurs suivantes : le blanc, le jaune, ou le vert, qui sont les couleurs claires ; le noir, le bleu, ou le rouge, qui sont les couleurs sombres. Sur le plateau de jeu, que l'on nomme la roue d'étoiles, on trouve, sur la périphérie les six camps qui se succèdent dans cet ordre (en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre) : le blanc, le bleu, le vert, le noir, le jaune, le rouge.

L'échiquier forme un hexagone échanuré et comporte 192 cases, soit un hexagone central de 96 cases, auquel s'ajoutent, en prolongement de chaque côté, les six blocs de seize cases où les joueurs rangent leurs pièces (une ligne rouge est généralement tracée de façon à pouvoir réduire la dimension de l'échiquier, lorsque l'on joue à trois joueurs – c'est une variante qui est assez pratiquée sur Antillia. Au commencement de la partie, chaque joueur dispose ses pièces le long d'un côté (comme indiqué sur le schéma). C'est toujours le joueur qui a la couleur blanche qui ouvre le jeu ; on tourne ensuite vers la droite (dans le sens inverse des aiguilles d'une montre).

Modèle déposé



LA MARCHE DES PIÈCES

1/Principes généraux

Toutes les Figures se meuvent dans toutes les directions, tandis que les Robots ne peuvent qu'avancer ; certaines Figures se déplacent en ligne droite, suivant des rangées de cases (parallèlement à l'un des trois côtés des cases), d'autres en suivant les lignes diagonales (c'est-à-dire perpendiculairement à l'un des trois côtés des cases) ; l'Archange et la Prêtresse associent ces deux modes de déplacement.

Aucune pièce, à l'exception des Dragons, ne peut sauter par-dessus d'autres pièces qui se trouvent sur son chemin, que ce soit des pièces de son camp ou des pièces des camps adverses. Pour qu'une pièce autre que le Dragon avance d'une case vers une autre, il faut donc que toutes les cases intermédiaires soient inoccupées (les diagonales sont interrompues par les six sommets qui se trouvent à la jonction de l'hexagone central, et des blocs de cases formant les six camps).

Par contre toute pièce peut neutraliser une pièce adverse si cette dernière est sur son chemin (pièce mise en joue) ; elle prend alors sa place et ôte la pièce adverse du jeu : la prise d'une pièce mise en joue n'est pas du tout obligatoire. La prise ne peut s'appliquer qu'aux pièces des autres camps. Toutes les pièces peuvent prendre, et toutes peuvent être prises, à l'exception des Archanges. Lorsqu'un Archange est en situation d'être pris, (mis en joue) par une ou plusieurs pièces adverses, le joueur doit obligatoirement, dès que c'est son tour de jouer, se dégager de cette situation, soit, si cela est possible, en prenant la pièce attaquante (avec l'Archange ou avec une autre pièce de son camp), soit en déplaçant l'Archange sur une case que les pièces adverses ne peuvent momentanément atteindre, soit en interposant une pièce entre l'Archange en joue et l'attaquant (cette dernière solution est impossible si c'est un Dragon qui menace l'Archange). Si l'Archange ne peut se dégager de la menace sans être mis à nouveau en joue

par l'une des pièces adverses, il est alors définitivement neutralisé (« Archange déchu » disent les Antilliens) ; le joueur a alors perdu et doit retirer toutes ses pièces du jeu.

Un Archange ne peut mettre en joue un autre Archange, car il se mettrait alors lui-même en joue.

2/Marche des Robots

Les Robots avancent seulement, sans jamais pouvoir reculer. Ils peuvent avancer d'une, de deux, ou de trois cases à chaque coup, et même de quatre lors de leur premier déplacement si le joueur le souhaite. La marche du Robot se fait en ligne droite en suivant les rangées (parallèlement à un côté des cases) ; toutefois comme il doit aller en avant, il ne peut suivre une rangée qui le rapprocherait de son camp. (au début de la partie, seuls quatre Robots peuvent avancer, les quatre autres étant momentanément bloqués par les premiers).

Les Robots sont les seules pièces qui ne prennent pas les pièces adverses sur la case où ils se déplacent quand ils avancent (le long d'une rangée), mais prennent en diagonale (c'est-à-dire qu'un Robot ne peut prendre qu'une pièce adverse se trouvant sur une des cases opposées par le sommet à la case où il se trouve, et à condition que la prise ne le rapproche pas de son camp – il lui est interdit de prendre en arrière).

Lorsqu'un Robot réussit à atteindre l'une des cases où étaient rangées au début de la partie les figures d'un camp adverse, il doit se transformer immédiatement et obligatoirement en une figure quelconque (sauf un Archange) qui vient renforcer son camp. On dit que ce Robot gagne une âme. Un joueur pourrait donc théoriquement avoir sur l'échiquier neuf Prêtresses (celle du début de la partie et les huit autres résultant du gain d'âme de ses huit Robots).

3/Marche des Figures

LES VAISSEAUX

Les Vaisseaux avancent en suivant les rangées de cases (ils ont donc le choix entre les trois directions parallèles aux côtés des cases), dans n'importe quel sens, et d'autant de pas qu'ils le veulent, sans toutefois, rappelons-le, pouvoir sauter au-dessus d'une pièce. Cependant exceptionnellement les Vaisseaux peuvent, une fois au cours de la partie, et si certaines conditions sont remplies, sauter par-dessus leur Archange (voir les déplacements appelés « transductions », au paragraphe expliquant la marche de l'Archange).

LES MERCENAIRES

Les Mercenaires avancent en suivant les directions perpendiculaires aux côtés des cases, dans n'importe quel sens, et d'autant de cases qu'ils le veulent (et le peuvent). Contrairement à ce qui se passe pour les Fous de notre jeu d'échecs, les Mercenaires, en suivant ces lignes virtuelles qui traversent alternativement les sommets et les bases des cases du jeu, se déplacent comme les autres pièces sur des cases alternativement sombres et claires ; il n'y a donc pas de Mercenaire noir ni de Mercenaire blanc (rappelons qu'ils ne peuvent traverser les sommets qui correspondent aux six grandes échancrures triangulaires bordant le jeu).

LA PRÊTESSE

La Prêtresse est la pièce la plus importante, parce que la plus mobile : elle peut se déplacer indifféremment comme un Vaisseau ou comme un Mercenaire, c'est-à-dire en suivant soit les rangées de cases (parallèlement aux côtés), soit les « diagonales » (perpendiculairement aux côtés), d'autant de cases qu'elle le veut (et qu'elle le peut).

LES DRAGONS

La marche des Dragons est particulière, et réserve parfois des attaques imprévisibles : ils avancent d'un nombre de cases déterminé, et ils ne sont pas gênés par les autres pièces au-dessus desquelles ils peuvent sauter. Ils se déplacent de quatre cases en « diagonale » (c'est-à-dire en suivant les mêmes directions que les Mercenaires), puis font un écart d'une case sur le côté, se retrouvant ainsi sur une case de couleur opposée à celle dont ils sont partis. Le Dragon peut partir dans six sens différents (deux sens sur chacune des trois médiatrices de la case d'où il part – du moins quand il se trouve sur une case relativement centrale du jeu), il lui arrive donc de mettre en joue douze cases autour de lui).

L'ARCHANGE

L'Archange est la Figure qui a le moins de mobilité ; il se déplace pourtant comme la Prêtresse, en suivant soit les rangées, soit les « diagonales », mais il ne peut faire qu'un pas à chaque coup (il ne se déplace que d'une case). Il peut ainsi se déplacer, s'il n'est pas gêné par une autre pièce (rappelons que l'Archange n'a pas le droit de se faire mettre en joue par l'action de son propre déplacement) ou par un bord du jeu, sur les six cases qui touchent par un côté ou par un angle opposé la case où il se trouve.

Une fois seulement au cours de la partie, l'Archange peut, sur la rangée qui borde le côté de son camp, effectuer un déplacement particulier qui le fait passer au-dessus de l'un de ses vaisseaux : c'est la « transduction ». Il s'agit d'un mouvement qui déplace en un seul coup l'Archange et un Vaisseau du même camp. Le coup n'est possible que si l'Archange et le Vaisseau concerné n'ont jamais bougé depuis le début de la partie (impossible si les pièces sont revenues à leur case initiale après avoir bougé) ; il faut aussi que l'Archange ne soit pas en joue (mais il peut l'avoir été antérieurement) ; il faut enfin que les cases comprises entre l'Archange et le Vaisseau concerné soient vides et que les deux cases à côté de

l'Archange (du côté du Vaisseau) ne soient pas contrôlées par un adversaire. Si toutes ses conditions sont remplies, on peut effectuer la transduction en deux mouvements comptant pour un seul coup :

- L'Archange fait deux pas dans la direction de son Vaisseau ;
- Le Vaisseau vient occuper la case par-dessus laquelle l'Archange a sauté.

La transduction avec le Vaisseau de l'aile de l'Archange est appelée petite transduction (car il n'y a que deux cases vides entre l'Archange et le Vaisseau).

La transduction avec le Vaisseau de l'aile de la Prêtresse est appelée grande transduction (car il y a trois cases vides entre l'Archange et le Vaisseau).

LE DÉROULEMENT DE LA PARTIE

Jouer un coup consiste, pour un joueur, à déplacer une pièce (et une seule) de son camp. Du premier au dernier coup de la partie, chaque fois que c'est son tour, et à condition qu'il n'ait pas été neutralisé, un joueur doit jouer un coup à chaque tour (deux coups lors de la transduction).

La partie est remportée, quand il ne reste plus que deux joueurs en lice, par celui qui déchoit l'Archange de l'autre ; ou encore si l'un des deux abandonne, ce qui arrive normalement au moment où il se rend compte qu'il ne pourra pas éviter d'être déchu, de sorte que la prolongation de la partie serait inutile.

Quand un joueur, sans que son Archange soit en joue, ne peut jouer aucun coup sans mettre précisément ce dernier en joue, il doit souffler une des pièces qui met son Archange en joue (c'est-à-dire la retirer du jeu), et déplacer normalement, dans le même coup, son Archange sur une case où il n'est pas plus en joue (cela n'est évidemment possible que si le joueur est dans l'impossibilité de jouer une autre pièce que son Archange, c'est-à-dire quand il n'a

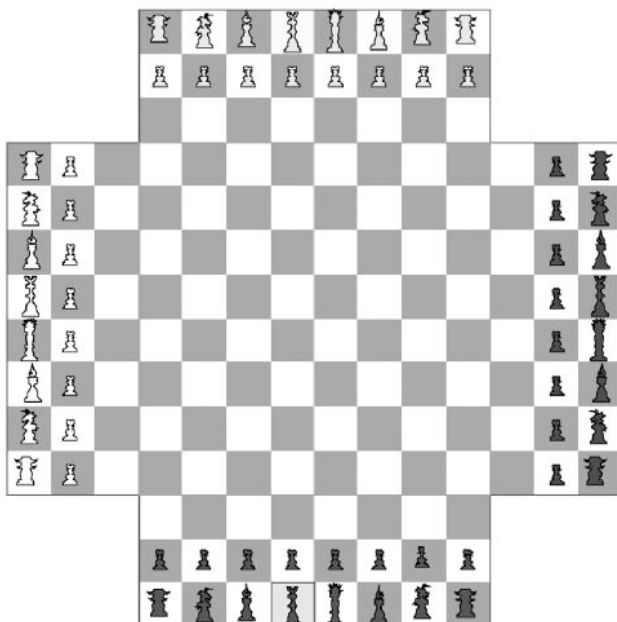
plus d'autre Figure et que ses Robots, s'il lui en reste, sont bloqués dans leur marche).

Une partie est nulle lorsque les deux adversaires restant n'ont plus assez de pièces pour pouvoir déchoir l'Archange de l'autre, ou s'ils ont joué cinquante coups sans qu'aucune prise de pièce ni aucun mouvement de Robot n'aient eu lieu.

VARIANTES

J'ai indiqué que les Antilliens pratiquaient une variante de la Roue des Étoiles, en modifiant légèrement les limites de l'échiquier pour l'adapter à trois joueurs seulement. J'ai moi-même réfléchi à une disposition permettant de s'affronter à quatre joueurs. Le plateau est alors en forme de croix, comme indiqué sur la figure ci-dessous :

Modèle déposé



Il se compose d'un échiquier normal à soixante-quatre cases carrées, auquel s'ajoutent le long des côtés quatre blocs de vingt-quatre cases, soit un total de cent soixante cases. Le jeu se joue alors avec deux couleurs sombres (le noir et le bleu) et deux couleurs claires (le blanc et le jaune) ; comme pour le plateau de la Roue des Étoiles, les cases sur lesquelles doivent être placées les Prêtresses sont colorées de la couleur qui convient pour éviter toute confusion dans la disposition des pièces au début du jeu. Les règles sont les mêmes que celles édictées précédemment, si ce n'est que les Robots avancent d'une ou deux cases seulement par coup, et de trois cases s'ils le veulent lors de leur premier déplacement. Les Mercenaires se déplacent comme les Fous du jeu d'échecs, Les Vaisseaux comme les Tours, la Prêtresse et l'Archange respectivement comme la Dame et le Roi. Les Dragons, par contre, avancent d'une case droite et de deux cases en diagonale (au lieu d'une seule pour les Cavaliers du jeu d'échecs).

Sans y attacher de rôle social et sans mettre les enjeux qu'y associent les Antilliens, il est agréable de pratiquer en famille la Roue des Étoiles, ou la variante que j'y ai ajoutée.

Pour la version imprimée :

Imprimé en France ISBN 13 : 978-2-35027-667-0

Dépôt légal : 2^e trimestre 2007